

## La littérature arménienne dans l'histoire

Gabriel Basmajian et Agop J. Hacikyan

Volume 34, numéro 1 (199), février 1992

Chanter dans les ruines : les littératures de l'Arménie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Basmajian, G. & Hacikyan, A. J. (1992). La littérature arménienne dans l'histoire. *Liberté*, 34(1), 14–132.

GABRIEL BASMAJIAN  
AGOP J. HACIKYAN

## LA LITTÉRATURE ARMÉNIENNE DANS L'HISTOIRE

Il n'est pas facile de survoler l'ensemble d'une littérature trois fois millénaire. Nous avons donc cherché à donner une vue d'ensemble, en nous attardant sur les ouvrages les plus marquants et sur les auteurs contemporains. Riche en traditions, la littérature arménienne traduit l'histoire tragique d'un peuple condamné depuis sa naissance à lutter pour sa survie. Elle a été une intarissable source d'inspiration pour les martyrs arméniens, à qui elle a su donner l'espoir et la force nécessaires à leur juste combat.

En 1916, le poète russe Valéri Brussov écrivait que la poésie arménienne était à la fois passionnée et raisonnée. Selon lui, elle mêle habilement les coloris de l'Orient à l'esprit de l'Occident, d'où naît un équilibre heureux, à l'image du caractère arménien.

### La littérature orale

L'alphabet arménien est né au début du Ve siècle. Si l'on part du principe qu'il existait auparavant une longue littérature orale, remontant au Ve siècle av. J.-C., cela signifie que la littérature arménienne s'est prolongée sur une période de dix siècles. C'est à l'historien du Ve siècle Moïse de Khorène, considéré à juste titre comme le Hérodote

arménien, que nous devons de connaître quelques bribes de cette littérature d'inspiration païenne, composée principalement de chants mythologiques ou épiques.

ANONYME

### LA NAISSANCE DE VAHAGN<sup>3</sup>

Le ciel était en gésine  
 La terre était en gésine  
 Et en gésine la mer purpurine  
 Et dans la mer le roseau rouge en gestation  
 Du corps de ce roseau de la fumée sortait  
 Du corps de ce roseau le feu jaillissait  
 Et le feu engendra un blond éphèbe bondissant  
 Sa chevelure était de feu  
 Sa barbe était de feu  
 Et ses yeux étaient des soleils.

### Naissance de l'alphabet arménien: l'âge d'or

Même si l'on doit la naissance de l'alphabet arménien à la situation politique, religieuse et culturelle de l'Arménie, l'aboutissement du projet visant à donner à la langue un statut littéraire repose essentiellement sur la volonté de trois hommes: le roi Vramchabouh, le patriarche Sahak Par-tev et surtout le moine Mesrop Machtots. Rappelons ici qu'en Arménie le christianisme est devenu officiellement religion d'État dès l'an 301. L'adoption de la nouvelle religion montrait surtout la volonté du pouvoir politique de se démarquer définitivement de la sphère d'influence perse. L'évangélisation ne devait venir que plus tard, mais celle-ci s'est heurtée à des problèmes d'ordre linguistique. L'armé-

3. Fragment de «Les chants de Gokhtn», *La poésie arménienne. Anthologie des origines à nos jours*, sous la direction de Rouben Mélik, Paris, Les Éditeurs Français Réunis, 1973, p. 17, traduit par Marc Delouze.

Vahagn était le dieu de la force et de la victoire dans la mythologie arménienne.

nien devait donc être une langue «littérale», c'est-à-dire une langue dotée d'un alphabet. Ce fut le moine Machtots qui, en l'an 405, institua cet alphabet, grâce au soutien matériel et moral du roi Vramchabouh et du patriarche saint Sahak. Cet alphabet phonétique était formé de 36 lettres, auxquelles on ajouta, beaucoup plus tard, deux autres lettres.

Les caractères arméniens ont donné rapidement naissance à une langue littéraire, florissante et parfaitement structurée, précise et souple. La création de cet alphabet poursuivait un triple but: politique, religieux et culturel. En effet, la première phrase écrite à partir des nouveaux caractères est un verset du *Livre des proverbes*, de l'Ancien Testament: «Pour connaître la sagesse et l'instruction, pour comprendre les paroles de l'intelligence...».

#### MESROP MACHTOTS JE SUIS SANS CESSE<sup>4</sup>

Je suis sans cesse ballotté par les vagues de la vie  
L'Ennemi plein de haine m'oppose la tempête;  
Guide mon âme, Bon capitaine.

\*

Seigneur! dans la détresse j'appelle ton secours,  
Celui qu'à Jonas, jadis tu apportas. — Aie pitié de moi.  
Seigneur! purifie-moi de mes fautes,  
Comme jadis, le tourmenté; — aie pitié,  
Seigneur! sauve-moi des lèvres et de leur perfidie,  
Garde-moi à l'écart du sang; — aie pitié!

\*

Mon Espoir dans l'enfance,  
Mon Seigneur Dieu, ne m'abandonne pas!  
Mon Espoir dans la vieillesse,  
Mon Seigneur Dieu, ne m'abandonne pas!  
Mon Espoir, à ton prochain avènement,  
Mon Seigneur Dieu, ne m'oublie pas!

---

4. Rouben Mélik, *op. cit.*, p. 40, traduit par Marc Delouze.

SAHAK PARTEV  
DEBOUT À L'ENTRÉE DU CAVEAU<sup>5</sup>

Debout à l'entrée du caveau,  
Il fit retentir son commandement dans la tombe:  
— Lazare, lève-toi et sors purifié!  
Et l'appel retentissant de la Voix  
Fit frémir d'effroi les précurseurs de l'enfer,  
Et le mort en fut purifié,  
Et il sortit du tombeau  
Le mort enveloppé dans son suaire;  
Et le Christ lui intima l'ordre d'entrer dans la Ville Éternelle.

### Les traducteurs

L'arrivée des caractères arméniens a entraîné une vague d'enseignement et de scolarisation intense dans tout le pays. Cette période d'activité fébrile a sans aucun doute contribué à l'unification de la nation, à une époque où le destin politique de l'Arménie se trouvait menacé, à la suite de la destitution du dernier roi de la dynastie des Arsacides en 428 ap. J.-C. et de la dissolution du royaume. L'alphabet résistera à cette dangereuse désintégration. L'unification religieuse et linguistique aboutira bientôt à l'unification définitive de la nation, alors au bord du désastre.

À cet engouement pour l'éducation vient se greffer le travail passionné des traducteurs, dont la première entreprise a été de traduire du grec la Bible dite *des Septantes*.

Au fil des années, les traducteurs s'attaqueront aux œuvres des grands théologiens, des philosophes et des penseurs, tels saint Jean Chrysostome, Basile de Césarée et Cyrille d'Alexandrie. Ils se tourneront ensuite vers des auteurs grecs, latins et perses, comme Philon d'Alexandrie et Eusèbe de Césarée, dont seule subsiste de nos jours la version arménienne de leurs écrits.

---

5. *Ibid.*, p. 42, traduit par Marc Delouze.

---

La majorité des traducteurs écrivaient aussi leurs propres ouvrages et, outre leurs travaux de traduction, ils ont aussi fait œuvre d'historiens.

Moïse de Khorène, surnommé le Hérodote arménien, né vers l'an 410, à Khoronk, est considéré comme le père des historiens. Il a écrit une *Histoire d'Arménie* en s'inspirant d'écrits grecs, syriens et chaldéens et en s'appuyant sur des ouvrages de références bibliques et nationales. Cette œuvre a été introduite en Europe par le Suédois H. Brenner, bibliothécaire du roi, qui publia l'ouvrage en latin, à Stockholm, en 1733. C'est à Moïse de Khorène<sup>6</sup> que revient le mérite d'avoir initié l'École de l'histoire arménienne à la méthode chronologique.

### Période postérieure à l'âge d'or

Entre la naissance de l'alphabet arménien et la fin du Ve siècle (surtout la première moitié), la littérature arménienne se distingue par la pureté de sa langue, la finesse de son style et le nombre prolifique de traductions et de créations littéraires. C'est pourquoi les linguistes et les historiens ont appelé cette période «l'âge d'or». Par la suite, l'élan littéraire va diminuer, en raison probablement de la situation confuse qui régnait alors en Arménie. Jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, peu d'écrivains marquent leur époque, à l'exception, bien sûr, au VII<sup>e</sup> siècle, d'Anania Chirakatzi, le plus éminent scientifique de l'Arménie antique.

Parmi les rares figures de l'époque dont l'héritage littéraire est significatif, il faut mentionner l'illustre poète mystique du X<sup>e</sup> siècle, saint Grégoire de Narek (951-1003).

---

6. Le 1 500<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Moïse de Khorène, l'un des plus grands historiens de l'âge médiéval, a donné lieu, à l'automne 1991, à de grandes manifestations culturelles en Arménie. En prélude à cet événement, un colloque international s'est tenu en janvier 1991, à Paris; il a permis aux participants de faire le point sur l'état actuel des connaissances concernant cet illustre historien.

En 885, l'Arménie avait déjà retrouvé son indépendance sous la dynastie des Bagratides, fondateurs d'un royaume dans la région d'Ararat, dont Ani était la capitale. Cette ville célèbre resplendissait alors de «mille et une» églises, de somptueux palais, et s'adonnait activement au commerce. Grégoire de Narek constatait alors que l'Arménie jouissait d'une prospérité anormale et estimait que la vertu d'un peuple importait davantage que son bonheur. Son style est vif et coloré. Sans doute est-il l'un des premiers dans l'histoire de la littérature à avoir utilisé la technique de l'allitération pour donner une sonorité unique à ses vers.

Grégoire de Narek est l'auteur d'un nombre considérable d'ouvrages, parmi lesquels son chef-d'œuvre, *Le Livre des Lamentations*, poème lyrique comprenant quatre-vingt-quinze prières ou élégies sacrées de longueur inégale, présentées sous forme de colloque avec Dieu. Dans ses œuvres, Grégoire de Narek cherche le salut éternel, non pas au sein de l'Église, mais dans la foi et la grâce divine. Ce qui amène certains critiques contemporains à chercher dans ses écrits des traces de la doctrine des Pauliciens<sup>7</sup>; on le considère même comme l'un des premiers réformateurs en Europe.

## GRÉGOIRE DE NAREK LE LIVRE DES LAMENTATIONS<sup>8</sup>

*Première prière  
Du fond du cœur  
colloque avec Dieu*

La voix de mes soupirs,  
le gémissement de mon cœur,

7. Secte fondée au VIII<sup>e</sup> siècle par les Arméniens Paul et Jean. Les Pauliciens étaient opposés à l'adoration des icônes et de la croix, et rejetaient le dogme de l'Incarnation. Ils sont considérés comme les précurseurs du mouvement des Albigeois, en France. L'historien anglais E. Gibbon a dit des Pauliciens: «Ce mouvement a ébranlé l'Orient et éclairé l'Occident.»

8. Grégoire de Narek, *Le Livre des prières*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1961, traduit par Isaac Kéchichian, s.j.

le cri de mes lamentations,  
vers Toi je les élève en offrande,  
Ô Toi qui vois les secrets.

Je Te présente le sacrifice des désirs brûlants  
de mon esprit agité,  
et le plaçant sur le feu de mon âme désolée et ardente,  
par l'encensoir de ma volonté, je Te l'envoie.

Mais regarde-le, accepte-le en odeur de suavité,  
Ô Compatissant,  
plus que le sacrifice d'holocauste,  
offert dans une fumée épaisse,  
Reçoit la composition de mes brefs discours  
comme agréable,  
et non comme digne de colère.

Des profondeurs de ma chambre secrète,  
qui recèle pensées et sentiments,  
que sorte et monte aussitôt vers Toi  
mon oblation volontaire, moi qui suis une victime pensante  
qu'elle brûle en holocauste  
par la vertu de la graisse dont je suis engraisé...

## L'âge d'argent

Dans le royaume arménien de Cilicie, la langue et la littérature vont connaître au XII<sup>e</sup> siècle une nouvelle période d'épanouissement, que l'on qualifiera d'«âge d'argent», durant lequel les contacts avec l'Occident iront en s'intensifiant. La littérature de cette époque est surtout vivante et féconde du fait qu'elle a su mêler en un équilibre heureux des valeurs ancestrales et une vision universelle.

Nersès le Gracieux (1102-1173) fait partie des grands écrivains de cette époque. C'est un personnage illustre, il est animateur, poète, homme de lettres et compositeur, et l'une des personnalités les plus brillantes de l'Église apos-

tolique arménienne, qui le canonisa en raison de sa grande sagesse et de ses vertus spirituelles et morales. Nersès le Gracieux fut un ardent promoteur de l'œcuménisme, tout en respectant les particularités des différentes Églises chrétiennes.

Son œuvre littéraire en vers et en prose, d'une étonnante richesse, concerne surtout la liturgie arménienne. On y trouve d'admirables poèmes sacrés, des cantiques, des litanies, des oraisons qui se récitent ou se chantent pendant les cérémonies religieuses. Son magnifique poème, *Lamentations d'Édesse*, est le premier ouvrage de poésie arménienne dont le thème est politique<sup>9</sup>.

#### NERSÈS LE GRACIEUX LAMENTATIONS SUR LA VILLE D'ÉDESSE<sup>10</sup>

Lamentez-vous, lamentez-vous, églises,  
fiancées du cortège céleste,  
et vous, mes frères et mes sœurs  
de toutes les parties du monde,  
et vous, les villes et villages,  
races et nations qui vivez sur la terre.  
Que notre parole soit portée  
jusqu'aux pays de l'Orient,  
jusqu'à la Grande Arménie et la maison de Torgom,  
la race et la nation de Japhet.

Là-bas où s'élève le trône  
des rois Parthes Arsacides,  
j'étais au cœur de leur royaume,  
par le roi Abgar et par eux  
je fus construite.

9. Édesse n'était pas une ville arménienne proprement dite, ce qui n'empêche pas Nersès Le Gracieux de pleurer sa perte en tant que ville chrétienne. On ne peut en dire autant des poètes médiévaux de l'Occident, qui sont presque tous demeurés muets sur les malheurs du peuple arménien.

10. Rouben Mélik, *op. cit.*, p. 74-76, traduit par Pierre Gamarra.

Je te le demande, ô très belle  
et je veux que tu me répondes:  
où se trouve le trône d'or  
et la couronne désirée?  
Où sont les bijoux de la reine,  
du prince et de sa fiancée  
et la robe des épousailles  
et le brocart si chatoyant?  
Pourquoi le fiancé n'est-il pas à l'autel?  
Et pourquoi ses amis ne sont-ils pas en fête?  
Où sont les jeunes du cortège?  
Pourquoi n'entend-on point les psaumes de David?  
Pourquoi les olifants sonores de Tarsus  
ne sonnent-ils plus?  
Où donc est le bœuf gras que l'on devait tuer?  
Où se trouvent les échansons,  
les vins doux qu'ils devaient verser?  
Où se trouve l'enfant prodigue  
qui devait embrasser son père  
et lui demander le pardon?  
Où sont les amis réjouis,  
où sont les airs délicieux,  
et les musiques ravissantes  
et les lecteurs du Livre Saint?  
Où sont les prêtres de l'office  
et le trône du Patriarche?  
Où sont les prêtres de l'Autel,  
les diacres et les desservants?  
Où sont les parfums de l'encens  
et les anges qui se rassemblent  
pour remercier le Seigneur?  
Où se trouvent le trône et les habits royaux  
du souverain de Vagharchabade?  
Où sont les ministres du roi  
qui tient la terre d'Ararat?  
Où sont les princes de l'escorte  
et les soldats d'arrière-garde?  
Où sont les troupes de la place,  
où sont les armées en campagne?

---

Où sont les seigneurs sur leurs sièges,  
où sont les tables fastueuses?  
Où sont les nobles dans l'église,  
où sont les enfants des jardins?

Mais tout cela n'est que néant,  
tout s'éloigne vers l'infini  
comme une illusion, comme un rêve  
entrevus au temps du réveil.

### Poètes du Moyen Âge

Le royaume arménien institué par les dynasties des Roubéniens et des Lusignans en Cilicie s'écroula, en 1375, sous les coups des Mamelouks et des Turcs. L'affaiblissement politique de la nation, sous la pression des nouvelles forces conquérantes, très puissantes, va coïncider avec une période de renaissance culturelle. Comme on l'a signalé auparavant, ce même phénomène s'était déjà manifesté au début du V<sup>e</sup> siècle (au cours de l'âge d'or). Assez curieusement, la nation tout entière était alors parfaitement consciente de la fragilité de sa puissance militaire et de la précarité de la situation politique. Instinctivement, elle s'est efforcée de conserver et de consolider sa présence dans le monde en tant qu'unité morale, en faisant évoluer sa culture nationale à l'ombre de l'Église, par l'entremise de ses moines érudits et de ses poètes populaires.

Du V<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, l'arménien classique fut la langue de l'Église et de la cour; l'influence étrangère dominante était celle de Byzance. Par contre, à l'époque de la poésie médiévale<sup>11</sup>, qui va du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'arménien moyen et la poésie populaire vont dominer. L'atmosphère de l'Orient et le parfum du terroir règnent dans le souffle

---

11. Cette classification n'est pas tout à fait exacte sur le plan chronologique, car le Moyen Âge s'étend de l'an 395 à l'année 1453.

embaumé des jardins du lyrisme persan, tout en reflétant la vision chrétienne et la liturgie arménienne. La poésie médiévale arménienne proprement dite, probablement l'une des manifestations lyriques les plus précieuses de la littérature nationale, voire internationale, couvre cinq siècles.

C'est à cette époque que l'on assiste à l'apparition des troubadours d'Arménie, les oblates de la poésie. Nahapet Koutchak, Naghache Hovnatan et, bien entendu, Sayat Nova sont les plus connus.

Le plus original, sinon le plus célèbre, de ces troubadours est sans aucun doute Nahapet Koutchak, né au début du XVI<sup>e</sup> siècle et mort en 1592, à Kharagonis, dans le district de Van. Épris de la beauté du monde, le poète fait appel à un vocabulaire amoureux qui traduit les frissons secrets, les caresses voluptueuses, les baisers brûlants et les désirs les plus charnels. Toute la sincérité du poète transparaît dans ses sentiments et sa poésie. Lorsqu'il déclare à sa bien-aimée: «Embrasse-moi, sinon je vais mourir», il lui donne ainsi la chance de préserver sa pudeur tout en se joignant à son jeu: «Ce serait péché mortel de te laisser mourir.» Ces vers, à la fois simples et naturels, diffèrent beaucoup de la poésie courtoise et chevaleresque de l'Occident médiéval.

#### NAHAPET KOUTCHAK POÈME POPULAIRE<sup>12</sup>

Quand a aimé le faucon fougueux,  
D'une proie peut se rassasier;  
Quand un jeune homme est amoureux,  
Seul un baiser peut l'apaiser.  
Mais moi, mon âme, où donc puiser?  
Plus je t'embrasse et plus je veux;  
À peine ai-je ton sein quitté  
Que déjà le cherchent mes yeux!

12. Rouben Mélik, *op. cit.*, p. 108-114; le nom du traducteur est inconnu.

POÈMES D'AMOUR (extrait)<sup>13</sup>

Je m'abîme, je meurs  
 Dans la contemplation de ton visage:  
 Menton candide, latescente merveille  
 Joues sans bavures, heureuse roseraie  
 Bouche amoureuse en forme de baiser...  
 Et tes sourcils aggravant leur courbure  
 Il me semble entrevoir des nuées de poissons  
 Dans l'océan de ton regard.

Naghache Hovnathan (1661-1722), autre troubadour intéressant de cette époque, a été le fondateur de la famille «Hovnathanian», célèbre par ses poètes et ses peintres. Il est né et a fini ses jours à Chorote, dans la région de Nakhitchévan. Peintre renommé, on lui doit les fresques de la cathédrale d'Étchmiadzine, située en Arménie.

NAGHACHE HOVNATHAN  
 CHANSON<sup>14</sup>

Faite de fleurs tu descends du matin.  
 De ton talon le caillou s'émerveille.  
 Ton visage est barque de lune.  
 Tes yeux un comble de bijoux.  
 Tes sourcils, arcades de foudre.  
 Ton corps est renouvellement du ciel,  
 Et ton sein la grenade rose.  
 Ta lèvre darde un sang solaire.  
 Ta lèvre est un poignard terrible.  
 Crève les yeux de ton Naghache...  
 Tu passes devant moi. Tu ris.  
 ... Quand le Printemps éclatera  
 Qu'en sera-t-il de ma chair misérable?

13. Annie Kapikian, «Approche de la poésie arménienne», *Arménia*, n° 75, juillet-août 83, p. 12.

14. *Choix de poèmes arméniens*, [s.é.], 1980, p. 109, traduit par Luc-André Marcel et G. Poladian.

Sayat Nova est l'un des derniers et des plus connus de la pléiade de ménestrels et de troubadours arméniens — poètes populaires que les Arméniens appelaient vulgairement *achough*<sup>15</sup>. Pour la plupart illettrés, ces poètes avaient une mémoire prodigieuse.

Sayat Nova, de son vrai nom, Haroutioun, est né en 1712, à Tiflis. Alors qu'il est apprenti chez un tisserand, le jeune Haroutioun invente une machine qui lui permet de tisser dans sa chambre au lieu d'aller dans la rue, selon la coutume des tisserands orientaux à l'époque. Tout en tissant, Sayat Nova s'exerce à jouer du *saz* et du *kamantcha*, instruments à cordes originaires du Caucase. Assis devant le métier à tisser qu'il a inventé, il compose des chansons et, le soir venu, les interprète dans les résidences des notables.

De 1742 à 1759, il charme les habitants de Tiflis et la cour de Géorgie par ses poèmes écrits en arménien, en azerbaïdjanais et en géorgien<sup>16</sup>. Après dix-sept années de succès et de gloire, Sayat Nova décide de quitter définitivement la cour de Géorgie et de se faire prêtre. Après la mort de sa femme, il abandonne ses enfants et se retire au monastère de Haghpat, en Arménie. En 1795, il se rend à Tiflis, poussé par l'instinct paternel en apprenant l'invasion de la Géorgie par les troupes d'Agha Mahmout Khan. Appréhendant que les Persans allaient mettre à feu et à sang la ville où vivaient ses quatre enfants, il met ces derniers en lieu sûr et retourne en ville. L'ennemi pénètre à Tiflis, le carnage commence. On raconte que les Persans, qui avaient découvert Sayat Nova en train de prier dans l'église arménienne de Saint

---

15. De l'arabe *aachek* (amoureux), plutôt que de l'arménien *koussan*.

16. Rares sont les auteurs, dans la littérature universelle, qui ont écrit leur œuvre en utilisant deux langues avec la même aisance. Certains Arméniens, dont Sayat Nova, ont écrit en trois langues. De nos jours, nous ne connaissons que quelque 230 de ses poèmes et de ses chansons, dont 66 en arménien, 36 en géorgien et 125 en azerbaïdjanais.

Georges, le prièrent de sortir, s'il tenait à la vie, et d'embrasser la religion islamique. Le vieux poète, alors âgé de 83 ans, leur répondit dans leur langue, par ces vers: «Je ne sors pas de l'église, je ne me détourne pas de Jésus.» Exaspérés, les Persans le tuèrent sur-le-champ.

SAYAT NOVA  
POÈMES ET PENSÉES LYRIQUES<sup>17</sup>

Tu es miracle du ciel comme les étoiles  
Tu es rose rouge, tissu rouge vif sur les champs  
Tu surpasses toutes les belles fleurs du printemps  
Tu es comme lyre, comme kemantcha, précieux objet  
Tout feu toute flamme comme le Pégase ou Licorne.

\*

Le printemps est bien arrivé,  
c'est l'heure de quitter sa demeure  
Le lys et les roses ont éclos,  
c'est l'heure de nous rendre au jardin  
Les mûres et les griottes ont mûri,  
c'est l'heure de l'appel au verger  
L'ombre des arbres s'est raccourcie  
c'est l'heure même où midi approche  
Sayat Nova aime la fraîcheur,  
viens lui faire ombrage comme un dais.

\*

Ma plume ne trace plus de lettres, car son encre est  
toute desséchée  
Mes pensées ne puis exprimer comme des paroles ésotériques  
Dans leur dédale ne puis entrer comme dans un temple englouti  
Mon confesseur m'a laissé seul et je ne pleure que mes péchés

---

17. Sayat Nova — *Quelques poèmes et pensées*, présentation, choix et traduction de M. Arsénian, Paris, Éditions Astrid, [s.d].

## La littérature moderne

Après la perte de son indépendance, en 1375, l'Arménie assiste à un bouleversement complet de ses conditions politiques et socio-culturelles. Pendant près d'un siècle, elle va faire l'objet d'âpres disputes entre les tribus turcomanes rivales. Ses villes et ses bourgs sont détruits, sa population massacrée, disséminée ou emmenée en captivité vers des pays lointains. Seules vont survivre cinq principautés arméniennes qui avaient réussi à maintenir une autonomie locale face aux Persans et aux Turcs dans la région de Karabagh. Dans cette situation tragique, l'Église va assumer le rôle de la classe dirigeante. Cependant, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, une nouvelle classe sociale fait son apparition: la bourgeoisie commerçante, qui va prendre la relève et diriger l'économie du pays.

L'arménien moyen, véhicule linguistique figé par l'écriture, qui n'a pas suivi l'évolution sociale, ne satisfait plus la classe des commerçants et des banquiers. La nouvelle bourgeoisie arménienne éprouve le besoin de communiquer avec plus d'efficacité pour satisfaire aux exigences nouvelles. Elle encourage la communication orale et la transforme peu à peu en une langue littéraire, plus moderne. Les premières publications qui paraissent à Constantinople, Venise, Marseille et Amsterdam, villes commerciales de l'époque, traitent d'affaires commerciales. Les textes littéraires ne font leur apparition que plus tard.

Le développement de la langue arménienne moderne n'empêche pas l'usage de la langue classique, qui demeure la langue des érudits et de l'Église. L'épanouissement de l'arménien moderne se fait sentir à partir de l'«Époque du Renouveau», vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il devient la langue officielle de la littérature contemporaine.

Dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les Arméniens se trouvaient divisés entre deux empires — ottoman et persan —, qui entreprirent d'interminables guerres pour la domination et

le partage de l'Arménie. Ces guerres meurtrières et l'oppression permanente des occupants firent en sorte de réduire presque à néant la civilisation arménienne. Mais une vie culturelle subsistait tant bien que mal. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Arméniens orientaux se séparèrent à leur tour entre deux empires: persan et russe. Cette fragmentation forcée de la nation a créé peu à peu des différences entre les Arméniens. L'intelligentsia de l'Arménie orientale va s'instruire dans les institutions russes et allemandes, tandis que celle de l'Occident se tourne vers l'Europe occidentale, surtout vers la France. Deux traditions littéraires distinctes vont naître, qui vont se compléter en quelque sorte, mais cette division créera indéniablement un fossé entre les langues parlées occidentale et orientale.

Avant d'aborder l'époque du Renouveau, il est intéressant de souligner que l'influence du mouvement révolutionnaire, né en Europe en 1848, a joué un rôle prépondérant dans le développement de la littérature moderne. Les intellectuels arméniens de la première génération, à l'époque du Renouveau dans l'Arménie occidentale, se trouvaient alors en France et on leur prêtait volontiers des idées révolutionnaires. En 1863, après de nombreuses tractations, le gouvernement ottoman reconnaît la «Constitution nationale arménienne». Inspirée de la Constitution française de 1848 et conçue par un groupe de jeunes intellectuels, elle devait organiser, en principe, les institutions des communautés arméniennes de l'Empire ottoman. Cet événement, qui est considéré comme une grande réussite pour la propagation de l'idéologie démocratique arménienne, a contribué à l'épanouissement du mouvement Renouveau, que les Arméniens appellent *zartonk*, soit «le réveil».

La majorité des historiens subdivisent la littérature moderne en quatre époques: le Renouveau (1840-1880), le Réalisme (1880-1900), l'Esthétisme (1900-1921), la période contemporaine (qui va de 1921 à nos jours).

## L'époque du Renouveau

La littérature arménienne occidentale de l'époque du Renouveau est romantique et suit la même évolution que le romantisme français, avec un certain décalage, toutefois. L'inspiration des écrivains est avant tout patriotique. Les principaux précurseurs du mouvement sont Abovian, Nalbandian, Alichan, Bechiktachlian, Dourian, Raffi, Soundoukian, Paronian et Dussape.

Khatchatour Abovian (1805-1848) — Son roman, *Plaies de l'Arménie*, écrit en arménien moderne, fait de lui le pionnier de la littérature arménienne moderne. Même si son style laisse à désirer, ce roman historique reflète le patriotisme de l'auteur et sa quête perpétuelle de renouveau. Abovian disparaît brusquement le 2 avril 1848. S'est-il suicidé, s'est-il volontairement exilé ou a-t-il été assassiné? Nul ne le saura jamais.

### KHATCHATOUR ABOVIAN PLAIES DE L'ARMÉNIE LA FORTERESSE D'ÉRÉVAN (extraits)<sup>18</sup>

Dressant sa tête au sommet d'une montagne rocheuse, la forteresse d'Érévan, millénaire, décrépite, regarde, impassible, comme un démon à mille têtes; entourée de fossés, munie de tours, hérissée de créneaux, fortifiée d'une double enceinte de murailles épaisses, un pied à Konde, l'autre à Démirboulagh, une bouche béante vers le nord, l'autre vers le sud, élevant au ciel son front desséché, étalant sur le sol ses larges pans, sa face impudente fardée de badigeon, ses mille yeux de fenêtres dardés sur les alentours, enserrant entre ses deux griffes la noire et effrayante vallée du Zanghi, la chauve, muette et anthropophage forteresse cache son visage jauni à ceux qui l'aperçoivent de loin, a l'air de baisser ses yeux avides pour mieux tromper le naïf passant, pour l'attirer plus aisément dans son sein et le dévorer soudain, sourdement.

18. Rouben Mélik, *op.cit.*, p. 161-163, traduit par Archag Tchobanian.

Est-ce le rusé et perfide Persan qui l'a construite ou le Turc féroce qui l'a bâtie? Nul document ne le précise. Son histoire se perd dans la nuit; on ne sait rien d'exact à son sujet; pendant les siècles, intrépide, hautaine, elle a conservé son insolente et puissante face de fauve, et les balles et boulets qui ont battu son dos brutal, sa face hypocrite et sa tête chenue, n'ont jamais réussi à l'ébranler; ses bras mutilés ont de nouveau poussé, ses os broyés se sont affermis de nouveau, elle a relevé la tête, elle est ressuscitée, elle a redressé l'échine, elle s'est recampée sur ses pieds, elle a élargi et gonflé ses épaules, elle a repris sa physionomie de menace et de colère, et riant, claquant des mains, se moquant de la faiblesse, de la petitesse et de la folle audace de ceux qui avaient frappé sa tête et joué avec son ombre, elle a levé son doigt obstiné, et, enfonçant ses pieds brisés dans la bouche du Zanghi, elle est restée assise à sa place. Et le Zanghi, affolé, enragé, sans sommeil, sans repos, bat toujours la poitrine découverte, frappe le cœur mauvais de la forteresse avec le sabre sans tranchant de ses flots dégainés, avec le marteau de ses pierres charriées; et voyant qu'il ne réussit jamais à lui arracher le poumon, à accomplir la vengeance, à la détruire, il s'en va grondant, se plaignant, se lamentant, puis adoucissant sa voix peu à peu, il se glisse, muet, au sein de Zanghibazar, il se disperse, triste et découragé, il s'éparpille, et répand mille bienfaits, mille bénédictions, puis s'égare, se perd, et ne peut même aller donner quelques nouvelles à sa charmante sœur l'Araxe, car les malheureux habitants d'Érévan, qui l'aiment d'amour, le prennent dans son chemin, l'embrassent avec tendresse, l'emmènent chez eux, pour qu'il rafraîchisse leurs cœurs brûlés avec son eau douce comme le lait, pour qu'ils y lavent leurs sueurs et qu'ils vivent par les fruits que son onde fait pousser.

... La forteresse d'Érévan! Lorsqu'à l'arrivée du matin sa face hideuse se découvrait, il nous semblait voir l'enfer ouvrir sa gueule, grincer des dents, souffler, en bavant, son haleine empoisonnée, pour digérer les âmes innocentes que ses entrailles fétides ont englouties, et pour allonger encore ses griffes, attraper de nouvelles victimes et les dévorer sans mâcher, les enfoncer dans son ventre avide. Au coucher du soleil, on aurait dit que les fils de Satan, ses soldats et ses généraux y dansaient une ronde infernale, et, debout au sommet des tours, piétinant ici une tête coupée, dépeçant là un corps sans tête, crachaient dessus, battaient des

mains, riaient, s'esclaffaient, culbutaient un cadavre d'un coup d'épée et de lance, puis le jetaient en bas. À midi, on l'aurait dit une montagne de feu, le ventre et la poitrine emplis de soufre et de flammes, fumante, embrasée, comme si elle allait éclater soudain en craquant, et dévorer tout ce qui se trouve à ses pieds; chaque tour, chaque muraille, bondées d'ossements, de cadavres, ou bien de prisonniers innocents, grasses comme des truies, le ventre enflé, paraissaient sur le point d'éclater en mille fragments. Les dômes dorés de mosquées, rayonnants sous le soleil, gonflés par l'âme méchante des croyants féroces qui y priaient, au lieu de louer le Seigneur, semblaient prier le ciel de faire tomber encore une fois le feu de Sodome, pour incendier les montagnes et les plaines. Lorsque le mollah qui priait jour et nuit pour la destruction du christianisme et des Arméniens montait au minaret pour chanter l'*ézan* et appeler les croyants à la prière, lorsqu'il mettait la main à l'oreille et criait, on aurait dit le cor du diable qui soufflait pour inviter les Arméniens à pleurer leur malheur, car maintes fois il arrivait qu'un pauvre paysan arménien se rendant à cette heure au bazar pour y faire son petit commerce et gagner du pain pour ses enfants était attrapé et cruellement battu, rien que pour avoir par mégarde touché les vêtements d'un musulman. On était saisi d'épouvante, on voulait se cacher, éviter le malheur, comme si un feu céleste eût menacé de tomber sur le monde. Le cor du jugement dernier sera bien moins effrayant à entendre, car en ce moment il y aura encore l'espoir en la miséricorde de Dieu; mais en cette heure funeste du soir, on n'était pas sûr de revoir la clarté du matin, et à l'arrivée du matin on ne savait pas si l'on pourrait le soir fermer les yeux en toute tranquillité.

La forteresse d'Érévan! que mes yeux soient arrachés! De combien d'Arméniens n'a-t-elle pas mangé la chair! Que de gens innocents, après des souffrances, des tortures, un martyr de plusieurs années, après avoir subi les supplices du feu, du cercle de fer chauffé à blanc, du maillet et des tuiles ardentes, ont trouvé la mort par un coup de canon qui les a mis en pièces, ou bien ont expiré sur le gibet en mordant leur propre chair, tordus, les yeux sortant des orbites! Que de beaux jeunes hommes, enfants uniques de toute une famille, seule consolation d'une pauvre maison, maîtres et protecteurs d'une dizaine de personnes, ont été dans la

fleur de l'âge écorchés vivants ou bien ont eu la tête tranchée par l'épée, pour aller au ciel jouir de leur jeunesse, afin que la terre, assoiffée de leur sang, s'en abreuvât et se rassasiât!

Mikaël Nalbandian (1829-1866) — Il se distingue par ses idées humanistes: «Aucune nation n'a le droit d'en absorber ou d'en supprimer une autre (...) que chaque nation soit libre et se développe.» Il s'oppose fortement à toute tyrannie: «Nous sommes contre l'oppression d'où qu'elle vienne, par quelque moyen que ce soit.» Ses vues politiques, sociales et économiques, ainsi que ses idées sur l'esthétisme et la linguistique ont certainement nourri la pensée démocratique arménienne et contribué à son développement.

#### MIKAËL NALBANDIAN LIBERTÉ<sup>19</sup>

Du jour où le Dieu libre  
daigna donner le souffle  
et accorder la vie  
à mon corps fait de terre,  
moi, enfant sans parole,  
j'ai tendu mes deux mains  
et dans mes faibles bras  
serré la liberté.

Dans la nuit, mal à l'aise,  
ficelé au berceau,  
je pleurais sans arrêt  
en réveillant ma mère,  
et je lui demandais  
de libérer mes bras:  
dès ce jour je fis vœu  
d'aimer la liberté.

---

19. Rouben Mélik, *op. cit.*, p. 168-169, traduit par Armand Monjo.

Quand ma langue entravée  
s'ouvrit à la parole,  
le jour où mes parents  
applaudirent ma voix,  
mon premier mot ne fut  
ni papa ni maman:  
de ma bouche d'enfant  
s'envola: «Liberté!»

«Liberté?» répondit alors  
du haut du ciel la destinée.  
«Tu veux devenir dès ce jour  
un soldat de la liberté?  
Épineux sera ton chemin,  
de dures épreuves t'attendent.  
Ce monde-ci est fort étroit  
pour qui aime la liberté.»

J'ai crié bien fort «Liberté!»  
Que se déchaînent sur ma tête  
éclairs et foudre, fer et feu!  
Que l'ennemi machine, intrigue.  
Jusqu'à la mort par la potence,  
jusqu'au poteau de l'infamie  
je veux répéter et clamer,  
sans cesse et toujours: Liberté!

Petros Dourian (1851-1872) — Dès son adolescence, il apprend le français et lit les œuvres de Victor Hugo, de Lamartine et d'Alfred de Musset. Sa brève vie suffit à lui assurer une place de premier plan dans la poésie moderne. Il est certainement un des poètes lyriques les plus représentatifs de l'école romantique, malgré sa mort précoce, à 21 ans.

---

PETROS DOURIAN  
MA MORT<sup>20</sup>

Si un pâle ange de la mort  
Tout sourire descend ici,  
Que ma peine et mon âme fuient,  
Sachez donc que je vis encore.

Si sur mon visage qui dort  
La bougie, pâle lumignon,  
Ne reflète que froids rayons,  
Sachez donc que je vis encore.

Si plein de larmes pour décor  
On me couche comme une pierre  
Et me met dans la noire bière,  
Sachez donc que je vis encore.

Si le rire fou de la mort  
Met toutes les cloches en branle,  
Et si mon cortège s'ébranle,  
Sachez donc que je vis encore.

Si les hommes chantant la mort,  
Vêtus de noir, les traits austères,  
Versent l'encens et les prières,  
Sachez donc que je vis encore.

Et si ma tombe l'on honore  
Si mes proches et mes parents  
Se séparent en gémissant,  
Sachez donc que je vis encore.

Mais si ma tombe reste hors  
Des sentiers connus de ce monde,  
Et si mon souvenir s'effondre,  
Alors, sachez, je serai mort.

---

20. *Ibid.*, p. 176-177, traduit par Marc Delouze.

Mkertitch Béchiktachlian (1828-1868) — Après ses études, il crée ses premières œuvres comme poète, dramaturge, pédagogue et enseignant. Il a été le maître de Serbouhi Dussape, l'unique auteure féministe de l'époque du Renouveau. La douceur et l'intégrité de Béchiktachlian se reflètent dans son œuvre, qui réussit à concilier la mélancolie, la rêverie et l'imagination du romantisme à la rigueur, l'harmonie et la sobriété du classicisme.

MKERTITCH BÉCHIKTACHLIAN  
NOUS SOMMES FRÈRES<sup>21</sup>

Si des rumeurs de la nature en fête  
Tendrement s'envolent des chants  
Et si les doigts de la plus belle vierge  
Frôlent suavement la lyre,  
Rien ne saurait avoir plus bel accent  
Que le nom envié de frère.

Donne ta main, nous sommes frères  
Que la bourrasque sépara.  
Chaque coup perfide du sort  
Sous un baiser s'efface et disparaît.  
Est-il rien de plus beau sous les astres du ciel  
Que le nom envié de frère?

Quand la vieille mère Arménie  
Côte à côte verra ses fils,  
La cruelle plaie en son cœur  
Se fermera sous la rosée des larmes.  
Est-il rien de plus beau sous les astres du ciel  
Que le nom envié de frère?

Ensemble jadis nous pleurâmes...  
Venez, inséparablement,  
Mêlons nos pleurs et notre joie  
Pour que prenne fruit notre effort.

---

21. Mélik, *op. cit.*, p. 166-167, traduit par Charles Dobzynski.

---

Est-il rien de plus beau sous les astres du ciel  
Que le nom envié de frère?

Ensemble peignons, ensemble semons,  
Qu'en même temps notre sueur ruisselle,  
Levons vers l'azur la douce moisson  
Pour que les champs arméniens renaissent.  
Est-il rien de plus beau sous les astres du ciel  
Que le nom envié de frère?

### L'époque du Réalisme

On associe souvent l'avènement du mouvement Réaliste à la parution du journal *Arévelk (Orient)* en 1884, à Constantinople. Arpiarian, qui fut un précurseur de ce mouvement, aide de jeunes écrivains, comme Zohrap, Bachalian, Yéroukhan et Gamsaragan, à organiser une véritable équipe de journalistes littéraires. Leurs créations ont été modestes, en raison des conditions défavorables qui prévalaient dans l'Empire ottoman, sous la tyrannie du sultan Abdul Hamid, le «sultan rouge».

Puisant à la littérature française, les écrivains réalistes étaient avant tout des publicistes. Ils n'avaient ni le temps ni l'envie de créer des romans complexes et se contentèrent d'écrire surtout des essais, des contes et des nouvelles. Seuls quelques romans, comme *L'offrande rouge*, d'Arpiarian, *Une génération disparue*, de Grigor Zohrap, *La fille de l'instituteur*, de Gamsaragan, *La fille d'Amira*<sup>22</sup>, de Yéroukhan, ont été publiés. On y découvre la vie quotidienne de la bourgeoisie arménienne du Constantinople d'antan. On ne fait guère mention du système politique, des Turcs, pas plus que des Arméniens des provinces orientales de l'Arménie historique. Par contre, en Arménie orientale, les romans de Raffi<sup>23</sup> font allusion à la paysannerie arménienne de l'Anatolie

---

22. Dignitaire arménien au service du gouvernement ottoman.

23. Le plus populaire des romanciers de l'époque du Renouveau. Ces romans sont de véritables fresques historiques et sociales.

orientale et aux problèmes socio-politiques de la région. Quelques écrivains, comme Telgadintzi (1860-1915) et Rouben Zartarian (1874-1915), ont créé une «littérature de province». Malheureusement, ces derniers ont péri durant le génocide, tout comme la paysannerie arménienne occidentale, dont ils avaient brossé une peinture des mœurs saisissante.

Grigor Zohrap (1861-1915) — En 1908, après la déclaration de la Constitution ottomane, il est élu député et participe avec ferveur à la vie politique de l'Empire ottoman. Lors du génocide perpétré en 1915 par le gouvernement des Jeunes-Turcs, il subit le sort des autres intellectuels arméniens, en dépit de son immunité parlementaire: il est déporté et massacré sans aucun procès.

Grigor Zohrap s'est essayé à tous les genres littéraires, mais il a surtout excellé dans la nouvelle. Moraliste exigeant, il condamne l'hypocrisie, démasque les responsables de la corruption et dénonce l'immoralité, la fourberie, la ruse et la rapacité.

#### GRIGOR ZOHRAP APRÈS LE DÉGÂT<sup>24</sup>

Une petite tasse translucide, avec sa soucoupe, sûrement en porcelaine bien précieuse, m'a été offerte par un ami, à qui j'avais rendu un minime service. Il avait fait ce choix pour qu'en prenant le café je pense à lui.

Je jetai à cette tasse un regard distrait, indifférent... La transparence de la porcelaine témoignait de sa haute qualité; d'ailleurs, la marque des ateliers renommés de Sèvres était dessus, dans un cercle rouge, où se lisait une date: 1844.

Ce beau petit cadeau resta quelque temps dans les coins poussiéreux de mon bureau. Bien sûr, la possession de cet objet me causa au début une certaine satisfaction, mais peu de temps après je n'y pensais plus. Et puis, un jour, il me parut ridicule de

24. *Lradou*, Association des études arméniennes du Québec Inc., Vol. VI, n° 1, janvier 1988, p. 7, traduit par Arax Artinian.

laisser cette tasse dans son attente inutile; je décidai donc de m'en servir, ce qui valait mieux que son abandon. Je l'apportai donc chez-moi, à la maison.

Elle n'y fut pas plus heureuse, ne méritant aucune attention, elle fut délaissée. Les objets sont pareils aux hommes, chaque objet a sa destinée. Si au moins elle avait eu sa paire, on s'en serait servi régulièrement.

Nous la plaçâmes quelque part, comme un bibelot; peu après elle se traînait ici et là, je la vis même entre les mains de mon fils cadet, il s'en servait comme jouet, jusqu'à ce qu'un jour il la laissa tomber, et la tasse se brisa en mille morceaux!

Dernièrement, la petite soucoupe restée seule et intacte, me tomba sous la main. Distract, j'examinais ses dessins délicats et les nuances fines de ses émaux. C'était sans doute un chef-d'œuvre; en effet, les lignes gracieusement entrelacées et les couleurs fondues ensemble attirèrent mon attention. Soudain, je remarquai deux initiales entrecroisées, avec une armoirie royale, qui se répétait d'ailleurs de l'autre côté du cadre.

C'étaient les lettres L et P. La lumière se fit dans mon esprit. Cette tasse et la soucoupe avaient appartenu à Louis-Philippe. Je découvris aussi qu'à côté de la marque des ateliers de Sèvres était inscrit le nom du château de Fontainebleau. Plus de doute, c'était bien la tasse du roi de France. Sa structure délicate et enjolivée était suffisante pour qu'un connaisseur puisse décider de sa provenance. Ce petit trésor brisé était resté longtemps à mes côtés, et moi, je n'avais pas su l'apprécier à sa juste valeur, je le regrette à présent et je me reproche de n'avoir pas accordé l'attention nécessaire pour la conservation d'un si précieux objet.

\* \* \*

Cet événement, apparemment minime, m'incite à faire certaines réflexions.

En général, les hommes, de leur vivant, ne sont ni connus, ni appréciés par ceux qui les côtoient chaque jour. C'est seulement après la mort, cette perte irrévocable, qu'à lieu le jugement impartial et la sentence loyale. Il faut qu'il y ait entre nous l'espace de la tombe, pour que notre vue puisse distinguer les traits de ceux qui se trouvent de l'autre côté de la rive. Il nous faut la conviction de l'impossibilité de leur retour pour que nos yeux aveuglés

découvrent la vérité. C'est alors que nous daignons confesser et proclamer leurs qualités.

Nous conservons la même attitude envers les sentiments d'amitié et de dévouement. Quel est celui qui apprécie le cœur qui reste fidèle dans une attente silencieuse et volontaire? Il faut que ce cœur se brise pour qu'il nous soit possible de sentir et de mesurer l'immensité de la perte.

Telle fut la destinée de ma tasse, je ne reconnus sa valeur... que quand elle fut brisée!

Yéroukhan (1870-1915) — Célèbre nouvelliste, romancier, rédacteur et traducteur, Yéroukhan publie une soixantaine de nouvelles, des récits et des romans dont le plus connu s'intitule *La fille d'Amira*. En 1915, en même temps que d'autres intellectuels, il est arrêté, déporté et assassiné.

Dans la tradition réaliste arménienne, Yéroukhan a décrit les mœurs d'un peuple avec une émotion et une vérité touchantes. Il s'est penché sur la vie des gens humbles et des pêcheurs arméniens de Constantinople.

#### YÉROUKHAN SOURIRE POSTHUME<sup>25</sup>

Un samedi soir, à l'heure du crépuscule, une humble procession funéraire se dirigeait en hâte vers l'Église.

Cette étrange procession se composait de quatre porteurs pauvrement vêtus et ramassés au hasard, d'un prêtre, dont le voile du crucifix, noir d'ordinaire, était presque bleu, et d'un enfant de chœur. Une couverture décolorée et malpropre couvrait le cercueil. On n'entendait que le bruit uniforme des pas des quatre porteurs, tandis que le prêtre murmurait une prière inintelligible, sur un ton inégal. C'était tout, personne d'autre ne suivait le cercueil, même pas un parent ou un ami en deuil, tête basse et les yeux en larmes. Quelques vieillards assis près d'une fenêtre, à la vue de ces funérailles misérables, murmuraient dans un soupir:

— Le malheureux, il a dû être bien pauvre!

En effet, elle fut bien pauvre, la malheureuse, qui reposait dans ce cercueil.

On l'avait trouvée morte, étendue sur le plancher d'une maison délabrée, un vrai foyer de misère, situé dans un quartier éloigné de la ville. Dépérie, la pauvre créature avait enduré des souffrances inouïes, durant des semaines et des mois, entourée de ses enfants déguenillés et affamés, troublée surtout par les vagissements incessants d'un nouveau-né. À l'idée même d'une telle misère, on peut avoir des vertiges.

Un jour, les enfants avaient remarqué que leur mère ne bougeait plus et ne gémissait plus. Étendue sur le grabat sale et usé, elle était restée immobile après un dernier tortillement de souffrance. Le nouveau-né affamé pleurait sans cesse, cherchant de ses menottes amaigries le sein maternel pour y coller ses lèvres avides. Mais, hélas, la source vivifiante s'était tarie.

Voilà qu'un prêtre entre, brun et barbu, suivi du bedeau et des quatre porteurs de cercueil. Les derniers visiteurs d'un être inanimé font toujours peur. Dès qu'une vie s'éteint, ils sont toujours à vos côtés ces quatre porteurs de bière, ces croque-morts, ces hommes sans sourire, mornes, dont la vocation est pareille à celle de la mort.

Alors, avec un étonnement douloureux, les enfants virent que leur mère fut déposée dans cette boîte trouée, et que les quatre hommes l'emportèrent pour ne plus la rapporter.

C'était cette pauvre femme que l'on introduisit dans l'église. Son nom? Personne ne le savait, et ceux qui le savaient l'avaient déjà oublié. Ce nom n'était inscrit que dans l'immense registre de la misère.

Et quel service funèbre! La voix funeste du prêtre retentissait dans le silence de l'église, où, à peine commencées, les prières funéraires tiraient déjà à leur fin, car les porteurs s'impatientaient. Le prêtre leur lança un regard de compréhension.

Au moment où il terminait avec la «Gloire éternelle»,

— Mon Père, lui dit quelqu'un, l'empêchant de terminer sa prière.

— Qu'est-ce que c'est?

— Les funérailles doivent être remises au lendemain.

— Quoi? Pourquoi? Qu'est-ce qu'il y a? C'est déjà la fin!

Cette personne était un paroissien, il lui dit à l'oreille:

— Il paraît qu'elle a un parent riche, qui désire faire de grandes funérailles, c'est pourquoi vous devez les remettre.

— Amen, chuchote le prêtre, finissant la prière interrompue et caressant sa barbe d'un air satisfait.

\* \* \*

Un parent riche! N'est-ce pas la plus amère des ironies qui vient troubler pour une dernière fois l'esprit affligé de la pauvre femme? Elle avait voulu être ensevelie du linceul de sa misère et de sa modestie dans laquelle elle s'était débattue durant toute sa vie. Elle aurait voulu, aussi, qu'à la vue de son cercueil, une personne chagrinée dise:

— La malheureuse, elle a dû être bien pauvre!

Qui était donc ce parent riche, qui se montrait soudain, quand tout était fini, et retirait de son obscurité cuisante cette pauvre mère? En effet, le lendemain, quand on sortit le cercueil de l'église, le ciel était bleu, le soleil brillait, et quatre prêtres, des enfants de chœur et un bon nombre de personnes endeuillées le suivaient. Ils ne lui faisaient plus peur. Ils avançaient lentement avec le sérieux des gens qui portent le deuil.

Quel contraste frappant entre la vie misérable de cette malheureuse femme et ces funérailles pompeuses!

Avétis Aharonian (1866-1948) — Publie une série de nouvelles, *Sur le chemin de la liberté*, dans le journal *Drochak* (*Drapeau*), à Genève. Il se rend périodiquement à Paris et fréquente le milieu arménien et arménophile, tout en contribuant au journal *Pro-Arménia*.

En 1902, il retourne au Caucase et s'établit à Tiflis comme rédacteur de la section littéraire de *Mourdj* (*Mar-teau*). Il est ensuite arrêté et emprisonné à Novotcherkask, comme membre influent du parti arménien *Dachnaksoutioun* (Fédération révolutionnaire arménienne). C'est à cette époque qu'il écrit ses nouvelles les plus célèbres: *Dans les ténèbres*, *Sous les cendres*, *L'abîme*, *Une légende dorée*, dont certaines ont été traduites en français. Malgré son engagement politique et idéologique, Aharonian n'est pas un propagandiste au service d'une doctrine. Ses œuvres recèlent des

pages d'une sensibilité exceptionnelle qui laissent transparaître une vérité qui dépasse l'actualité historique.

AVÉTIS AHARONIAN

SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ (nouvelles)<sup>26</sup>

HAZRÉ

À Antranik<sup>27</sup>

C'était la fille des montagnes, née dans une caverne rocheuse et obscure, par une nuit froide et ténébreuse. Son apparence n'avait rien de féminin ou d'attrayant. Sa robe seule, révélait sa nature féminine. La figure brûlée l'été par le soleil et l'hiver par le froid, elle avait un visage coulé de bronze, sévère et peu attrayant, bien que très expressif. Le nez pointu, de noirs sourcils en bataille, les yeux ronds et inquiets comme ceux d'un rapace, sur lesquels battaient rapidement des cils clairsemés quand Hazré était en colère ou émue, le menton prononcé et avancé étaient également très loin des critères de féminité et reflétaient son âme inébranlable comme celle des rochers...

Son buste osseux qui s'élevait sur de longues jambes musclées semblait être plat et continu, coulé de fer. Ses seins plats et étroits ne portaient aucune trace de maternité. C'était sans doute la raison pour laquelle la nature ne lui avait pas donné l'occasion d'allaiter un enfant.

Hazré n'avait pas de progéniture. Elle était l'arbre stérile solitairement dressé dans les rochers.

Quant à sa démarche...! Elle ressemblait à un arbre desséché qui se serait déplacé en prenant son élan. Avec ses avant-bras qu'elle maintenait derrière le dos, la tête haute, les yeux dans le lointain comme s'ils attendaient quelqu'un, elle rappelait un mouton qui surveille le troupeau qui broute. Tout ce corps endurent était totalement dépourvu des mouvements onduleux féminins qui caractérisent et donnent un charme à une maternité féconde.

26. *Parenthèses*, Marseille, 1978, p. 130-137, traduit de l'arménien par R. Der Merguerian et L. Kétchéyan.

27. Antranik Ozanian (1866-1927). L'une des figures les plus populaires de l'histoire arménienne contemporaine. Il prit la tête d'un soulèvement populaire avec certains autres chefs prestigieux de la résistance arménienne.

Comment avait-elle attiré les hommes, l'histoire ne le dit pas. Elle s'était cependant mariée trois fois et par trois fois, elle avait connu le veuvage, sans jamais «donner naissance». Au village on disait en plaisantant «qu'il fallait allumer un cierge à l'église pour que Hazré n'ait jamais d'enfant, sans quoi, qui sait quel "monstre" elle aurait pu enfanter».

Hazré ne fut jamais mère et, pour les villageois, elle était simplement «Hazré baci<sup>28</sup>» ou «Hazré, la dévoreuse de maris», car elle n'avait jamais vécu plus d'un ou deux ans à peine avec chacun de ses époux. On disait que Hazré se serait volontiers mariée une quatrième fois devant l'Évangile, mais qu'il n'y avait plus de volontaire, car la distance du lit conjugal au cimetière paraissait trop courte aux hommes.

Qu'on l'appelât «Hazré baci» ou «Hazré, la dévoreuse de maris» la laissait indifférente. Elle répondait à ces plaisanteries par d'autres plus acerbes et continuait son chemin. Jusqu'à la fin, nul ne put savoir dans le village de Gomer<sup>29</sup> que l'âme forte de cette femme austère avait une pure tendresse féminine qui pleurait silencieusement dans son cœur sa maternité stérile qui s'était agnouillée trois fois au cimetière.

— Je vous ai maudits! C'est pas vrai que tous les enfants du village sont à moi? rétorquait-elle aux femmes qui se moquaient de sa stérilité.

On entendait dans son intonation toute la tristesse et l'amertume d'un cœur maternel blessé. Ainsi parlait-elle, mais elle gardait une certaine indifférence à l'égard de ces petits et n'aimait que les héros de choix, un Sérob<sup>30</sup>, un Mourat<sup>31</sup>. Durant ses derniers jours, elle rêvait de voir Antranik qu'elle n'avait pas encore rencontré.

28. «sœur Hazré».

29. Littéralement «les étables». Nom de la localité.

30. Serop Aghpur (Serop Vartanian) (1864-1899). Entra relativement tard dans la lutte armée pour l'émancipation du peuple arménien, en organisant la défense de sa région natale lors des massacres de 1895-1896. Dénoncé, il fut arrêté et décapité. Sa tête fut exposée par l'ennemi en signe de victoire.

31. Autre chef de la résistance arménienne.

Hazré ne fut jamais mère. Elle vieillit sans enfant, mais n'en était pas moins plus célèbre que toutes les autres mères et non seulement à Gomer, mais aussi dans tout le Sassoun<sup>32</sup>. Il en était ainsi non pas parce que Hazré s'était mariée trois fois ou parce qu'elle avait des manières d'homme, mais parce qu'elle participait toujours à la vie agitée et guerrière du Sassoun, comme un homme. Sa vie se résumait et se ramenait à trois règles extrêmement simples et compréhensibles. Elle savait ainsi que le Sassoun devait toujours se battre quand les barbares kurdes et turcs pénétraient dans ses frontières, car «*le rocher Ferfer, le Dziranakatar et le Enkouznak*<sup>33</sup> devaient rester inaccessibles à l'ennemi». Elle savait aussi qu'en se battant, il fallait savoir se retirer rapidement dans la montagne et qu'enfin il faut toujours battre en retraite en brûlant derrière soi les villages, pour que l'ennemi ne trouve ni abri ni vivres.

Et au cours des combats, c'était toujours Hazré qui incendiait Gomer en commençant par mettre le feu à sa propre mesure. C'est pourquoi, au lieu de dire qu'il y avait eu quatre expéditions contre le Sassoun, elle s'écriait fièrement :

— J'ai dû incendier Gomer à quatre reprises et de mes propres mains. Elle disait qu'en 95, année héroïque et maléfique, elle avait côtoyé le ress<sup>34</sup> Gergo, et c'était d'autre part un fait établi que c'était elle qui avait jeté, en compagnie d'autres femmes du Sassoun, la première pierre à la tête des policiers turcs, à Mouch<sup>35</sup>.

— Alors Hazré! Quand brûleras-tu encore le village de tes malheureuses mains? demandaient souvent les femmes en plaisantant.

Hazré prenait un air sérieux et montrait du doigt les montagnes.

— Quand le lion de ces montagnes descendra et fera signe, alors je le brûlerai.

32. Région montagneuse d'Arménie, située au sud-ouest du lac de Van. Jadis renommée pour sa combativité et son esprit national, cette région est aujourd'hui annexée par la Turquie.

33. Lieux-dits «Sommet de l'abricotier» et «Petite noix».

34. Chef de village.

35. Importante ville arménienne, à l'ouest du lac de Van, dans les territoires annexés par la Turquie.

«Le lion des montagnes», c'était Antranik qui s'était retiré depuis plusieurs années dans les montagnes du Sassoun, avec les géants des lieux et surveillait à présent la population qui s'était réfugiée sur les hauteurs.

— Tu as déjà vu Antranik?

Pour toute réponse, Hazré releva brutalement la tête en signe de dénégation et bredouilla quelque chose.

— Quand il faudra brûler Gomer, il apparaîtra, et quand il apparaîtra, je verrai alors mon fils, mon âme mienne, ajoutait-elle.

— Que la mort t'emporte! Maudite Hazré! Il ne manquait plus que ça.

— Pourquoi moi? Ça serait vraiment dommage! Que la mort emporte l'ennemi, oui! Il n'y a qu'un seul Sassoun, qu'un seul Antranik... et... une seule Hazré!

Sur ces dernières paroles, les femmes éclatèrent de rire et Hazré s'éloigna d'un pas ferme et décidé.

Le lion des montagnes descendit un jour, en compagnie de ses géants. Le Sassoun était en danger, il fallait abandonner Gomer. Le village se vidait de ses habitants qui se retiraient dans la montagne.

Résignés et muets comme des pèlerins, ce peuple de fer abandonnait maisons et foyers en emportant tout ce qu'il pouvait. Ils avançaient dans la neige, sous les bourrasques enragées des tempêtes des derniers jours d'hiver, grimpant sur les rochers gelés, en caravanes immenses, ils s'avançaient vers les sommets des montagnes et se confondaient avec les crêtes et les nuages. Le chef des résistants et les hommes armés au visage froid et sévère avaient occupé une position qui dominait le village. Ils regardaient comment leur vieux père, leur femme, leurs enfants, passaient sous leurs yeux d'un pas ferme et décidé. Nul ne considérait qu'il fut nécessaire d'adresser un mot d'encouragement aux fugitifs, nul ne conseillait où aller ou comment faire, car chacun savait ce qu'il avait à faire, depuis de longues années. C'était une façon réfléchie de se battre — femmes et enfants fuyaient avec les vieillards vers les sommets inaccessibles, tandis que les combattants le fusil à la main, et cachés derrière les rochers, étaient prêts à affronter l'ennemi. L'homme austère et pâle qui se tenait debout au centre du groupe releva la tête jusqu'à hauteur de son fusil et prononça deux mots seulement:

— Passez vite.

C'était Antranik...

Les vieillards ne manifestaient aucun signe de protestation, eux qui quittaient peut-être pour la dernière fois leur foyer ancestral, auquel tant de souvenirs étaient liés. Il n'y avait pas la moindre trace de larmes dans les yeux des femmes qui abandonnaient à l'ennemi tant d'années de labeur, au moment où la vie de leur mari et de leurs frères étaient sans doute en danger. Les enfants eux-mêmes restaient silencieux. Ils avaient froid. Ils s'agrippaient aux vêtements de leur mère et avançaient en tremblotant comme des faons vers les sommets enneigés des montagnes.

Le silence régnait souverainement et ce merveilleux silence, malgré le danger suprême, était le dédain fier et mystérieux que ces fils courageux des montagnes lançaient à la figure de l'oppressé.

Les visages étaient si effrayés et le cortège sérieux à tel point qu'on eût cru qu'ils se rendaient en pèlerinage au cœur de la liberté réfugiée sur un sommet inexpugnable.

Avec un crissement sec et désagréable, la neige gelée s'écrasait sous leurs pieds. Ils glissaient quelquefois, se penchaient, se frayaient un chemin avec un bâton ou un équarrissoir. Le vent soufflait de plus en plus fort et leur jetait la neige à la face comme s'il s'agissait de graines sèches. Leur visage bleuissait, ils se mordaient les lèvres pour ne pas gémir et continuaient néanmoins leur progression.

En haut! Toujours plus haut...

Ils ne se retournèrent qu'une seule fois, quand les tourbillons de fumée apparurent au-dessus du village et que toutes les mesures flambaient. Cette fois encore, il n'y eut aucun grognement, aucune protestation. Seul un murmure parcourut les rangs.

«C'est Hazré», chuchotaient-ils en se taisant aussitôt. Rien d'autre ne brisa le silence de pierre qui était l'expression orgueilleuse de leur volonté et de leur cœur libres. Avec des tourbillons de fumée, le village continuait à brûler et les flammes emportaient tout ce labeur, le résultat de tant d'années d'efforts. Quelquefois, une rafale de vent éparpillait la fumée et l'on apercevait alors la silhouette d'une femme enragée, vêtue de noir, semblable à une âme damnée qui courait avec une torche enflammée, de maison en maison, d'une rue à l'autre et partout où elle apparaissait, l'in-

endie la suivait comme un dragon crachant ses flammes. Hazré était effrayante. Elle disparut dix fois dans les flammes comme si l'incendie englobait son corps desséché, et dix fois elle réapparut, en courant toujours pour incendier les maisons une à une.

Aligné derrière les murs des étables en ruine, au-dessus du village, le groupe armé était également silencieux. Dans une atmosphère tendue et les fusils bien en main, ce groupe attendait l'ordre du chef. Ce dernier, qui portait son chapeau en arrière, en présentant le front au vent froid, observait le lointain à l'aide de jumelles. «Ils vont tuer la vieille», murmura-t-il. Le groupe regardait, toujours en silence.

Et en effet, à quelque distance du village, une énorme masse noire qui s'élargissait comme un torrent avançait sur le plateau et s'étalait toujours davantage, en progressant de manière menaçante. C'était l'armée turque et de nombreux barbares kurdes, des canailles par milliers, tous assoiffés de sang. Ils avançaient vers Gomer, vers le Sassoun en ne laissant derrière eux que pillages et désolation. Pas un ne broncha en haut du village où se tenaient les braves. Seuls, les sourcils s'étaient froncés et les pupilles des yeux s'étaient rétractées pour mieux distinguer les mouvements de l'ennemi.

— Appelle-la, mon petit, ordonna le chef à son voisin immédiat qui se tenait debout près de lui. «Ils vont tuer la vieille, ça serait fâcheux, ça suffit maintenant, il faut qu'elle s'enfuit...»

Un *haïdouk*<sup>36</sup> cria de toutes ses forces.

— Hazré! Hey! Hazré!..., et l'écho répéta hé... hé... é...

— Hey Ho! entendit-on comme réponse.

Et Hazré jaillit du fond des fumées et des flammes du village. Cette vieille effrayante, vêtue de noir, roussie et défigurée, apparut et se mit à courir vers les hauteurs et le groupe.

Elle était déjà toute proche. Mais voilà qu'elle s'arrêta un instant, sans doute pour reprendre son souffle. Elle se retourna et regarda fièrement et avec satisfaction la beauté de son œuvre destructrice, puis, au lieu de continuer à monter, elle se prit soudain la tête entre les mains et reprit sa course à nouveau, vers la vallée, vers le village en feu.

— Hazré! Hey! Hazré!... appela la même voix.

---

36. Nom donné aux chrétiens qui se révoltaient contre l'autorité ottomane.

— Il reste la maison du curé! répondit la vieille.

Elle disparut une fois encore dans les flammes et la fumée et, quelques instants plus tard, la maison blanche isolée à l'orée du village prit feu. C'était la maison du curé du village. Le chef des résistants hocha la tête et son visage sévère révéla un sourire.

— Ils vont tuer la vieille, c'est certain! grogna-t-il mécontent. Puis il reprit les jumelles.

L'ennemi était proche. Ses premières lignes parvinrent au village et s'y arrêtaient. Aussitôt après, le crépitement unanime des fusils se confondit avec le rugissement des flammes.

Les résistants qui étaient plus haut, à l'abri, ne répondirent pas: la fumée leur cachait la vue. Ils étaient sur le qui-vive, le canon des fusils tournés vers l'ennemi. Ils observaient la fumée en silence.

Hazré était oubliée. Dans les flammes, et sous les balles de l'ennemi, elle était condamnée.

Après une petite hésitation, l'ennemi contourna le village et l'un de ses flancs apparut à droite du village.

«Feu!» tonna la voix puissante et sévère du chef. Les fusils des *haïdouks* retentirent simultanément et la détonation commune résonna dans les montagnes, tandis que, désarmé, le front de l'ennemi battait en retraite.

«Feu à volonté!» l'ordre se répétait, il n'y avait plus de répit, c'était une lutte sans merci.

Les balles sifflaient à travers la fumée et les flammes du village. Cette innombrable armée grinçant des dents, apparaissait tantôt à gauche, tantôt à droite, comme un dragon désorienté, et à chaque fois, elle battait en retraite sous les balles du petit groupe perché.

— Allez! Frappez votre *madagh*<sup>37</sup>! Saint Akhperik<sup>38</sup> vous protège!

C'était Hazré... Derrière les combattants.

Quand et comment cette vieille sans pareille était-elle arrivée là? Nul ne le savait et pas un ne trouvait le temps d'y songer.

37. Il s'agit, dans la tradition ancestrale, du sacrifice d'un animal, en offrande aux dieux.

38. Lieu de pèlerinage dans le district de Mouch.

«Feu!» tonnait le chef, et l'écho des montagnes répercutait l'ordre qui résonnait.

«Bien, Antranik! Bien!» répétait la vieille à chaque salve. Elle courait en tous sens, d'une position à l'autre, en cherchant à reconnaître son fils, le lion des montagnes, mais ne pouvait le trouver et n'osait le demander aux braves combattants. Elle entendait bien, dans le groupe, la fière voix qui donnait les ordres au feu, mais elle n'arrivait pas à déceler qui était le chef. Il n'y avait que des *haïdouks* qui se battaient tous avec une ardeur égale.

— C'est pas une chose à faire, ça! s'écria soudain Hazré, tu as le buste à découvert.

Elle alla aussitôt soulever une énorme pierre et l'amena en peinant pour la placer devant un combattant, en un lieu où le mur était trop bas. Elle se pencha, mais laissa soudain échapper la pierre. Elle recula en titubant, tomba à la renverse comme une masse, tendit les bras et resta immobile.

— Hazré!...

Une balle l'avait atteinte en pleine poitrine.

Sa vue se couvrit d'un voile sombre et son corps s'étira en longueur. Celui que Hazré voulait protéger se pencha et prit tendrement la tête de la vieille pour la poser sur son genou.

Hazré!...

— De l'eau... dit-elle, dans un souffle.

On lui donna à boire. Les yeux entrouverts, la vieille tendit les mains: elle cherchait manifestement quelqu'un.

— Qu'est-ce que tu veux, Hazré?

— Le lion... des montagnes... Antra... mon enfant...

Elle ignorait que celui qui lui tenait la tête, c'était le lion des montagnes lui-même et qu'elle avait placé, sans le savoir, une pierre devant lui pour le protéger. Elle s'était sacrifiée pour lui.

— C'est moi, murmura difficilement cet homme ému.

Les yeux du héros s'étaient mouillés. Il se pencha davantage sur la vieille et, tel un fils, lui embrassa le front.

Hazré le prit dans ses bras et murmura péniblement, avec ses dernières forces:

— Et moi... mon fils... Antra... Lion des montagnes..., et le sourire heureux s'éteignit sur ses lèvres pâles.

Hazré mourut mais le village brûlait toujours. Ce jour-là, l'ennemi fut repoussé en subissant de lourdes pertes, tandis que la

caravane muette continuait sa marche dans la neige et les glaces,  
tousjours plus haut, de plus en plus haut...

Vers les lieux où vivent les aigles...

## L'époque de l'Esthétisme

De 1900 à 1920, la vie culturelle arménienne va connaître un nouvel essor qui se traduira par l'épanouissement de la vie artistique et le retour au pays des écrivains exilés. C'est l'époque de l'Esthétisme. Plusieurs revues littéraires et quotidiens sont fondés dont *Azadamard* et *Mehyan*. Malheureusement, le génocide arménien de 1915 vient mettre un terme à cette renaissance, l'élite artistique ayant été exterminée en premier.

Sur le plan littéraire, l'Esthétisme met l'accent sur la forme, la présentation et le style. C'est sous la plume des auteurs de cette époque que l'arménien moderne va atteindre la perfection. A l'image du symbolisme français, la poésie sera le genre prédominant. Toutefois, la poésie symboliste arménienne n'est pas une simple greffe sur la branche maîtresse du symbolisme français.

Missak Métzarents (1886-1908) — Malgré une vie brève, il est considéré comme l'un des poètes les plus doués et les plus célèbres de sa génération. Son premier recueil, *L'arc-en-ciel*, étonne par son originalité et sa fraîcheur débordantes. Son second, *Nouveaux vers*, au lyrisme accru, est d'une rare sensibilité.

### MISSAK MÉTZARENTS CHANSON POUR AIMER<sup>39</sup>

La nuit m'est douceur, la nuit m'est paisible,  
baumes et haschisch ne cessent de l'oindre;  
je poursuis la route illuminée — ivre,  
la nuit m'est douceur, la nuit m'est paisible.

39. *Abaka*, n° du 31 mars 1986, p. 7, traduit par Gérard Hékimian.

Du vent, de la mer viennent des baisers,  
baisers, ô lueur qui fleurit pour moi,  
mon âme ce soir a sa Fête-Dieu,  
du vent, de la mer viennent des baisers.

Si peu, mais l'éclat de cette âme s'use,  
mes lèvres ont soif du baiser qu'on rêve...  
La nuit en liesse est aux lueurs lueur,  
si peu, mais l'éclat de mon âme s'use...

Vahan Térian (1885-1920) — Son premier recueil poétique, *Rêverie au crépuscule*, voit le jour en 1908; le succès est immédiat. Sa poésie subit l'influence des symbolistes français et russes (Verlaine, Baudelaire, Brussov). *Naïri, mon pays* chante l'Arménie aux prises avec l'adversité et son patriotisme fervent. Vahan Térian est le Paul Verlaine de la poésie arménienne et a eu une énorme influence sur les écrivains contemporains. Après la révolution de 1917, il devint un marxiste convaincu et se lança en politique.

VAHAN TÉRIAN  
LE DERNIER CHANTEUR<sup>40</sup>

Est-ce moi le dernier poète,  
Dernier chanteur de mon pays?  
Est-ce la mort ou le sommeil  
Qui t'a étreint, clair Naïri?

Si dans un exil sans lumière,  
Lumineux je rêve de toi,  
Que sonne comme une prière  
Cette voix, ta langue de roi!

Toujours claire et toujours profonde,  
Elle sonne, elle perce et brûle:  
Serait-ce le feu de tes roses  
Ou bien celui de mes douleurs?

40. *Abaka*, n° du 21 janvier 1991, p. 7, traduit par Lionel Ray.

Voici: dans l'effroi je t'appelle,  
 Et brille, irréal Naïri!  
 Est-ce moi le dernier poète,  
 Dernier chanteur de mon pays?

Siamanto (Adom Yardjanian) (1878-1915) — Les massacres hamidiens de 1896 le forcent à quitter Constantinople avec plusieurs intellectuels arméniens. En 1897, il suit à la Sorbonne des cours de philosophie et de littérature comparée. Il collabore à la revue littéraire *Anahid*, d'Archag Tchobanian. Il se rend ensuite à Genève et collabore au journal *Drochag* (*Drapeau*), puis retourne à Constantinople, où il meurt victime du génocide.

Écrivain à l'imagination fertile, Siamanto fait revivre une des périodes les plus tragiques du peuple arménien, celle des massacres de 1896 et de 1909. Sa verve débordante se développe dans un torrent d'éloquence orageuse, qui englutit tout ce qu'il rencontre sur son parcours. «Mon but n'admet pas de faiblesse» devient sa devise.

SIAMANTO (ADOM YARDJANIAN)  
 LA DANSE<sup>41</sup>

Étouffant ses larmes dans ses yeux bleus  
 Sur un champ de cendres où l'Arménie se mourait,  
 Ainsi narra l'Allemande, témoin vivant de notre effroi:

Cette incroyable histoire que je vous raconte  
 De mes yeux impitoyablement  
 Par la fenêtre sur l'enfer, depuis ma maison si sûre,  
 D'indignation grinçant des dents,  
 De mes yeux impitoyablement je vis:

C'était, réduite en cendres, la ville de Partèze,  
 Les cadavres en tas jusqu'au faite des arbres.  
 Et des eaux, des ruisseaux, des sources, des chemins,

---

41. Rouben Mélik, *op. cit.*, p. 206, traduit par Marc Delouze.

Le murmure révolté de votre sang...  
Dans mon oreille encore c'est sa vengeance qui me parle...

Oh! ne fuyez pas de peur devant l'inénarrable...!  
Qu'enfin les hommes sachent le crime de l'homme envers  
l'homme;  
Sous le soleil de deux journées, sur le chemin du cimetière;  
La cruauté de l'homme pour l'homme.  
Que chaque cœur l'apprenne bien...

Ce sinistre matin était un dimanche,  
Le premier dimanche inutile naissant sur des cadavres.  
Dans ma chambre, depuis le soir jusqu'au matin,  
Penchée sur l'agonie d'une jeune fille poignardée,  
J'humectais de mes larmes sa mort...  
Soudain je vois de loin une sombre racaille  
Fouettant furieusement une vingtaine de jeunes femmes,  
Avec des chants obscènes — ils s'arrêtèrent dans un jardin.  
Laisant la pauvre moribonde, je m'approche  
Du balcon de ma fenêtre ouverte  
Sur l'enfer.  
Dans le jardin la racaille se groupe.  
Un sauvage cria aux jeunes femmes: il faut que vous dansiez!  
Il faut que vous dansiez quand battra le tambour.  
Les fouets hélant la mort claquent furieusement.  
Main dans la main les femmes entamèrent une ronde,  
Et de leurs yeux comme d'une blessure  
Des larmes coulaient.  
Je me mis à envier ma voisine mourante,  
Car j'entendais dans un râle tranquille,  
Maudissant l'univers, la belle Arménienne,  
À son âme de lys ouvrir le chemin des étoiles  
Vainement je dressais mes poings contre la foule.

Dancez! hurlait la canaille;  
Jusqu'à la mort il vous faut danser ô belles infidèles,  
Vos poitrines découvertes, vous allez danser, sans plainte et  
souriantes  
Pour vous, pas de fatigue et non plus de pudeur,

Vous êtes des esclaves, dansez, belles et nues,  
Dansez jusqu'à la mort, lubriques et lascives  
Nos yeux ont soif de vos formes et de votre mort...

Les vingt jeunes femmes pleines de grâce, accablées, s'écroulèrent;  
Debout! crièrent-ils, agitant leurs bras nus comme des serpents;  
Puis quelqu'un apporta du pétrole dans une cruche...  
Ô justice de l'homme, je te crache au visage!  
Ils oignirent les femmes, précipitamment.  
Dansez! hurlèrent-ils, voici un parfum tel  
Que l'Arabie elle-même n'en possède pas de pareil;  
Puis avec une torche ils mirent le feu aux corps nus des jeunes  
femmes,  
Et les cadavres ainsi roulèrent de la danse dans la mort;  
Et dans mon épouvante ainsi qu'une tempête je claquai ma  
fenêtre.  
M'approchant de ma morte solitaire je demandai:  
Comment crever ces yeux, dis-moi, oh! comment les crever?...

Daniel Varoujan (1884-1915) — Poète en perpétuelle évolution; comme plusieurs il subit l'influence des poètes symbolistes français, italiens et belges. Ses poèmes ont paru en quatre volumes: *Les frémissements* (1906), *Le cœur de la race* (1909), *Chants païens* (1912) et *Le chant du pain* (1921), recueil auquel travaillait Varoujian au moment de sa déportation. Plusieurs de ces recueils ont été traduits en français par Luc André Marcel, François Monod et Vahé Godel.

#### DANIEL VAROUJAN TERRE ROUGE<sup>42</sup>

J'ai là sur ma table, dans une coupe,  
un peu de terre d'Arménie.  
L'ami qui m'en a fait cadeau croyait  
m'offrir son cœur — bien loin de se douter

42. *Ani*, Cahiers Arméniens, n° 1, 1<sup>er</sup> semestre 1986, p. 65, traduit par Vahé Godel.

qu'il me donnait en même temps celui  
de ses aïeux.

Je n'en puis détacher mes yeux  
— comme s'ils y prenaient racine...

Terre rouge. Je m'interroge:  
d'où tient-elle cette rougeur?

Mais s'abreuvant tout ensemble de vie  
et de soleil, épongeant toutes les blessures,  
pouvait-elle ne pas rougir?

Couleur de sang, me dis-je,  
terre rouge, bien sûr, car elle est arménienne.

Peut-être y frémissent encore des vestiges  
de brasiers millénaires,  
les fulgurances des sabots  
qui naguère couvrirent d'ardente poussière  
les armées d'Arménie...

Kostan Zarian (1885-1969) — Ses premiers écrits sont en français; c'est sur la recommandation du poète symboliste belge Émile Verhaeren qu'il décide de ne plus écrire qu'en arménien. Ses œuvres les plus connues sont un poème, *La bru de Dadrakom*, et un roman, *Le bateau sur la montagne*, publié à Boston, en 1943. Zarian est l'héritier de la tradition littéraire arménienne du XIX<sup>e</sup> siècle: à la fois lyrique, libérale et progressiste. Zarian privilégie les thèmes nationaux et sociaux. Il était également l'ami du romancier britannique Lawrence Durrell, avec qui il a passé de nombreuses années à Chypre.

KOSTAN ZARIAN

LE BATEAU SUR LA MONTAGNE (extrait)<sup>43</sup>

La porte du chalet suisse accroché au mur s'ouvrit brusquement sur le merle et son caquetage métallique: le capitaine au long cours Ara Hérian ouvrit les yeux, s'assit dans son lit, bâilla bruyamment. Il était vraiment si tard? Il se trémoussa un instant puis, tel un hanneton couché sur le dos, il leva bras et jambes.

43. Paris, Le Seuil, 1986, p. 233 et ss, traduit par Pierre Ter-Sarkissian.

Enfin, d'un geste décidé, il rejeta sa couverture, sauta à bas du lit, écarta les rideaux de la fenêtre et colla son nez à la vitre. Il resta ainsi un moment: ses soucis revenaient à la charge. Il marmonna «Au diable!», se mit tout nu et attaqua sa gymnastique: il s'allongea par terre, ramena ses jambes jointes au-dessus de sa tête, se mit à plat ventre et progressa en se contorsionnant comme un reptile maladroit, se releva, pivota plusieurs fois sur les hanches. Enfin, la fatigue le gagnant, il alla au lavabo et, éternuant, sifflant et rugissant, il fit sa toilette.

Bien qu'ayant largement dépassé la trentaine, le capitaine Hérian était encore un jeune homme. De taille moyenne, souple et solide, il était habitué aux voyages, à l'air marin, et le soleil et le vent avaient buriné son visage.

Il avait des yeux gris, tirant parfois sur le bleu, et son regard ravissait les femmes quand il était calme et les effrayait quand la colère l'allumait. C'était une bonne nature, et il restait habituellement équilibré et maître de lui, mais il avait les poings durs et la colère redoutable. Il en était conscient, mais savait porter sa force avec élégance.

Il s'habilla, ouvrit sa valise et la bourra de ce qui lui était nécessaire, monta dessus pour pouvoir la fermer, et la rangea dans un coin.

Près de la porte, au moment de mettre sa casquette, il s'arrêta et son regard se perdit dans le vague. Comment allait-il annoncer à Dachenka qu'il partait? Il alluma sa pipe, rentra dans la chambre, vérifia qu'il n'avait rien oublié, puis sortit.

Arrivé sur les quais, il fronça les sourcils, parcourut du regard la mer et le ciel, aspira profondément; il allait sûrement pleuvoir. Un lourd silence creusait l'horizon. Pas un mouvement. Quelques hommes, assis devant leurs boutiques à moitié vides ou debout près du parapet, contemplaient les lointains d'un œil paresseux.

Le port offrait un triste spectacle. Quelques bateaux qui n'attendaient plus rien rouillaient doucement en balançant nonchalamment leurs mâts. Une fois tous les quinze jours, un bâtiment italien arrivait, et le bruit lointain de sa sirène faisait comme un chant d'espoir. Quand il repartait, la ville se vidait comme un vieux sac et retombait dans sa somnolence.

De temps à autre, vers le large, une mine mouillée pendant la guerre était heurtée par quelque chose, explosait dans un bruit de tonnerre qui ébranlait la ville, puis les débris descendaient aux abîmes. Dans ces moments-là, des hommes aux visages effarés saisissaient leurs jumelles, regardaient en tremblant ou couraient sans raison, le long du quai. Si par malheur la mine avait touché une barque de réfugiés... Entassés dans des embarcations de fortune, ces gens arrivaient d'Odessa ou de la côte turque. C'étaient des intellectuels qui avaient fui la Russie ou des Arméniens qui, après de longs combats, avaient réussi à échapper aux massacreurs turcs.

Quand, après des jours et des nuits de lutte contre la faim sur la mer déchaînée, ils touchaient terre, on aurait dit des fantômes. Leurs yeux hagards glissaient sur la foule des curieux, ils bégayaient et souriaient d'un air égaré. Le cœur se serrait quand on voyait ces visages ravagés, ces yeux injectés de sang, ces malheureux squelettiques rongés de vermine qui tremblaient de tous leurs membres; leurs mains osseuses étaient crispées sur leurs poitrines, ils marmonnaient des paroles incompréhensibles puis s'effondraient, épuisés, et s'endormaient. Quand ils se réveillaient, des âmes charitables leur donnaient du pain et de la vodka. Alors, ils revenaient un peu à eux, mangeaient avidement et parlaient. Ils racontaient des choses incroyables, vendaient ce qu'ils avaient pu sauver puis passaient d'un café à l'autre, buvant, chantant, criant, parcouraient les rues en palabrant avec les passants. Quelques jours plus tard, leur argent dépensé, leurs visages couleur de cendre tournés vers l'horizon, les bras ballants, ils erraient sans but et sans espoir. C'était la vie...

Pour Hériar, désormais, une sorte d'épais brouillard dissimulait tout. Cela ne le concernait plus: il avait décidé de partir. Il avait assez attendu, assez patienté pendant tant de jours d'incertitude, d'épreuves et de tristesse.

Le joli port de Batoum, entouré de collines verdoyantes, était devenu d'un ennui pesant. Brouillard, sang et ordure. Depuis la guerre, la ville était passée de mains en mains comme un ballon, des Russes aux Turcs, puis aux Géorgiens, puis aux Anglais, chacun apportant son drapeau et sa monnaie. Mais c'était toujours la même misère. Les voies maritimes fermées, Batoum s'était appau-

vri de plus en plus. Les rues étaient délavées, les canalisations crevées, les réverbères brisés. L'humidité avait fini par faire moisir les maisons qui sentaient de plus en plus mauvais. Les habitants, craintifs, affamés, gelés, se déplaçaient comme des ombres et parlaient avec des soupirs et des gémissements.

Les bateaux ne partaient plus. Les veines d'acier qui, hier encore, apportaient de la Caspienne le sang noir du pétrole que Batoum distribuait au monde restaient désormais vides. À Bakou, les immenses machines s'étaient effondrées dans les ruines des usines dynamitées et les puits de pétrole continuaient à brûler comme une forêt tropicale en feu. Des ruelles étroites de la ville asiatique s'élevaient les cris des Arméniens et des Tatars qui s'entre-tuaient. De ses sommets majestueux constellés d'ardentes lumières jusqu'aux frontières instables du plateau arménien, le Caucase avait mobilisé ses fantômes et était entré dans le chaos.

Des nuages bas voilaient le ciel. Verte près du rivage, l'eau prenait une teinte plombée vers le bout de la longue et étroite jetée bordée de blocs de pierre qui s'avancait droit vers le large. La tempête menaçait. L'œil inquiet, il regarda dans toutes les directions, scruta les lointains derrière l'alignement des mâts, des radeaux et des amarres, et il retint son souffle. Un vrai cimetière. Les bâtiments grands et petits, les remorqueurs formaient de petits groupes immobiles. Plus loin, la proue en l'air, gonflé comme une outre, la peinture écaillée, le pétrolier qu'il avait commandé pendant des années se tenait à l'ancre, prisonnier. Chaque fois qu'il regardait *l'Étoile du Nord*, la tristesse l'étreignait. Mille souvenirs lui revenaient, il se rappelait les ports du bout du monde... Adieu à tout, adieu!

Là-bas, les entrepôts avaient depuis longtemps fermé leurs grands portails verts. Les grues restaient immobiles, le bras tendu. Les chaînes du quai s'enfonçaient dans la vase. Autour des grandes bâtisses, les abris de fortune, gourbis informes couverts de tôle ondulée, avaient poussé comme des champignons dans la boue, la crasse et la misère où grouillait une humanité aux visages jaunes, aux cous tordus et aux yeux exorbités, dont l'existence paraissait à peine croyable. Adieu.

L'existence est bizarre. On vit comme si tout était éternel, comme si la mort était une illusion. On vit sans croire à ces forces

qui, comme des vents venus des quatre points cardinaux, se réuniraient dans un coin du ciel pour former cet ouragan aveugle et monstrueux qui se jette à l'assaut des continents paisibles. Cela, l'homme ne le voit pas. Il glisse comme sur des rails, saluant au passage le spectacle de la création alors que le spectacle est en plein bouleversement, que les pays se sont déchirés en creusant sous eux des gouffres.

Voici la mer morne et vide, les navires orphelins, et le capitaine Hérian qui, au lieu de se tenir sur sa passerelle de commandement, se trouve Dieu sait où. Tout un passé — les meilleures années — tire un trait noir et clôt le cercle. Dans un grand ébranlement, il ferme sa porte. La vie te pousse et file. Tout ce qui faisait le présent, les voyages pleins de joies et de soucis, les plaisirs des ports de l'Orient et de l'Occident, les femmes, les aventures imprévues la veille des grands départs, tout cela s'abîme soudain dans l'ombre et disparaît pour toujours.

La mer elle-même, les flots éternellement recommencés, le jeu dément des tempêtes, le mugissement et les plaintes du vent. Il avait connu dès l'enfance le long voyage, l'imprévu, l'épreuve. Mer, sœur au regard glauque et trouble.

Quel ennui, cette attente insupportable pendant des mois, ces déplacements de punaise hésitante! Et puis il y avait eu les événements, avec lesquels il n'était pas question de se mesurer. La vie avait dissimulé son visage, elle avait mis des masques changeants puis, comme un forgeron devenu fou, avait brandi son marteau dans tous les sens, abattant, cassant, brisant. La guerre, la révolution, la ruine. Que pouvait faire l'individu? Lui, il n'avait jamais eu peur de la vie. Il avait toujours traversé les difficultés d'un pas ferme, il n'avait jamais plié sous l'épreuve, il avait résisté aux coups du sort, à la méchanceté, à la fourberie des hommes, le front haut, les poings prêts, le cœur assuré.

Et maintenant il était heureux. L'homme doit savoir créer l'événement en fonction de ses forces, sa sagesse intérieure doit illuminer ses jours, de toute la vie qui chante en lui, il faut qu'il garde désir et ardeur. Il faut qu'il existe, qu'il existe de toutes ses forces.

Les mains dans les poches, il suivit la jetée en sifflotant. C'était décidé: il allait abandonner la mer et il allait abandonner

---

Dachenka. Dachenka... avec ses cheveux couleur de raisin foulé, si volontaire, avec ses yeux bleus, l'ivresse de ses lèvres...

L'Arménie, où il avait résolu d'aller, il ne l'avait pas revue depuis son enfance. Devenu orphelin après la mort de son père, il était venu à Batoum chez un parent éloigné qui, après lui avoir fait la vie impossible pendant quelques mois, l'avait tout simplement mis à la porte. Pendant ces années d'épreuves, la patrie lointaine l'avait visité comme un rêve, douce et embellie.

Le village où il était né, les montagnes, les prairies, le premier frémissement de l'aube, les premières lueurs que les rayons d'or faisaient glisser à la surface de la terre réveillée... Et le village accroché au flanc de la montagne, la maison familiale et le bruit du torrent... Il aimait surtout se rappeler ce torrent qui descendait en grondant, se perdait un moment entre les maisonnettes aux toits pentus, brusquement rejaillissait pour passer sous le pont branlant et former une sorte de petit lac, puis, s'élançant avec une force renouvelée, chantait la louange du soir immense descendu de la montagne, bercé par la cloche de l'église.

Ces images, il les portait en lui depuis des années, elles l'avaient pénétré à ce point qu'elles affaiblissaient et ternissaient parfois ses autres impressions. Souvent, dans les moments difficiles, quand il éprouvait le besoin de se retrouver, de se retrancher dans une espèce de forteresse intérieure rassurante, il retournait instinctivement à ces souvenirs du temps passé et s'arrêtait résolument au pays des monts et des torrents.

«Pour un Arménien, lui avait dit un réfugié rencontré à l'étranger, le pays, ce n'est pas seulement un souvenir agréable, c'est comme une vie de l'esprit qui circule dans vos veines et sans laquelle le travail, la richesse, la réussite et la gloire n'ont plus de sens. Et chaque fois qu'à l'étranger où je vis la vie me sourit un peu, quand je réussis quelque chose, comment dire? j'ai l'impression que je vole quelque chose à l'âme de mon pays, que je la blesse.»

Avec les années, ces paroles avaient comme grandi en lui. Elles avaient provoqué une espèce d'incertitude contradictoire et parfois douloureuse. Une insatisfaction inexplicable le tourmentait, le chassait d'un endroit à l'autre, provoquait une inquiétude persistante. Il n'en distinguait pas la vraie raison. Au cours de ses voyages, il avait beaucoup lu, des livres de philosophie ou de

vulgarisation scientifique, il avait travaillé, s'était amusé, il avait cueilli à brassées les fleurs de la vie, et pourtant, chaque fois qu'il s'était retrouvé face à lui-même, une sensation de vide l'avait envahi. Tout se voilait, s'estompait, se réduisait. Son âme se perdait dans des silences vastes comme la mer, sans visage en vue, comme un navire à la dérive.

Oui, il faut se réfugier dans la forteresse intérieure, retrouver son unité profonde et aller à la rencontre des événements avec un cœur et un esprit solides. Il serait bien heureux de partir.

Il passa sa dernière soirée avec Dachenka. Ils dînèrent au restaurant, puis allèrent dans quelques cabarets. Il s'efforça de paraître joyeux, chanta et dansa.

Elle portait la robe rose pâle qui plaisait tant à Ara, et sur la poitrine une broche en or représentant une grosse fleur. Les boucles couleur de paille qui dansaient sur son front semblaient éclairées par en dessous. Il n'arrivait pas à la quitter du regard. Elle avait un peu bu et la tristesse la gagnait. Ses cils paraissaient encore plus longs que d'habitude, ses prunelles avaient comme des éclairs d'inquiétude, ses jolies lèvres humides restaient entrouvertes.

— Qu'est-ce qui va arriver, Ara? Qu'est-ce qui va arriver?

Il prenait dans les siennes ses mains délicates:

— Attends, un jour je t'apporterai des chaussures roses pour aller avec ta robe, et de ces parfums français qui montent à la tête. Patience, Dachenka, les beaux jours reviendront.

Elle se forçait à sourire. Elle aimait les airs tziganes qu'on avait demandés aux musiciens. Elle les fredonnait à mi-voix et ses yeux s'emplissaient de larmes. Il lui baisait les mains et lui promettait plein de choses agréables.

— C'était la fête, Ara, lui dit-elle, et puis ils ont éteint les lumières dans les cœurs. Le bon vin répandu par terre, les fleurs foulées aux pieds et des cris au lieu des rires... Je suis toujours sans nouvelles de mes deux frères.

— Tu es sans nouvelles parce que les communications sont coupées. Bois.

Ils buvaient. Ils dansaient. Il voyait avec crainte approcher l'aube qui allait souffler une flamme bleue dans son cœur. Ils n'arrêtaient plus de danser. De temps à autre, ils s'asseyaient et se regardaient dans les yeux. Elle était de plus en plus mélancolique.

— Pourquoi? Je ne sais pas, c'est comme ça. Je ne sais pas.

— Ça passera, Dachenka, les beaux jours reviendront. Tu verras, quand tout sera fini et que la tempête sera passée, je recommencerais à naviguer. Tu viendras sur le quai, tu me regarderas en agitant ton petit mouchoir pour me dire adieu. Et puis on entendra la grosse voix de la sirène et on larguera les amarres. Et moi je partirai, et pendant tout le voyage je penserai à toi et je serai triste et j'aurai envie de toi. Et à mon retour je t'apporterai de belles étoffes de soie et de velours bordées avec des grandes fleurs et des oiseaux des îles.

Mais les heures avaient passé, l'aube blanchissait les fenêtres. Il fallait sortir.

Ils marchèrent côte à côte en riant sans raison, comme des enfants. Arrivé près de chez elle, il s'arrêta brusquement et, devenu sérieux, il lui dit:

— Dachenka, mon cœur... Ah! Dachenka-Douchenka<sup>44</sup>, mon âme, je ne t'ai encore rien dit, je ne voulais pas t'attrister, mais dans quelques heures je serai parti...

Elle le regarda fixement, comme pétrifiée:

— Ce n'est pas possible! Tu veux me faire peur...

— Non, je ne veux pas te faire peur. Il faut que je parte.

Et il lui expliqua. Elle protesta, se mit à sangloter. Les larmes coulèrent, emportant un peu de fard. Elle pâlit encore et son expression se fit plus malheureuse. Elle posa sa tête sur son épaule, pleurant toujours.

— Je reviendrai, Dachenka, tu verras, je reviendrai.

Et ce matin-là, sa valise à la main, sa vieille casquette enfoncée jusqu'aux sourcils, le col de son manteau relevé, il partit pour l'Arménie.

Vahan Tékéyan (1878-1945) — Journaliste et professeur, Tékéyan est l'un des maîtres incontestés de la poésie arménienne. Il lui a légué le souffle des symbolistes français et belges. Ses thèmes sont d'une forte originalité où dominent ses qualités premières: sobriété, densité et profondeur.

56. Jeu de mots entre le prénom Dachenka et *douchenka*, diminutif du mot russe *doucha*, qui signifie «âme».

Passé maître dans l'art du sonnet, il a publié six recueils de poèmes.

VAHAN TÉKÉYAN  
L'ÉGLISE ARMÉNIENNE<sup>45</sup>

L'Église arménienne est le pays natal de mon âme,  
Telle une vaste caverne, simple et profonde, sombre et éclairée,  
Avec son vestibule accueillant, son sanctuaire large et lointain  
Et son actuel silencieux, elle ressemble à un vaisseau flottant...

J'aperçois l'Église arménienne, les yeux fermés,  
Je la respire, je l'entends, à travers son enfant Jésus,  
À travers l'encens qui se dégage à flots de l'autel,  
À travers les prières touchantes qui secouent ses murs...

L'Église arménienne est l'imposante forteresse de la foi  
De mes ancêtres, ils l'ont fait sortir de la terre pierre par pierre  
Et l'ont fait descendre du ciel rosée par rosée, nuage par nuage,  
Et ils se sont ensevelis docilement dans son sein avec sérénité...

L'Église arménienne est un grand rideau brodé,  
Derrière lequel notre Seigneur descend dans le calice,  
Devant lequel s'incline tout mon peuple  
Pour communier par le pain et le vin vivifiants du passé.

L'Église arménienne est un port calme  
Situé devant la mer houleuse; pendant la nuit glacée  
elle est de feu et de flamme;  
Et durant la journée brûlante, c'est une forêt ombragée  
Où fleurissent les lis près de la rivière des Cantiques...

Au-dessous de chacune des pierres de l'Église arménienne  
Se trouve un chemin secret montant vers le ciel...  
L'Église arménienne est l'armure éclatante de l'âme  
et du corps arméniens,

---

45. Annie Kapikian, «L'approche de la poésie arménienne», *Armenia*, Marseille, 1983.

Tandis que ses croix sont des baïonnettes,  
 Ses cloches sont des salves et son chant est toujours  
 un hymne de victoire...

Yegiché Tcharentz (1897-1937) — Tcharentz est, avec Maïakovsky, le plus grand poète de la révolution bolchevique<sup>46</sup>; sa participation y fut si intensive que, durant la grande purge stalinienne, on l'a accusé de déviationnisme et jeté en prison avec A. Bagountz et V. Totoventz, où il mourut. L'enthousiasme de Tcharentz envers la doctrine communiste relevait moins du dogme que de la recherche, et il était plus un poète d'action que le serviteur d'une théorie. À ses yeux, le poète avait un rôle primordial:

*Si tu veux que l'on écoute ton chant,  
 Sois la voix de ton temps.*

Dans sa *Déclaration* de 1922, il invite les poètes à rompre avec la tradition et à se tourner vers les masses. Plus tard, il revendique pour la littérature trois fois millénaire de son peuple le droit de «posséder son intonation particulière, unique et non répétitive». Ses principales œuvres sont: *L'aube épique* (1930) et *Le livre de l'itinéraire* (1933), recueil de poèmes d'inspiration patriotique.

#### YEGICHÉ TCHARENTZ PAROLES DE SÉPARATION<sup>47</sup>

Oh! j'ai éteint tant de feux dans le brouillard de mes yeux,  
 J'ai éteint tant d'étoiles, désespéré, dans mon âme!  
 Ne maudis pas en partant les souvenirs de ma vie:  
 Elle s'en va et s'éteint — mon chant demeure et revit.

46. La poésie révolutionnaire revendique Hakob Hakobian (1866-1937) comme précurseur. D'abord ouvrier d'usine, à la fin du règne des tsars, il chanta la misère et le combat des peuples.

47. K. Chahinian, *Panorama de la littérature arménienne*, Antélias, 1980, p. 374. Voir aussi du même auteur, *Œuvres vives de la littérature arménienne*, Antélias, 1988.

---

Elle s'en va et s'éteint, feu follet de marécage,  
Incertaine et sans objet, sans espoir et désolée.

### SONNET ROUGE<sup>48</sup>

Comme un poignard du fourreau des jours chargés de passé,  
Émerge rouge et sévère et scintille l'avenir;  
Il n'entrera plus jamais dans ce fourreau poussiéreux,  
Ne sera pas enterré au fond des jours consumés.

Que veulent donc aujourd'hui votre folie ennuyeuse  
Et le chagrin sans espoir de votre monde mourant?  
Ce que les jours ont connu et le poète a chanté  
Ne sera pas démoli par votre horreur désolée.

La fuite prompte des jours est prudente maintenant  
Ainsi que l'est le retrait de la gaine poussiéreuse:  
L'affrontement est fatal quand l'ennemi te fait face.

Et je chante de nouveau, poète plein de sagesse,  
La retraite des vieux jours qui s'éloignent à jamais  
Et s'envole ma chanson vers l'avenir lumineux.

Hagop Ochagan (1883-1948) — Autodidacte de génie, il s'instruit en lisant de façon intensive. Il commence à écrire en 1902, mais ne publie qu'après 1922. Son œuvre comprend *Mnatzortatz* (1931-1934), des romans *Hadji Mourad* (1933), *Hadji Abdulaah* (1934), *Suleyman Éfendi*, et son gigantesque *Panorama de la littérature arméno-occidentale* en dix volumes. Romancier, Ochagan est aussi un critique littéraire pointilleux et austère, qui aime dénigrer les faux talents.

---

48. *Ibid.*

HAGOP OCHAGAN  
MADEMOISELLE YÉVA<sup>49</sup> (extrait)

À Grikor Zohrap

Tout le monde au village connaissait son amour pour les nouveaux-nés. Elle était à l'église à tous les baptêmes, avec un petit paquet fin sous le bras. Gentiment habillée, un léger sourire au coin des lèvres, elle se tenait près de l'enfant baptisé, faisant elle-même tous les travaux nécessaires. C'est elle qui devait donner le premier baiser à l'enfant, au sortir du baptistère. Elle l'habillait de ses propres mains, le couvrait de choses fines et coquettes, et les tulles à reflets de neige, les étoffes de soie molles et flottantes, le tas de rubans colorés aux reflets fuyants remplissaient de clarté le cœur des personnes présentes.

Quand on lui demandait pourquoi elle agissait ainsi:

— Pour mon bien, répondait-elle.

Yéva hanem résidait depuis longtemps au village. Elle y menait la vie de ces citadines célibataires qui semblent calmes et sereines, s'habillent bien, légèrement attachées à l'attrait des vieux jours, ont des sourires pour tous ceux qu'elles rencontrent, se promènent, toutes seules ou avec un chien, font montre d'une étrange mégalomanie à fuir les jeunes gens, qui couvre en fait de tristes histoires d'invitation.

Avec tout cela, Yéva avait acquis un bon renom: les éloges avaient franchi les chambres et les cours, avaient atteint les rues et fait quelques fois le tour du village. Aux fêtes principales, elle offrait de gentils pantalons aux petits garçons, enfonceait les pieds de petits enfants qui ne savaient pas encore marcher dans des chaussons fins, s'installait longuement à côté des berceaux, suspendait des pièces d'or à leurs voûtes, égrenait des chants évanescents comme un amour lointain, donnant involontairement un accent plaintif à ses douces berceuses.

Elle avait été la plus agréable sinon la plus belle des jeunes filles. Tout le monde parlait d'elle dans ce petit village où les foyers n'aiment pas garder de secrets et où le petit nombre d'habitants pousse à rappeler à la vie les choses oubliées. Elle n'avait pas la chair généreuse ni des rondeurs voyantes et prometteuses.

49. *Ibid.*, p. 321-327.

Il y avait de plus blanches qu'elle, mais personne n'avait sa délicatesse et sa grâce. L'attrait profond de ses cheveux, l'agrément de son visage minaient l'âme de tout le monde.

Bien qu'elle ne fût pas riche, elle s'habillait le mieux à Pâques. Elle avait des amazones de Brousse, des robes qui étreignaient son buste palpitant et bandaient son dos. La pression de ses seins rendait l'étoffe si agréable, si tentante qu'elle inspirait à beaucoup la folle audace des voleurs.

Elle avait été à Brousse dès son jeune âge et avait commencé à travailler dans les vastes filatures de soie, à l'ombre d'une tante. Après les premières difficultés, elle avait bientôt connu des jours de repos. Avec le temps, sa taille et ses cheveux avaient cru lentement et ceux qui, auparavant, aimaient caresser ses joues se seraient contentés d'une petite tape caressante.

Elle avait des frères plus âgés qu'elle, qui n'avaient pas besoin de son travail. Elle ne dépensait pas tout ce qu'elle gagnait, mais elle n'apportait pas un para (pas un sou) au village. Son coffre valait la peine d'être ouvert. Elle y avait serré tous les ornements, toute la parure des jeunes filles de la région. Les différentes sortes de corset n'y manquaient pas, ni le bouquet des chapeaux coquets et coûteux. Beaucoup de ses robes, taillées dans des étoffes précieuses, lui avaient coûté les yeux de la tête. C'est elle qui les cousait toutes. L'harmonie de leurs plis ou la grâce de leur chute l'occupaient des journées entières et son goût faisait ressortir des délicatesses insoupçonnées de l'harmonie des couleurs. Les finesses de l'art n'étaient pas étrangères à cette jeune fille de village, qui avait le grand malheur de ne pas porter les robes qu'elle cousait.

À Pâques, elle venait au village. Après de longues querelles avec sa mère, elle réussissait enfin à se parer de ces robes délicates, qui mettaient en évidence toute sa poitrine et posaient quelque chose d'aérien sur ses épaules. Elle ne tressait jamais ses cheveux et déambulait dans l'aire en tenant coquettement les pans de sa robe entre ses deux doigts, comme les jeunes filles de la ville. Les autres filles du village s'assombrissaient, s'éclipsaient devant ce beau corps.

À chaque fête importante, elle était habituellement au village. Elle passait dans les aires les trois journées ensoleillées de Pâques et, même les jours pluvieux, elle avait la fantaisie d'aller à l'église.

La nouvelle s'en répandait à l'avance au village et grands et petits s'empressaient de regarder un instant, le long des rues ou à travers les fenêtres, cette silhouette mince qui passait comme le vent. En général, sa tête s'abritait modestement sous un parasol de soie.

Ses cheveux, rassemblés sur sa tête, tressaillaient mollement sous quelques roses artificielles et sa poitrine, toujours prête à jaillir du corsage, revêtait les lacets de son amazone d'un tel attrait, d'une telle beauté que tout le monde s'en mordait le doigt et restait interdit jusqu'à ce qu'elle disparût dans un tronçon de rue.

Une dernière fois elle vint à Pâques et ne retourna plus à Brousse. Elle passait la majeure partie de la journée dans sa maison du village. Elle avait arrangé un coquet jardin derrière la maison et y faisait pousser les plus belles et les plus étranges des fleurs. Elle donnait des formes régulières à la rangée d'arbres, mesurait, coupait, comme si elle taillait une robe de soie. Vers le soir, chaque jour, elle sortait du village, se promenait un moment dans les aires, puis descendait le long des montagnes, avec le crépuscule, joyeuse, calme, toujours une poignée de plantes vertes à la main et quelques fleurs dans les cheveux.

La vie rurale mit un peu de rouge sur ses joues et de nouvelles lumières brillèrent au fond de ses yeux. Elle avait des sourires silencieux, qui plongeaient tout son corps dans la douceur. Ainsi, dans ses vingt ans, cette fille de village, la plus suave sinon la plus belle des filles, n'épousa personne.

Elle était déjà vieille fille. Comme ces filles étonnantes qui, on ne sait pour quelle raison, renoncent au mariage, elle commençait à se faner maintenant, gardant toujours l'attrayante simplicité de sa toilette. Sa poitrine, toujours opulente, semblait vieillir d'avoir été longtemps emprisonnée dans son corsage et ses cheveux, qui baisaient ses joues tendres, restaient toujours lisses. Son regard, propre aux femmes qui ne se sont pas mariées, se fanait petit à petit, donnant à son visage la tristesse des choses qu'on n'utilise pas.

Sa mère était morte depuis longtemps. Ses frères étaient tous mariés et la maison était pleine de belles-sœurs. Elle s'entendait bien avec elles. Elle cousait de ses propres mains les habits de noces de l'Agha, et préparait des parures extraordinaires pour l'huile sacrée. Une fois l'an, elle se rendait de nouveau en ville, son petit paquet toujours avec elle et chaque fois qu'elle rentrait,

on entendait le bruit du coffre qui s'ouvrait — teng! — et se refermait peu après.

Elle avait sa chambre dans la maison. Le coffre, un coffre en noyer, en était l'âme. Le plancher, couvert de tapis précieux, supportait un large divan, sur lequel les rideaux de soie jetaient des reflets pâles, évanescents. Le lit était à côté, contenant un matelas solitaire, froid et sombre comme un mystère. Elle l'arrangeait régulièrement tous les jours avec une exactitude inconditionnelle. Elle n'y dormait pas. Le coffre, qui contenait sa dot, était nettoyé à l'eau tiède, tous les jours.

Elle passait la moitié de la journée devant la fenêtre. Le basilic, planté dans des caisses à bougies, s'agitait devant elle sous le souffle du vent et égayait son âme par son parfum. Elle l'arrosait tous les jours, de bon matin, mêlait à la terre des excréments de mouton qu'elle apportait de chez les Khamakh.

Elle commandait de la bonne terre tirée du ventre des gros arbres de la montagne et donnait son nom approprié à chaque caisse. C'était un plaisir pour elle que de tendre ses doigts sur les jolies têtes rondes des plants de basilic, de secouer sur leurs pétioles le feu de ses mains qui se transformait, eût-on dit, en parfum, et de regarder longuement, avec des yeux rêveurs, le lac qui scintillait au loin. Elle dissipait les langueurs du midi par son travail à la machine — une splendide singer — et le soir, tous les soirs infailliblement, elle se rendait des aires au pied des montagnes, tenant en main l'éternel parasol, qu'elle ouvrait et refermait de temps en temps.

Le village ne s'ennuyait pas de parler d'elle. On tissait des romans autour de son nom. La tante seule retenait sa langue.

— Elle a quelqu'un à Brousse, disaient certains.

— Elle se mariera l'année prochaine, ajoutaient d'autres.

— On dit qu'elle n'ira plus à Brousse, disait encore un autre.

Et d'autres paroles pareilles, intarissables, se répétaient toujours, mais se formulaient avec un certain respect.

— Mais quels beaux yeux, hein, on ne peut pas y résister!

En fait, il y avait eu quelqu'un qui n'avait pas pu résister à ces yeux. Dans son adolescence, ils étaient encore plus jolis, quand ils se remplissaient d'une petite larme, rougis par la vapeur de l'eau qui bouillait sans cesse.

À la ville, beaucoup de gens l'avaient remarquée. Sa poitrine

opulente, qui ne se cachait même pas dans son costume paysan, avait attiré beaucoup de regards et son visage pudique avait rougi maintes fois, quand elle avait entendu des mots osés. Tout était passé, mais Arpag s'était agrippé à sa jupe.

Elle vivait, gardant son habillement et ses mœurs de paysanne, dans une chambre de la fabrique. Allégeant par des jeux gais l'ennui des soirs d'hiver, elle se préoccupait, comme ses compagnes, de préparer sa dot. Le soir, quand les lampes des chambres entourant la filature s'allumaient, l'Agha et sa dame, leur fils aussi parfois, sortaient se promener dans la vaste cour, saluant les ouvrières d'un petit mouvement de la tête. Lui aussi, le fils de l'Agha, venait...

Quelques soirs avaient suffi pour qu'Arpag ne s'absente plus de cette chambre. Yéva sentait que son cœur s'agitait en sa présence.

Comme ces souvenirs sont loin, maintenant! Le temps a fané les couleurs de ces émotions. Mais chaque fois qu'elle passe devant son coffre, ils se dressent devant ses yeux avec la lenteur de choses émergeant de la brume et elle croit entendre:

— Mais quels jolis yeux, Yéva, quels jolis yeux! On ne peut pas y résister.

Le fils de l'Agha n'y avait pas résisté... Et une nuit obscure, alors que ses compagnes dormaient sur leurs paillasses, Yéva avait quitté sa couche, ouvert la porte en tremblant et s'était jetée dehors...

À partir de cette nuit-là, une nouvelle vie commença pour elle. Elle n'eut jamais les rêves ambitieux des autres jeunes filles. Elle n'eut pas le désir insensé, en tombant dans les bras du fils de l'Agha, de devenir madame. L'idée la plus claire qu'elle avait était celle de la tranquillité, du doux plaisir de s'être calmée.

Les nuits étaient noires et les lieux de rendez-vous, obscurs. Quand elle caressait la moustache parfumée du jeune homme de la ville, sa pensée allait insensiblement au village, rejoignait ses compagnes, qui vivaient souvent un enfer sous les coups de maris brutaux. Tous les détails lamentables de la vie des paysannes lui venaient à l'esprit, elle voyait l'inévitable cruche à deux anses qui se dresse derrière chaque porte comme une menace. Puis elle pensait à la pudeur, à l'interdiction de parler, de s'asseoir, à tout cet ensemble de cérémonies absurdes. Toutes ces choses traversaient

sa pensée, comme de minces lueurs qui brillent et s'éteignent. Son plaisir lui suffisait.

Ce goût du plaisir changea de nature petit à petit. Elle s'adonna à cette grande entreprise de parure qui colla si tragiquement à sa personne.

Pour ne pas perdre l'estime du jeune homme, elle renonça aux larges vêtements mesquins du village, serra fort, mais très fort sa taille, se procura des amazones délicates qui lui moulaient les seins, remplaça ses larges souliers par de fins escarpins étroits. Elle eut même l'audace de porter un chapeau enjolivé de plumes d'autruche.

Ses joues restèrent toujours blanches. Quelque chose de fin, pareil à de la poussière de neige, flottait sur elles. Des boucles précieuses scintillaient à ses oreilles. Ses compagnes aimaient se moquer d'elle:

— Mademoiselle Yéva, tes joues sont de nouveau couvertes de neige et on dirait que tu as pendu des soleils à tes oreilles. Tu fais remonter toujours davantage ta poitrine. Qu'est-ce qu'il y a, dis?

Elle s'enflammait, mais ne répondait pas.

Un jour (...)

## L'époque Contemporaine

### UNE PAGE D'HISTOIRE

Jusqu'à la fondation de la République d'Arménie en 1918, Constantinople et Tiflis étaient les centres de la vie culturelle arménienne. Ce fut ensuite au tour d'Érévan. Cependant, après la soviétisation de l'Arménie en décembre 1920, on assiste à une rupture presque totale entre l'Arménie soviétique et la diaspora, rupture qui donnera naissance à deux littératures distinctes. Les contraintes imposées par le régime soviétique vont tuer l'originalité de la littérature «soviéto-arménienne» qui, dès 1933, devient une littérature de parti. L'Union des écrivains soviétiques se charge d'en assurer l'homogénéité, et ses membres doivent se plier aux

exigences soviétiques, tout en se conformant à son rôle «d'ingénieur des âmes»; le réalisme socialiste vient de naître.

Certains grands poètes comme Vahan Térian et Yeghiché Tcharentz, en Arménie, et S. Essénine et V. Maïakovski, en Russie, avaient pourtant accepté avec enthousiasme la Révolution à ses débuts. Dans sa *Déclaration*<sup>50</sup>, publiée avec le concours de deux autres poètes presque inconnus, le fougueux Tcharentz déclare:

L'actuelle poésie arménienne est une phtisique irrémédiablement condamnée à mourir.

L'unique justification de son existence c'est son état d'agonisante.

Ses traditions font penser aux enfants phtisiques qui, la contagion mise à part, ne produiront rien.

«Patrie», «amour pur», «désert et solitude», «crépuscules finement ciselés», «oubli et rêverie» — voici les virus de notre tuberculose littéraire dont les conséquences ont pour nom: nationalisme, romantisme, pessimisme et symbolisme.

Nous faisons figure d'exorcistes.

Nous apportons avec nous air frais et santé de fer.

Au nationalisme bourgeois nous opposons l'internationalisme prolétarien.

Contre «l'amour pur», nous proposons l'instinct sexuel sain.

Les «déserts» sont devenus pour nous des villes aux multiples résonances.

Et nous sentons dans nos veines l'émoi des foules innombrables.

Aux «crépuscules finement ciselés» a succédé aujourd'hui l'aube écarlate, et le martial clairon de la classe combattante nous a réveillés des «rêveries de l'oubli».

En nous s'enfante le rythme des foules et nous portons vers la foule le fruit de notre création.

---

50. Chaké der Melkonian-Minassian, *Politiques littéraires en URSS*, Montréal, Presses de l'Université du Québec à Montréal, 1978, p. 61-62.

Nous demandons:

- 1) de sortir la poésie hors des salons vers les rues et les foules, hors des livres afin qu'elle devienne parole vivante;
- 2) d'exprimer ce qui est actuel — mouvement, lutte des classes, fer et rouge.

Pour atteindre ces buts, il faut appliquer en poésie:

- 1) le rythme en tant que mouvement;
- 2) l'image en tant que caractérisation du mode de vie;
- 3) le style et le langage en tant qu'expressions du sujet et du tempérament donnés.

Notre slogan du jour:

À bas les écoles littéraires aristocratiques, les écrivains de tour d'ivoire, les livres sommeillant dans les bibliothèques et les dames mondaines!

Vive la parole artistique vivante, les foules créatrices!

Vive la foule créatrice avec son rythme puissant!

Vive la révolution prolétarienne!

Cette déclaration est rédigée dans le même style que la célèbre *Déclaration des futuristes*, de Maïakovski, parue en 1918, elle aussi rédigée conjointement avec deux autres poètes peu connus, dans le premier numéro de la *Gazette des futuristes*. Même enthousiasme, même intransigeance. Ajoutons que Essénine, déçu et accablé par la triste situation, s'est donné la mort en 1925. Quelques années plus tard, c'est au tour du chantre de la Révolution, Maïakovski. Quant à Tcharentz, il exprime autrement sa déception et ses doléances et modère ses opinions extrémistes en dédiant l'un de ses plus beaux poèmes à sa «douce Arménie», et allant jusqu'à publier son célèbre «Oracle» codé.

Au départ, plusieurs écrivains russes, dont Essénine et Maïakovski, étaient favorables au régime, mais leur découragement finira par les conduire au suicide. Par contre, les écrivains d'Arménie se réfugient dans une sorte de nationalisme déguisé, qui leur coûtera cher. Ils seront bientôt accusés de déviationnisme et périront lors des purges stali-

niennes, qui décapitèrent l'élite intellectuelle<sup>51</sup>. Tcharentz, Bagountz, Totoventz et Yessaïan en furent les victimes. Mis à part son prétendu déviationnisme, la littérature soviétique arménienne se distingue peu de la littérature soviétique en général, surtout dans les premières décennies de son existence. Seule la nouvelle génération d'écrivains parvient à amorcer la rupture avec cette littérature tendancieuse et sclérosée et à trouver une large audience dans la diaspora arménienne.

Le poète Parouïr Sevak a été le premier de cette génération à créer une nouvelle poésie. D'autres poètes comme Hovannes Chiraz, Sylva Kapoutikian, Guévorg Émine, Vahagn Davtian, Hamo Sahian et Razmik Davoyan suivront bientôt ses pas.

Au cours des dernières années, la prose écrite en Arménie soviétique s'est distinguée par la diversité des thèmes, des styles et des moyens d'expression artistiques.

Vahan Totoventz, Vardkès Pétrossian, Pertch Zeïtountsian, Raphaël Aramian, et bien d'autres, font partie des écrivains les plus renommés. La plupart cherchent à renouer avec le temps et à perpétuer les traditions séculaires sous une forme nouvelle dans les us et coutumes du peuple. À côté du paysan, la littérature fait apparaître l'ouvrier, le technicien, le médecin, l'instituteur, l'artisan et le partisan.

Une jeune génération de prosateurs a fait son entrée dans la littérature. Même s'ils sont moins connus, ils savent communiquer leur passion de la vie; Vagué Pogossian, Méroujan Ter-Goulanian, Alvard Petrossian, Vrej Israélian, Roland Charoïan figurent parmi cette nouvelle génération.

---

51. Ironie du sort: au cours de la même période, soit entre 1937 et 1939; on commémorait le centenaire de la naissance de l'écrivain russe Pouchkine; le 750<sup>e</sup> anniversaire de la création du *Chevalier à la peau de panthère*, poème épique du grand poète géorgien Chota Roustaveli; le 750<sup>e</sup> anniversaire de la *Chanson de la brigade d'Igor*, qui raconte la geste médiévale russe; et le millénaire de l'épopée populaire arménienne *David de Sassoun*. Voir aussi Chaké der Melkonian-Minassian, *op. cit.*

Leurs premiers ouvrages montrent qu'ils sont toujours en quête de thèmes et de héros. Ces jeunes écrivains sont l'avenir de la prose arménienne, surtout après la tournure inattendue des événements en Union soviétique. Il faut souligner que la prose, de façon générale, et le roman, en particulier, commencent alors à prendre de l'importance. En Arménie, l'âge de la prose vient de débiter.

## LES POÈTES

Guévorg Émine (1919-) — À 21 ans, il fait paraître son premier recueil de vers, suivi, après la guerre, de: *Le printemps de l'humanité, La nouvelle route, Vingtième siècle, Le siècle, la terre, l'amour*. En 1974, Guévorg Émine a réuni des essais et des articles dans le volume *Sept chansons pour l'Arménie*. Partout dans son œuvre, le mot «Arménie» est mis en évidence pour attirer l'attention du lecteur; le poète parle sans se lasser de sa terre natale.

### GUÉVORG ÉMINE LE SOCLE DE L'IDOLE<sup>52</sup>

Les socles se sont allégés,  
Mais ils me paraissent plus pesants  
Que la statue cruelle qui les écrasait.  
Qu'est-ce la statue?  
La jeter à terre est facile,  
Mais son esprit demeure caché.  
Brisez sa base et son socle...!  
Brisez!  
Pour que nul être n'ose plus y grimper  
Et, au nom de notre nouvelle foi suprême,  
À la place de temple sacré,  
N'ose y installer les fonds de cette guillotine,  
Où seront égorgés  
L'homme noble, sa foi et la voix de son espoir.  
Brisez!

52. *Abaka, op. cit.*, p. 6, adapté par Arpi Baghdjian.

Dans la ville ou le village,  
Dans le cœur et dans l'esprit,  
Ce socle, construit de nos propres mains,  
Par nos chants, nos applaudissements, nos louanges  
Et par notre silence!...

Brisez!

Pour qu'aucun être humain,  
Qu'il soit génie ou soit demi-dieu,  
Tant qu'il vivra,  
Ne puisse regarder ses semblables  
Du haut d'un socle.  
Qu'il vive parmi les hommes,  
Égal aux hommes, pour les hommes!

Brisez!

Pour qu'aucun sabot  
Ne touche la tête sage de l'homme  
Et que, si l'on veut discuter,  
Que seule la tête  
Discute avec la tête  
Et non avec le sabot  
Dont les seuls arguments  
Sont l'arme et le cachot...!  
N'est-ce pas?  
Tant que le socle demeurera  
La statue, peut-être, y reviendra,  
La statue du mensonge, de la répression, de l'idole!

Parouïr Sévak (1924-1971) contribue au renouveau de la poésie de l'Arménie soviétique. Son dernier livre, véritable testament, intitulé *Que la lumière soit*, bien qu'imprimé en 1969, n'a été mis en vente que trois mois après sa mort, causée par les suites d'un accident de voiture. Si Tcharentz a été le poète de la Révolution, Sévak est le poète révolutionnaire de la poésie soviétique non conformiste. Son œuvre, empreinte d'ironie, dévoile son profond désarroi.

PAROUIR SÉVAK  
BONSOIR<sup>53</sup>

Le soleil décline,  
Le jour se rétrécit,  
Les montagnes accouchent d'enfants  
Semblables à des ombres —  
Qui, peu à peu, grandissent  
Et enterrent leur mère.

S'appuyant sur une patte  
Le tourbillon  
S'élance vers le ciel —  
Et confirme  
Le mythe démenti de l'Ascension.

Un morceau de corps chaud  
— Nommé oiseau  
Frissonne doucement dans l'air froid.

Une femme se tient dans un champ concave:  
Prolongation visible  
De l'axe invisible de la terre.

Coupable sans avoir péché,  
Je m'accuse — sans témoins,  
Recroquevillé je murmure  
Non plus pour celle-ci,  
Mais pour l'éloignée, pour la mienne:

Bonsoir, mon esseulée.

LE BOUFFON<sup>54</sup>

Où vit le vent?  
— Dans les palais  
Et puis, bien sûr, dans nos narines.

---

53. Rouben Mélik, *op. cit.*, p. 385, traduit par Vivi Yagciyan et Marc Delouze.

54. *Ibid.*, p. 386.

---

Où se meurt le silence?  
— Dans les sermons  
Et dans nos oreilles contraintes.

Où se terre notre sang chaud?  
— Sous les ongles de notre ennemi,  
Griffes crochues en attente de ciseaux.

Où meurent toutes les idoles?  
— Sous le poids des applaudissements  
Et dans l'encens.

Où notre cerveau se développe-t-il?  
— Pas dans nos crânes  
Mais dans nos plaies.

Et où est notre salut?  
— Dans nos mains,  
Mais aussi, hélas! pas dans nos mains.

#### TRANSE<sup>55</sup>

Quand le crépuscule ratisse les nuages comme un peigne,  
Et comme un chiot le vent léger s'arrête renifleur  
Devant chaque homme, chaque arbre, chaque buisson,  
Lorsque le jeune froid use de sa puissance  
Et nous oblige à boutonner nos chemises en grognant,  
Quand l'aboiement diurne s'assourdit sur le velours obscur,  
Et les lumières éparpillées deviennent d'antiques ornements,

Je redeviens naïf,  
Je crois en la justice,  
Et il me semble  
Que je mourrai de mort naturelle.

---

55. *Ibid.*, p. 387.

### À QUOI BON?<sup>56</sup>

Si seulement j'étais certain que mon poème  
est en mesure de vous secourir,  
je vous en armerais comme on arme une troupe...  
Mais à quoi bon écrire des poèmes?

Qu'est-ce, en vérité, qu'un poème?  
Un baume dérisoire, une commande  
au mieux qui demeure en souffrance,  
deux gouttes de valériane coulant  
en pure perte, une abeille qui meurt,  
dépourvue d'aiguillon...

Et d'ailleurs, quand bien même  
il s'agirait d'une arme,  
où se trouve la main qui veuille la saisir?

### LES PROSATEURS

Raphaël Aramian (1921-1978) a publié un roman, *Les frères Roubinian*, divers recueils de récits et de nouvelles: *Chevaux en liberté*, *Sous les murs d'une ville morte*. Ses œuvres sont bien connues en Arménie et en Russie. C'est un narrateur de grand talent, de même qu'un grand voyageur.

### RAPHAËL ARAMIAN LA VILLE DE MES AMIS<sup>57</sup>

«La ville, où vivent tes amis, existe, bien que tu n'y sois jamais allé, que tu n'y connaisses personne...»

Tout le long du voyage je me répète ces mots. Je les répète et je pense que sans doute l'homme ne naît pas une fois, mais plusieurs, à diverses époques, dans divers pays. Et chaque fois en naissant à nouveau il oublie son passé.

Mais chaque fois qu'il se heurte par hasard à ce passé quelque chose résonne dans son cœur.

56. *La poésie arménienne du V<sup>e</sup> siècle à nos jours*, textes choisis, traduits et présentés par Vahé Godel, Paris, La Différence, 1990, p. 181.

57. *L'Arménie aujourd'hui*, vol. 54, n<sup>o</sup> 4, 1979, p. 32-33.

Voir une ville est de même qu'attendre une rencontre avec un inconnu. On voudrait savoir comment il est: sombre et pensif ou gai et sans souci? Je me prépare à cette rencontre.

En route je fais la connaissance d'autres villes, plus petites. Elles possèdent chacune quelque chose de la ville de mes amis. Moi, le visage appuyé contre la vitre de la portière du wagon, je leur pose des questions sur elle, mon unique, et elles chuchotent avec respect après le passage du train des choses sur la ville de mes amis et ses habitants. Et je pense qu'en fait chaque pays est une scène sur laquelle des villes-actrices présentent leur peuple, leur passé et leur avenir.

Rues étroites et sinueuses. Maisons épaulement contre épaulement. C'est ainsi qu'on danse le «kotchari» chez nous. Dans ces maisons, derrière les fenêtres de parade à moulures et les rideaux tirés, vivent des générations. De ces perrons sortait en courant l'enfance des grands-pères, des pères et des fils. Oui, dans ces maisons les hommes vivent depuis si longtemps que même les cages d'escalier, les croisillons des fenêtres et les brillants boutons de porte en cuivre ont réussi à conserver de la chaleur humaine.

Et toi, as-tu aussi une ville, reçue comme celle-ci en héritage des siècles, pas pillée, pas détruite ou ruinée? Non, tu ne l'as pas. As-tu des perrons aux marches usées par de nombreux pas, d'où sont sortis, génération après génération, tes grands-pères, tes pères et tes fils? Non. Ce n'est que maintenant que les cages d'escalier, les fenêtres de ta ville commencent à se réchauffer de la chaleur de ta vie, de ta vie sauvée. Seule la jeunesse de deux générations a eu le temps de sortir de ta maison, sortir dans le monde, pour admirer sa perfection, pour vivre et créer.

«Ne discute pas avec toi-même, cesse de parler, de comparer et de devancer les événements. Tu es attendu ici. Cette jeune fille est sans doute venue t'accueillir, elle te guidera à travers les ruelles sinueuses de la ville de tes amis.»

— Vous êtes Aramis?

— Aramis? demandai-je avec étonnement.

— C'est ce qu'on m'a dit. On m'a dit qu'Athos et Porthos étaient déjà arrivés et qu'Aramis était en retard.

Je souris. Mes amis, arrivés deux jours avant moi, se sont nommés Athos et Porthos et par plaisanterie ils ont dit que j'étais Aramis venant d'Arménie. Eh bien, soit.

La journée est belle. Je sens l'odeur bien connue du linge fraîchement lavé. Je la connais depuis mon enfance. Ma mère repassait du linge et l'odeur en était agréable. C'est l'odeur de la propreté. Je suis gai et à mon aise.

— «Dévine», dit ma compagne au chauffeur.

«Dévine». Que signifie ce mot? Au lieu de demander j'essaie de deviner moi-même son étymologie. Ce mot ressemble à «Divine», nom de l'ancienne capitale de nos rois arméniens.

Je te salue, ville de mes amis.

De petites places, semblables à des éventails ronds, s'ouvrent devant nous. À gauche le Danube roule majestueusement ses eaux jaune cendré. Il n'est pas bleu du tout, comme dans les valse de Strauss. Les valse ne sont que des valse. Mais la ville, penchée sur la rivière, boit depuis plus de mille ans son eau jaune cendré.

«Trois chevaux bais», c'est ainsi que s'intitule le livre qu'on n'a pas encore traduit en arménien et que je n'ai pas lu. J'ai vu ce livre de Marget Figoula en Arménie et je sais qu'un jour il sera traduit, de même qu'on traduit en slovaque un recueil de prose arménienne.

Des chevaux bais passent à côté de nous. Ce n'est pas une illusion ni un mirage. Simplement des cavaliers montant des chevaux bais traversent la ville.

Voici l'hôtel «Dévine». J'essaie de nouveau d'avoir recours à l'étymologie, mais bientôt je renonce à cette occupation absurde, pensant qu'il vaut mieux vivre dans un hôtel ordinaire que dans un hôtel ayant des racines étymologiques.

On dit qu'à une certaine époque les Turcs se sont approchés des murs de la ville, mais ils n'ont pas réussi à y entrer. Cela, je le vois sans qu'on me le dise. Ici je ne retrouve pas les traces que j'ai l'habitude de remarquer du premier coup d'œil. Ce sont Beethoven, Mozart, Haydn, Liszt, Petoëfi, Pierre le Grand, Napoléon, Rubinstein et Kossuth qui ont marché dans ces rues. Ils y ont laissé leurs traces. Une petite ville et tant de traces.

Je cherche nos traces. Tes traces, mon peuple. Je cherche et naturellement j'arrive au Panthéon des combattants morts. Mon peuple! Tu as ta place dans tous les panthéons. Tes fils se sont toujours battus pour la liberté: la leur et celle des autres peuples. Je regarde les tombes des soldats soviétiques, où reposent les cendres de mes compatriotes aussi. Ils sont morts pour Brastislava,

pour la Slovaquie. Ils ne sont pas retournés chez eux, ils sont restés dans la terre slovaque et la Slovaquie a partagé avec eux une poignée de sa terre et les larmes de ses mères. Car ici ils font partie de l'histoire, ils sont une particule de la vie et de la liberté.

Je suis debout près de la tombe des combattants. Il me semble voir de mes yeux le jeune soldat enterré ici. Il aurait pu être mon ami, vivre dans ma ville, faire ses études avec moi à l'université et son prénom était peut-être Tigrane ou Vardkès. La pierre tombale ne porte pas de prénoms, seulement des noms.

En bas Bratislava est étendue, mais le bruit de la ville ne monte pas jusqu'à la colline où reposent les soldats morts. Le silence règne. Une femme en noir dispose avec précaution des fleurs sur la tombe.

C'est le début du printemps. Une pluie fine tombe. En Europe les pluies sont tranquilles, les vents modérés, le soleil caressant et les collines ressemblent à des pâtés de sable soigneusement rangés par une main d'enfant. On dit qu'il y a ici des montagnes aussi, et que si l'on quitte la ville et part vers l'est on arrivera aux Tatras.

Mon ami, l'écrivain Abou Békir, et moi nous nous regardons avec la supériorité de véritables montagnards, tandis qu'Adamovitch veut visiter d'abord le temple. Nous venons de faire connaissance et nous n'avons même pas eu le temps de déjeuner ensemble. Bientôt nous nous asseyons autour d'une table et consultons la carte. Finalement nous décidons de commander des plats différents, car si chacun boit et mange la même chose que les autres qu'advient-il de l'originalité des écrivains?

— Renonçons donc aux clichés et aux modèles, dit courageusement Adamovitch et commande aussitôt des œufs sur le plat. Abou Békir préfère commander du jambon. Maintenant c'est mon tour. Moi aussi je commande des œufs, trois œufs brouillés dans un verre.

Nous partons pour la maison d'édition. Une rencontre y a été organisée avec la rédaction, les éditeurs et les traducteurs. De là nous partirons vers les montagnes, les Tatras. Mais pour le moment nous parlons de nos peuples, de leur histoire, de leur littérature et nous nous préparons au voyage.

— À droite de la route coule une rivière. Son eau est trouble et lourde. Je regarde la rivière, mais je pense à autre chose.

Pendant la guerre, quand nous combattions au Caucase sep-

tentrional, sous la ville de Bouinaxk, un des soldats avait un porte-cigares en fer. Sur son couvercle les Tatras étaient représentées et le soldat y gardait non des cigares, mais les lettres qu'il recevait de la maison et d'autres menus objets. Et encore une feuille de papier portant son nom et son adresse. Il disait que l'étui en fer était une cachette sûre pour les papiers, et que s'il était tué quelqu'un trouverait le porte-cigares et écrirait à sa famille. Dieu veuille que dans ce vieux porte-cigares, caché quelque part dans une vieille commode dans la maison de l'ancien soldat, les femmes gardent des boutons.

Mes amis m'ont fait cadeau du livre, *L'Arménie: un musée à ciel ouvert*, édité en langue slovaque par Ludmila Motalova, décédée subitement. En route pour Banska Bystrica je feuillette ce livre et il me semble que je n'ai pas vu ma patrie depuis très longtemps, que je vis à Bratislava depuis des années.

Ici, dans la ville de mes amis, j'ai compris ce que c'est que la véritable amitié. L'amitié, c'est quand dans un autre pays tu commences à mieux comprendre ton pays et ton peuple, quand tu t'efforces de lier ton destin à celui des autres, quand les chansons des autres te semblent proches, entendues dès l'enfance. Nous pouvons nous passer d'interprètes, car nous sommes amis. Néanmoins, pour mieux nous connaître et nous comprendre il faut traduire des livres. Mes amis l'ont déjà fait en traduisant en langue slovaque un recueil de prose arménienne. Maintenant c'est notre tour.

Notre autobus dépasse un groupe de maisons: une petite ville ou un grand village. Nous pénétrons plus avant en Slovaquie. Au loin les sommets enneigés des Tatras brillent au soleil. Je me souviens de nouveau du vieux porte-cigares, sur lequel ces montagnes étaient représentées. À l'intérieur il y avait des lettres et une adresse. À tout hasard. Je veux croire que ce soldat est passé à travers le feu, le sang, à travers mille morts, mais qu'il est revenu chez lui. À présent les femmes gardent des boutons dans son vieux porte-cigares, des boutons nécessaires aux vivants.

À ce moment je remarque que l'un des boutons de mon pardessus a sauté et je pense: «Que c'est bon d'être vivant, que c'est bon d'être venu dans cette ville, où j'ai vécu une fois il y a très longtemps, un millier d'années auparavant...»

Vardgès Pétrossian (1932- ) — Prosateur et poète, il publie son premier recueil de poèmes en 1958. Ses ouvrages comprennent entre autres: *Esquisses arméniennes*, *Lettres de l'enfance*, *La pharmacie Anie*, *Les années vécues et non vécues*, *Le dernier maître*, *Noisetier solitaire*.

VARDKÈS PÉTROSSIAN

ESQUISSES ARMÉNIENNES (fragments)<sup>58</sup>

LES MÈRES!...

Si une fois toutes les mères de notre planète se réunissent ensemble, combien elles seront semblables entre elles...

En automne 1980, j'ai vécu environ une semaine dans le village slovaque de Badine, dans la maison de pani Maria. Et j'avais sans cesse l'impression qu'elle allait se mettre à parler arménien, alors qu'elle aussi, elle devait être étonnée que je ne parle pas slovaque. Elle avait perdu d'abord son fils, puis son mari, en l'espace d'un an.

Chaque jour elle allait au cimetière.

Une fois, je lui proposai de l'accompagner. La vieille femme me regarda avec une telle expression de gratitude que j'en fus touché jusqu'au fond du cœur.

Près des tombes bien soignées et ornées de fleurs fraîches, pani Maria me dit: «Je pleurerai quand vous serez parti.» L'épithaphe de la tombe me parut étrange. Elle portait un prénom et un nom: Jan Bolf, ainsi que la date de la naissance et de la mort. Puis, plus bas: Maria Bolf, la date de naissance et... un tiret. Je regardai la vieille femme avec étonnement; la pierre tombale portait son nom et sa date de naissance.

— Eh oui, mon garçon, soupira-t-elle, comment en serait-il autrement? Nous avons vécu tant d'années ensemble, il doit être certain que je le rejoindrai, il est temps...

Je ne pensai pas combien il était triste de lire chaque jour son nom sur une pierre tombale, je ne le pensai pas, car j'avais devant moi une mère, le plus faible et le plus fort des êtres humains.

58. *Ibid.*, vol. 77, n° 3, 1983, p. 6-9.

En Slovaquie, j'ai visité un autre village aussi, Vichni Botsa, un village typiquement slovaque avec ses maisons de bois.

Un jour de pluie, nous frappâmes à la première porte venue. Un homme d'environ soixante-dix ans ouvrit. «Ne faites pas de bruit, pria-t-il, maman dort.» Maman? Il avait prononcé ce mot avec la même tendresse que s'il avait eu huit ans.

Notre hôte se révéla bavard et nous raconta que la maison avait été construite cent ans avant, mais que le bois en était encore plus vieux. Cent ans avant, son père et son oncle s'étaient disputés et n'avaient plus voulu vivre ensemble. Ils avaient démoli la vieille maison familiale pour construire des mêmes planches deux maisons distinctes. Leurs enfants et leurs petits-enfants s'étaient dispersés à travers tout le pays, tandis que lui, il vivait avec sa mère. «Ils ne viennent ici que chaque trois ou quatre ans... Je ne sais si nous les reverrons encore une fois avant de mourir...» Le vieux Jan soupira longuement et j'eus l'impression d'avoir déjà vu ce vieillard chez nous, au Zanguézour, attendant ses fils sur le pas de sa maison de pierre...

Un pas se fit entendre. «C'est maman, dit l'enfant de soixante-dix ans, elle sera très contente.»

Pani Maria était une petite vieille âgée de quatre-vingt-dix-sept ans. Elle passait ses journées à broder. Elle nous mena dans sa chambre où tout était brodé et tissé par elle-même: les tapis, les carpettes, le dessus de lit, la dentelle qui couvrait les oreillers, les nappes, les rideaux en dentelle, une quantité énorme de dentelle. Un ouvrage inachevé se trouvait sur la table. «Je viens de commencer cette dentelle.» Puis, elle nous montra sa machine à coudre: «Elle est plus âgée que moi de douze ans. C'est le cadeau de mariage de ma mère.» «Et elle marche?» «Bien sûr. Quand on aime tout marche. Ni les hommes ni les machines n'obéissent si on ne les aime pas...» (Comme toutes les mères se ressemblent! Ma grand'mère aussi a travaillé jusqu'à ses derniers jours, elle cultivait la terre et soignait ses vignes.)

Je me souviens de la mère du poète écossais (ou plutôt gaël) Angus que j'ai rencontrée à l'île de Skye. Ses fenêtres donnaient sur la mer, nous étions assis et prenions le thé.

— Récitez-moi quelques vers en arménien, me pria madame Catherine. C'est la première fois que je vois un Arménien. Qui sait si j'en verrai jamais un autre?

Je regardai les yeux de cette femme, ses mains fatiguées croisées sur sa poitrine et je ne pus me souvenir de rien d'autre que de ces vers:

*Je me souviens de ton visage, ô ma mère,  
Couvert d'un réseau de rides heureuses, ô ma mère!*

Je pensai que ces deux vers suffiraient, mais madame Catherine me pria du geste de continuer. Je récitai jusqu'à la fin. «Ne traduisez pas, ces vers sont consacrés à une mère, je l'ai compris», dit-elle. Comment avait-elle deviné? Puis, August lut ses vers dédiés à sa mère en langue gaélique, très musicale. (Les Gaëls aborigènes de l'Écosse ne sont à présent que cent mille âmes. Les Anglais les ont chassés vers le nord et ils vivent maintenant sur les îles.) Le lendemain je vis au musée des photographies de réfugiés sous lesquelles on aurait parfaitement pu écrire: 1915, Arménie Occidentale... Dans ce même musée j'ai vu un khatchkar du IX<sup>e</sup> siècle. Oui, oui, un vrai khatchkar qui aurait pu se trouver au cimetière de mon village natal d'Acharak. Au mur, je lus les paroles d'une chanson d'un poète inconnu du XVI<sup>e</sup> siècle et il me sembla que c'était Nahapet Koutchak. (Comme nous savons peu de chose sur la ressemblance des peuples...) Ces dernières années, au prix d'efforts surhumains, les Gaëls essaient de faire renaître leur langue presque morte, leur culture. Ils ont ouvert la première école sur leur île. «Hier, j'ai téléphoné à mon ami, raconte August. Il est avocat. Je lui ai dit bonjour en gaélique et il m'a répondu en gaélique. J'ai été étonné. Nous avons continué à parler notre langue, nous n'avions pas grand-chose à nous dire, mais nous avons parlé dix-sept minutes: nous parlions notre langue. Vous êtes surpris? En trente ans, c'est la première fois qu'on me répond dans ma langue, ma langue que m'a apprise ma mère...»

Les mères!...

Comme vous vous ressemblez dans vos joies, vos douleurs, votre naïveté et votre amour. À la rédaction du journal de l'île de Skye, on m'a montré une lettre. C'était une mère qui écrivait à son fils en ville: «Ton père a trouvé un bon travail, il a cinq cents personnes sous les pieds (on m'expliqua qu'il fauchait l'herbe au cimetière), ta sœur a mis au monde un enfant, nous ne savons pas encore si c'est un garçon ou une fille, je ne peux donc pas te l'écrire. Et encore, il y a un mois, ton oncle est entré dans un

tonneau de whisky et a commencé à boire à même le tonneau. On a essayé de le sauver mais il ne voulait pas. Hier, nous l'avons enterré et les villageois ont tant bu qu'ils ont brûlé la maison.

Et encore, je suis tombée malade et ton père m'a menée chez le docteur. Tu sais bien que c'est la première fois que je vais voir le docteur. Il m'a mis un objet dans la bouche et m'a dit de me taire pendant dix minutes. Je me suis tue pendant dix minutes, puis ton père s'est mis à prier le docteur de lui vendre cet objet en lui promettant de le payer ce qu'il voudrait...»

Est-ce que cette lettre ne ressemble pas à celle du père de Guikor (de la nouvelle «Guikor», de Hovhannès Toumanian), écrite avec la même naïveté?

Histoire ancienne: l'empereur germanique Conrad III, ayant assiégé le château du duc de Bavière, permit seulement aux dames de quitter les lieux sous condition qu'elles partiraient à pied et ne prendraient avec elles que ce qu'elles pourraient emporter.

...Et ces faibles dames n'emportèrent sur leurs épaules ni leurs toilettes ni leur or, mais leurs maris, leurs frères, leurs amants et le duc lui-même. L'empereur fut bouleversé par tant de dévouement et pardonna au duc. En décrivant cet épisode, Michel de Montaigne ne cache pas son admiration pour l'action des dames aristocrates. (Moi, je pense: si Montaigne avait lu *L'Histoire des Vartanides* d'Eghiché<sup>59</sup>, quels mots n'eut-il pas employés pour exprimer son admiration devant l'exploit des Arméniennes...)

«Les douces dames arméniennes...» Comme elles combattaient à côté des hommes et après la bataille d'Avaraïr, lorsque leurs maris furent exilés, comme elles les attendaient! «Les douces dames arméniennes... élevées dans le luxe et le confort, marchaient pieds-nus, dit l'historien Eghiché. Elles travaillaient de leurs mains pour vivre... Les chambres des jeunes mariées étaient noires de poussière et les alcôves de leurs lits tendues de toiles d'araignées...»

Je me souviens d'une admirable femme russe, l'infirmière Choura qui, en 1920, après la mort de son mari, Archalouïs Panian, médecin et révolutionnaire, resta dans son village ravagé par le typhus pour lutter pour la vie des orphelins arméniens. Elle

---

59. Eghiché: célèbre historien arménien du V<sup>e</sup> siècle.

sauva des dizaines de vies mais mourut elle-même de la contagion. (Chaque fois que je viens au village Panik, je m'arrête longuement devant le mur de l'hôpital où une modeste inscription garde vivant le souvenir de l'infirmière Choura.)

Je me souviens de la simple paysanne Siranouich. En 1942, elle venait chaque jour, sans faire attention au feu ennemi, à la batterie des artilleurs pour leur apporter des vivres et des médicaments. Elle était mère et tous les artilleurs (fils de divers peuples) étaient ses fils. Et ce fut touchant et naturel de voir le commandant de la batterie, le lieutenant Seguei Ohanian, lui remettre avant sa mort le mouchoir de sa mère qu'il gardait comme un talisman.

(Peut-être, dans bien des années, ces deux mères se rencontreront-elles pour tout se raconter, pleurer ensemble, sécher leurs yeux avec ce mouchoir et se dire des paroles de consolation, d'amour maternel.)

Les mères, les mères!...

JE MARCHE pendant longtemps le long de la ligne de chemin de fer. Je voudrais déterminer avec exactitude l'endroit où, en 1918, cette chose s'est passée... En bas, un abîme froid, en haut, le ciel bleu. En ce temps-là, il faisait nuit et le ciel devait être couvert d'étoiles. Regardait-il le ciel et vit-il son étoile tomber? Lui aussi, il devait croire comme tout le monde que chacun a son étoile au ciel. Où le train est-il sorti des rails? Consacrant quelques lignes à la catastrophe, la *Pravda* avait écrit qu'elle avait eu lieu à quelques verstes d'Alexandropole. Gumri — Alexandropole — Léninakan. La ville a beaucoup grandi et d'où faut-il commencer à compter?

Je voudrais imaginer son visage, son âge, ses mains honnêtes. Je ne voudrais rien inventer, mais il n'a même pas laissé une photographie.

Seulement un nom: Vinogradov.

Quel était son prénom, André, Nicolas, Vassili?

Pourquoi a-t-il sacrifié sa vie? Là-bas, en Russie, sa fiancée l'attendait, sa mère priait chaque jour pour lui dans l'église de bois du village et elle dut s'éteindre en prières, comme une bougie. Apprit-elle jamais qui était son fils, apprit-elle que dans leurs églises de pierre, des milliers de mères arméniennes se sont mises

à prier pour son fils? On dit que le cercueil mesure la vraie taille de l'homme. Une mort comme la sienne mesure peut-être la vraie grandeur de l'âme. A-t-il eu un cercueil et a-t-on pu trouver son corps déchiqueté parmi les pierres et le métal en feu?

Il était un bon mécanicien et les Turcs lui avaient dit: «Tu dois aller à Alexandropole. Les Arméniens sont nos ennemis et nous devons y envoyer des soldats et des armes.»

Ennemis?... Il essaya d'imaginer cela: des orphelins pâles et malades, des mères et des fiancées en deuil passèrent devant ses yeux... Le mot lui parut inexact. L'officier turc assis en face de lui ne pouvait pas lire ses pensées. D'ailleurs, les pensées ne l'intéressaient pas... «Je ne te conseille pas de refuser, disait-il froidement, comme tu l'as fait hier. Nous n'avons pas de temps. D'ailleurs, c'est un ordre, nous sommes en état de guerre contre les Arméniens.» De nouveau les orphelins, les mères et les fiancées défilèrent devant ses yeux. Il se leva sans dire un mot, prit sa casquette et en sortant entendit l'officier turc lui dire: «Tu seras récompensé, les Turcs n'oublient pas les services qu'on leur rend.»

C'était une belle journée d'été et la nature ne savait pas qu'elle devait être transformée en scène d'un massacre sanglant. Les montagnes et le ciel l'ignoraient aussi. Le jeune homme regarda le ciel et vit qu'il était de la couleur des yeux de sa promise. Une source gazouillait à côté, il s'inclina pour boire et vit qu'il avait besoin de se raser.

(Je m'incline aussi en buvant à la source: est-ce la même et l'eau se souvient-elle de lui? Ah, si le miroir de l'eau avait conservé ses traits...)

Le train avançait lentement et ses wagons étaient remplis de mort. C'était lui qui apportait cette mort aux orphelins, aux mères et aux fiancées. Le ciel était parsemé d'étoiles et heureusement la lune pendait du ciel...

Il augmenta violemment la vitesse du train. Étaient-ce ses mains, son cerveau ou son cœur qui agissaient?... Du wagon voisin, on entendait les voix des soldats turcs. Ils ne dormaient pas. L'un d'eux commença à chanter d'une voix mielleuse. Sans doute avait-il une mère, une fiancée?... Il avait sûrement une mère.

(Je voudrais imaginer son visage en ces dernières secondes. De quelle couleur étaient ses yeux, ses mains ne tremblaient-elles pas? Il était bien trop jeune et tous les kilomètres et les stations

de sa vie étaient devant lui... Avec un retard de soixante ans, je voudrais le considérer comme un frère aîné et comme un fils, car il est maintenant beaucoup plus jeune que moi.)

Le train sortit des rails et roula vers l'abîme avec un bruit effroyable. Dans la lointaine Russie, une mère sursauta au milieu de la nuit, une fiancée devint veuve et une toilette de mariée se teignit de noir. Et un petit gars blond aux yeux bleus remit à jamais son apparition sur terre.

Quelques jours plus tard, à Moscou, un journal parla en cinq ou six lignes des derniers instants de la vie du mécanicien Vinogradov.

(Comment s'appelait-il, André, Nicolas, Vassili?... Moi, je l'appelle Frère, il est mon frère aîné bien que je sois maintenant plus âgé que lui d'au moins vingt-cinq ans.)

UNE FOIS, ma grand'mère me dit: «Cette nuit, je suis allée mourir. Je suis allée près de ma tombe, j'ai croisé mes mains sur ma poitrine, et j'ai attendu. Mais j'ai vu que la mort ne venait pas et j'ai décidé de rentrer. Et je suis rentrée.»

Elle était assise sur la véranda et épluchait des haricots.

Nous parlâmes un peu de choses et d'autres, puis elle se leva en disant: «Il faut que j'aille arroser les plates-bandes.»

Elle alla et revint bientôt.

La petite-fille de mon oncle, c'est-à-dire l'arrière-petite-fille de ma grand'mère, se préparait à aller à l'école. «Tes cheveux sont devenus trop longs, dit la grand'mère, viens que je te les coupe.» Elle lui fit une belle coiffure.

Puis, elle regarda le ciel: «Il va pleuvoir.» — «C'est la radio qui l'a dit?» — «Tu ne sens pas le soleil piquer?» Elle parlait tout en tricotant. «Je n'ai pas oublié ta part de vin, dit-elle, dix litres. Tu n'es pas le seul. C'est moi qui l'ai tiré. Il me semble que tu aimes le vin rouge?...»

Je restai avec la grand'mère pendant plusieurs heures. Elle parlait tout le temps et faisait son travail. Je pensai soudain: combien de choses elle sait et comme elle fait tout bien. Elle répara même la cuisinière électrique, alors que, moi, je n'en fus pas capable même après bien des essais. «Ta chaise grince, dit-elle, je la réparerai quand tu partiras. Seulement je ne sais pas s'il y a des clous à la maison.» Je me mis à rire. «Qu'est-ce qui te fait rire,

demande-t-elle. La prochaine fois tu prendras cette même chaise. Marque-la.»

Quelle grand'mère!

Et je pensai: que sais-je faire sinon écrire et faire des discours? Je chante un peu (la grand'mère, elle, chante admirablement bien), lorsque j'ai un peu bu. Je sais faire le café. Et ensuite? Plus rien.

«Grand'mère, quand est-ce que tu te reposes?» Elle me regarde avec étonnement. «Et qu'est-ce que je fais maintenant?» Elle ne dit pas que son repos, c'est le travail. «Qu'est-ce que je fais maintenant?» Quelle honte, je n'ai même pas pu réparer la cuisinière. C'est elle qui l'a fait. Elle a quatre-vingt-treize ans et elle n'a été que deux ans en classe à l'école du village. Tandis que, moi, j'avais la mention «excellent» en physique.

Elle se lève: «Il faut donner à manger aux poules» «À quelle heure le fais-tu?» «La deuxième fois, à neuf heures.» Je regarde ma montre. Il est neuf heures moins trois minutes. «Comment as-tu su l'heure?» Elle regarde d'un air coupable ma montre, puis le soleil, et sort lentement dans la cour.

Lorsqu'elle est de retour: «Les pauvres gloussaient de toutes leurs forces, elles savent que c'est l'heure.» «Elles ont aussi leur montre?» Je plaisante, mais elle ne le prend pas ainsi et me regarde de ses yeux bons et compréhensifs. Ses doigts se remettent au travail.

Je me lève.

«Donc, tu as attendu la mort et tu es revenue à la maison?»

«Que me restait-il à faire puisque je ne suis pas morte? Il ne faut pas avoir peur de la mort, mon garçon. Si l'on est venu au monde, on doit le quitter aussi. Je voudrais seulement mourir sans être malade trop longtemps.»

UNE FEMME russe, âgée de quatre-vingts ans, ayant lu mes *Esquisses* m'a envoyé un cadeau. D'abord, je n'ai pas compris ce que c'était. Cela ressemblait à un livre à la reliure de bois. Je l'ouvris. La reliure en bois était remplie de petits pâtés. «Mon fils, lus-je dans la lettre qui accompagnait le cadeau, je les ai préparés moi-même. Ne manque pas d'en manger.»

Je ne connais et ne connaîtrai sans doute jamais d'appréciation plus touchante de mon œuvre. Dans ma lettre de remerciements, j'ai écrit: «Merci, maman.»

## LA LITTÉRATURE DE LA DIASPORA ARMÉNIENNE

La survie de la littérature arménienne de la diaspora est étroitement liée à celle de la langue. Le premier roman à avoir en quelque sorte sonné l'alerte est celui de Chahan Chahnour, *La retraite sans chanson*, paru en 1927, à Paris. Le roman montre le défaitisme des Arméniens, menacés de perdre leur langue et leur culture.

«La langue que j'ai écrite n'aura plus de lecteurs», déclarait le plus grand poète arménien de la diaspora, Vahan Tékéyan dans l'un de ses sonnets. Annie Kapikian, poète contemporaine, affirme: «S'il est vrai que la poésie est la musique des mots, elle fut aussi pour les Arméniens la musique des maux.»

Comme on l'a déjà mentionné précédemment, le Renouveau culturel des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles avait eu lieu en dehors de l'Arménie historique, dans les foyers communautaires de Tiflis, pour les Arméniens orientaux, et de Constantinople, pour les Arméniens occidentaux. Les productions littéraires de cette époque ne manifestent pas pour autant de «conscience diasporique<sup>60</sup>». Toutefois, à partir des années 20, on voit poindre dans les principaux foyers arméniens du Proche-Orient, de France et des États-Unis une conscience inexorablement liée au génocide de 1915, catastrophe qui a marqué à jamais les écrivains de la diaspora. Pour ces derniers, il ne s'agit pas nécessairement de retourner au passé, mais d'en témoigner. Malgré tout, ce passé tragique et ses conséquences inattendues vont engendrer chez l'intellectuel arménien un pessimisme combatif, qui «diffère autant du fatalisme paresseux que de l'optimiste béat<sup>61</sup>».

La diaspora arménienne a vécu pendant longtemps une vie de diaspora sans s'en rendre compte; avec le temps,

60. Expression que l'on doit à K. Beledian, *Les Temps modernes*, 43<sup>e</sup> année, Paris, 1988.

61. Marc Nichanian, *Âges et usages de la langue arménienne*, Paris, 1989.

l'intégration et l'assimilation entrent en action et une sorte de crainte que les écrits des anciens demeurent lettre morte s'installe. Après les événements qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, la diaspora du Moyen-Orient a connu un nouvel exode vers la France, les États-Unis, le Canada, l'Amérique du Sud et l'Australie, disséminant encore davantage la population. La situation actuelle, sur le plan de la langue comme véhicule de culture, n'est pas beaucoup plus brillante.

On assiste malgré tout à une certaine activité littéraire dans la diaspora, en langue arménienne, en français, en anglais et en espagnol. Il serait fastidieux de se pencher individuellement sur chaque diaspora arménienne. Soulignons cependant les événements littéraires importants qui se sont déroulés dans certaines communautés arméniennes disséminées à travers le monde.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'essor littéraire s'est surtout fait sentir dans le domaine de la poésie. Quelques jeunes poètes ont fondé l'École de poésie de Constantinople. Cette poésie s'inspire à la fois de Jacques Prévert, de Paul Valéry, et du quotidien; les poètes cherchent moins à faire œuvre d'art qu'à traduire véritablement les agitations idéologiques et sociales du monde moderne.

L'aîné du groupe, Zahrad, est un poète original, non conformiste, qui met l'accent sur le fond plutôt que sur la forme, et exploite habilement les ressources du vers libre pour l'adapter au mouvement de la pensée. Ses poèmes ont été traduits en plusieurs langues.

ZAHRAD  
SANS COMPTER<sup>62</sup>

Sans compter,  
Sans compter tu vas tout aimer,

---

62. Rouben Mélik, *op. cit.*, p. 390, traduit par Charles Dobzynski.

---

Tout — le vrai ou le faux —  
 Sans cela comment rendre compte un jour au vent et à la mer?

Sans compter,  
 Tu vas tromper, être trompé  
 Chaque jour — la nuit ou le jour —  
 Sans cela comment rendre compte un jour à la terre et à l'eau?

Tu ne devras savoir exactement le nombre  
 De filles par toi courtisées  
 Ni de combien de coups bat plus vite ton cœur  
 Quand d'un nouvel amour il hume le présage,  
 Sans cela comment rendre compte un jour à la pleine lune?

Un jour enfin, lorsque le Grand Comptable  
 Sous le bilan soudain tracera son trait fier  
 Tu ne devras savoir, cette fois encore,  
 Ni le nombre des ans, ni des mois et des jours,  
 Car de tout, sans cela, comment rendrais-tu compte?

#### UN ARBRE DE NOËL<sup>63</sup>

Pour préparer un arbre de Noël  
 Il faut deux choses:  
 Un arbre tout d'abord — et puis des ornements.

Pour préparer un arbre de Noël  
 Il faut trois choses  
     — outre les ornements et l'arbre;  
 La foi dans les beaux jours qui vont venir.

Pour préparer un arbre de Noël  
 Une chose suffit — point d'arbre ou d'ornements:  
 Ce sont illusions de mon âme candide  
 Qui prend les cailloux pour des diamants.

---

63. *Ibid.*, p. 391.

---

Pour préparer un arbre de Noël  
 Finalement suffit toute l'illusion.  
 À vous donc bonne année et bonne illusion.

NON<sup>64</sup>

— Veux-tu me faire plaisir? — NON

La brume descend sur la mer les navires  
 mugissent — là-bas tressaute un poisson

*plus tard*  
*nouvelle tentative:*

— Veux-tu me faire plaisir? — NON

La brume descend sur mon cœur  
 des navires s'en vont s'en viennent  
 — un NON massif s'élève  
 noire fumée

*mais une fois encore*  
*obstinément:*

— Veux-tu me faire plaisir? — NON

Des navires s'en vont irréversiblement  
 la brume s'épaissit  
 Tandis qu'une brume noire s'obstine  
 à se profiler sur la brume  
 un NON surgit sonore  
 puis se met à descendre sur la mer

*À l'horizon tressaute un minuscule*  
*poisson*

TEST<sup>65</sup>

1. Que reste-t-il aujourd'hui de la vieille garde?
  - a) deux survivants
  - b) pas plus de quatre
  - c) au maximum une centaine
  - d) aucun
  
2. Quand vous longez le littoral
  - a) vous rêvez de manger un poisson succulent
  - b) vous brûlez de marcher sur les eaux jusqu'aux îles
  - c) vous songez que l'existence est bien courte
  - d) vous pensez aux louis que vous devez à Jacques
  
3. Quand votre renommée gagne les environs
  - a) vous marchez au beau milieu de la rue
  - b) le matin vous vous levez une heure plus tard
  - c) vous savez où se trouve le centre du monde
  - d) vous ne le savez pas

Voilà —

Quand votre renommée gagne les environs  
quand vous longez le littoral demandez-vous:  
de la vieille garde aujourd'hui que reste-t-il?

Zareh Khrakhouni est le théoricien du groupe; il a publié, surtout au début de sa carrière, de nombreux articles et des essais dans lesquels il développe sa vision de la poésie contemporaine, que l'on peut résumer par une formule: le symbolisme objectif. Sa poésie est ironique, foisonnante et colorée. Écrivain très prolifique, il jouit d'une renommée internationale et ses œuvres ont été traduites dans plusieurs langues.

ZAREH KHRAKHOUNI  
SABLES ANCIENS<sup>66</sup>

S'étendre

sur les anciens sables très anciens si doux si fins  
que ce n'est déjà plus du sable — mais du pollen  
semble-t-il

Contempler

la même mer, toujours la même si absolue en son  
mouvement  
que ce n'est déjà plus la même passée une seconde

Marcher

sur les anciens très anciens sables  
comme en un rêve sur des nuages de duvet

Regarder

le même ciel toujours le même qui change d'aspect  
à tout instant avec le soleil et la lune  
sur les mêmes fausses promesses, les mêmes  
mensonges  
les mêmes ruses de renard.

UNE POIGNÉE DE SABLE<sup>67</sup>

Une poignée de sable

Une paire de lunettes deux yeux qui regardent de près

Et voient

Que cette étendue de sable

Est faite de grains un par un, point par point

et — quel étonnement —

Que chacun d'eux diffère

Pas un grain de sable

Qui soit semblable à l'autre...

Nous qui sommes une poignée de sable

Nous attendons que nous saisisse une main

66. *Nuages et sable dans ma paume*, Paris, Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1988, p. 18, traduit par Marc Nichanian.

67. *Ibid.*, p. 15.

Qu'elle nous place sous la lentille du  
   microscope  
                   ou simplement sous des lunettes pour y voir clair  
 Examine et vois combien chacun de nous diffère de l'autre par  
   l'étendue  
                                   et par la forme  
 Mesure et pèse chaque unité, la place, le rôle de chacun...

Jusque-là pourtant  
 Perdus dans la foule uniforme  
 Nous répandons sur nos têtes le sable par poignées...

### SABLIER<sup>68</sup>

Nous  
 Grains de sable par millions et par milliards  
 Nous passons un par un par la porte étroite  
 De l'autre côté.

Chaque grain qui tombe  
 Emporte un chiffre une matière une masse  
 Mais la réserve d'une moitié ne s'épuise pas  
                                   à chaque instant accrue renouvelée  
 Et l'autre moitié n'augmente pas d'un grain de poussière  
                                   l'abîme est sans fond  
 Et pourtant chacun son tour  
                                   ou plutôt sans ordre et par la loi du hasard  
 Chaque grain lentement glisse vers le goulet  
 Et puis soudain se rend compte  
                                   qu'il est venu au bord du trou  
                                   et qu'il est seul absolument...

Un long moment — une seconde — il réfléchit  
 N'y a-t-il pas une main puissante prise de pitié  
 Qui puisse retourner le sablier?  
 Qui dira suffisante l'accumulation des grains d'en bas de siècle  
   en siècle

---

68. *Ibid.*, p. 11.

Et leur donnera encore une chance  
Et tant pis s'il les abandonne aux caprices du sort...

Plusieurs pays et villes de la diaspora, comme la Grèce, l'Iran, Beyrouth, Alep, Le Caire, Alexandrie, etc. ont contribué énormément au développement de la littérature arménienne par le biais de divers quotidiens et de revues. Ainsi, avec ses centres politiques, religieux, culturels et ses institutions scolaires, Beyrouth était considérée comme le pilier de la diaspora arménienne et a donné naissance à de grands écrivains.

Antranik Zaroukian (1913- ) — Son premier livre de poèmes s'intitule *Les voiles*; il écrit ensuite un long poème, «Lettres à Érévan», qui est une fresque épique de l'histoire arménienne, une sorte de pont spirituel entre la diaspora et la mère-patrie. Son dernier ouvrage, *Anciens rêves, voies nouvelles*, peut être considéré comme la suite en prose du même poème, où figurent ses impressions sur l'Arménie soviétique. *Des hommes sans enfance* a été traduit en russe. Ce récit autobiographique dégage une grande sensibilité. Simple, clair, facile à lire, c'est le témoignage chaleureux, souvent violent et âpre, d'une enfance volée et sans tendresse.

ANTRANIK ZAROUKIAN  
SI...<sup>69</sup>

Si au dernier moment de ton agonie, on te proposait de te gratifier encore d'un jour dans ce monde, ô mon sage ami? Quel est celui de tes jours sans retour que tu voudrais voir des profondeurs du temps? Est-ce le couronnement de ton triomphe au moment où ta gloire se transforma en lauriers autour de ton front méritoire?... Quel jour voudrais-tu voir revenir, ô toi, homme heureux, riche de jours heureux, lorsque c'est déjà le crépuscule et que les ombres noires descendent sur ton horizon?...

69. *Des hommes sans enfance*, Paris, Les Éditeurs Français Réunis, p. 9-15, traduit de l'arménien par Sarkis Boghossian.

S'il m'était donné, ah! s'il m'était donné de revivre un jour de ma vie, ce n'est pas le doux être aux yeux teintés de rêve que j'aurais voulu trouver à nouveau, ce n'est pas l'ivresse de ma victoire, ce n'est pas mon grand moment d'inspiration, ce n'est ni le soir de ma couche nuptiale, ni le premier cri de mon premier enfant... S'il m'était donné, ah! s'il m'était donné, face à la mort, de vivre encore un jour, j'aurais bien aimé voir revenir mon enfance!

Avant moi, quelqu'un a-t-il posé cette question, quelqu'un a-t-il donné cette réponse? Mais moi je sais que les trois quarts des hommes qui sont sur terre cherchent leur enfance et que l'autre quart rêve encore à l'enfance. Je sais que tous les cœurs sont accrochés à leur enfance et que tous les yeux aux larmes retenues regardent tendrement après un enfant perdu dans le temps.

Mais je sais aussi qu'il y a une foule, oubliée aux quatre coins du monde, une dizaine de milliers de garçons tristes comme moi, qui furent les hommes les plus malheureux du monde et qui le resteront, parce qu'ils n'ont pas eu d'enfance. Je sais qu'elle fut une chose sans nom, notre enfance, un mélange infernal de misère et de souffrance, dont le souvenir même, après des années, endurecit toujours nos cœurs et calcine nos âmes.

Nous n'avons pas eu d'enfance, car nous étions Arméniens et nous étions orphelins. Notre existence sur les pavés, à demi vêtus, pieds nus et misérables, dans le froid et la pluie, est-ce cela l'enfance? Est-ce cela l'enfance, la privation, la faim, les pleurs, l'indifférence de l'étranger et la cruauté de ses proches...

Était-ce cela l'enfance, ô petit Bédros, quand, chaque nuit, avec tes cris d'épouvante tu réveillais tout l'orphelinat en hurlant: *Les voilà! les voilà!* car tu avais vu, de tes propres yeux, se faire égorger ta mère et ton grand frère «auprès de l'eau qui passait sous le grand arbre»? Et chaque nuit, ce spectacle hantait ton sommeil, plein de cauchemars: *Les voilà! les voilà!*...

Était-ce cela l'enfance, l'éternelle agitation du brouillard dans tes yeux, devant les boulangeries, la palpitation avide de tes narines au contact du parfum des pains chauds, la salive amère dans ton gosier sec, ô câlin Artine, toi qui, à six ans, savais déjà toutes les formes du vol et toutes les finesses de cet art difficile qu'est la mendicité...

Fût-ce de l'enfance, ô Sissak aux cheveux bouclés, lorsque,

ayant ravi une poignée de dattes à l'étalage, tu n'en pus même emporter un noyau, l'épicier te rejoignant et te brisant la jambe au deuxième de ses trois coups de barre de fer? Tu n'es pas resté boiteux, mais tu n'as pas mangé les dattes. Nous t'avons transporté sur notre dos; jusqu'au matin tu appelas: *Maman, Maman!*...

Nous étions mille, nous étions des milliers, un bâtiment, des bâtiments; tout un quartier, et notre quartier était la plaie de la ville.

Pour nous la vie s'était inversée, le sort s'était inversé, les jours avaient changé de sens et de nom. Nous étions de jeunes chrétiens, nous n'attendions pas le dimanche mais le samedi. Le dimanche était un jour comme les autres et, ce jour-là, le pain n'était pas plus grand d'un doigt, ni le soleil un peu plus chaud. Mais le samedi était le dimanche des Juifs, et nous, par centaines, nous nous répandions dans les rues étroites du quartier juif, et nous attendions pendant des heures, sous la pluie, pieds nus, grelottants. Tenaces, sans crainte, sans pudeur, nous attendions. L'histoire des berceaux aux aiguilles, le sang des enfants chrétiens, égorgés pour le pétrin, toutes les légendes de tortures attribuées aux Juifs ne décourageaient pas notre attente devant les portes closes et notre prière pour que s'ouvrent les portes et que l'on nous appelle pour allumer la lampe ou remuer la cendre de l'âtre, en échange d'un bout de pain, d'une poignée de raisins secs ou de graines de courges...

Telle était la vie pendant les jours de notre enfance; et cette vie, c'était la nôtre bel et bien.

Veux-tu revoir ton enfance, Abraham-le-morveux, qui échangeas ton œil contre un navet et marchas trois mois avec des béquilles? Tu n'aurais pu certes éviter la pierre dirigée vers ton œil, mais ta façon de sauter le mur du jardin était un chef-d'œuvre de maladresse et il était normal que tu paies si cher. N'as-tu pas remarqué notre fuite? Après avoir escaladé le mur, quand il fallut atteindre l'autre côté, nous nous sommes suspendus de toute notre taille pour réduire la hauteur du mur. Toi, tu montas sur le mur, et tu sautas aussitôt comme si c'était dans l'eau. C'est toi le responsable de ta jambe brisée, mais c'est dommage pour ton œil. Le jardinier n'était pas un méchant homme: seulement il avait déjà jeté la pierre et il ne pouvait pas la faire revenir; et puis, on te donna un œil de verre et tu as joui des bienfaits de l'hôpital pen-

dant deux semaines entières; cependant, désires-tu que ces jours-là reviennent?...

Nous n'étions pas seulement des orphelins. Il n'y avait pas sur notre visage le masque hâlé et lugubre de l'orphelin. Nous ne nous sentions pas privés de caresses et de bonté. Nos traits formaient un visage collectif, rude, féroce, méchant. Nous haïssions les hommes et nous nous haïssions. Le mensonge, la dissimulation, la tricherie étaient nos armes. Battre le faible, être battu par le puissant, c'était une loi naturelle. Pour un morceau de pain gros comme le poing, nous pouvions nous quereller, nous mordre, nous mettre en sang. L'amour était un mot sans consistance, la charité était pour nous un sentiment inconnu. Le camarade, l'ami, l'amour: c'était le pain.

Qui avait volé le pain caché sous mon oreiller, ô roublard Toross? Tu en pleurais plus que moi-même; tu portas nos soupçons sur Yénovk; tu proposas d'aller le corriger ensemble. Nous l'avons corrigé. Mais, même après trente années, quelque chose en moi me dit que, malgré les coups infligés à Yénovk, c'est bien toi qui avais mangé mon pain. Sais-tu le mal que tu causas par ton action malhonnête, insensé Toross? Après tant d'années, je ne te réclame pas le prix d'une journée entière passée sans manger. Je n'ai aucun remords d'avoir injustement griffé le visage de Yénovk. En fin de compte, je peux parfaitement justifier ma conduite en arguant de mon droit de tout faire pour le pain qu'on m'avait volé. Mais depuis ce jour-là une mauvaise philosophie a pris racine en moi; une fois consolidée et développée, elle est devenue routine tracassière. Tu m'a appris à ne rien garder, puisqu'un Yénovk ou un Toross peuvent le voler. Je n'ai jamais su la valeur de l'argent ni la balance de la propriété, et j'ai pris l'habitude de ne point penser au lendemain. Et lorsqu'il m'est arrivé d'avoir de l'argent, je l'ai aussitôt dépensé, ou bien j'ai fait éditer le livre d'un camarade et, pour l'édition de mon propre livre, j'ai emprunté à d'autres l'argent pour le papier. Voilà le mal que tu causas, voleur Toross, en me volant mon pain caché sous l'oreiller...

Où es-tu? Que fais-tu? As-tu pu réaliser ton rêve, dont tu dessinais devant mes yeux l'admirable image, lorsque, après avoir réglé son compte à Yénovk, nous nous sommes assis sur le paillasson, moi, affamé et triste, toi, éloquent et enthousiaste: grandir, gagner de l'argent, acheter du pain; avoir dans ta maison une

énorme huche remplie de pain blanc, et le manger jusqu'au soir, manger jusqu'au matin, et à ce «chien voleur» de Yénovk ne pas même donner ça! La part refusée à Yénovk était le point de rencontre de ton index et de ton pouce. Quelle fut ta part de la vie?... Où es-tu Toross? Où est-il Yénovk? Où sont les autres? Sont-ils morts? Leur pain est-il noir ou blanc? Dorment-ils affamés ou repus?...

J'ai vu un Lévon à Milan, sur la place du Duomo. Il décroissait des chaussures sous les escaliers de l'urinoir. Il me reconnut et m'appela par mon nom. Moi, je n'ai pu me souvenir de lui, mais, d'après ses récits, il était assurément des nôtres. Il décroissait des chaussures dix heures par jour et la moitié de son gain servait au loyer. Il révéla clairement que sa situation présente, sous les escaliers de l'urinoir, il n'aurait pas voulu l'échanger contre le pain gratuit de l'orphelinat...

Je lui ai donné de quoi décroter six paires de chaussures et je suis allé manger dans un autre quartier de peur qu'il pût sortir de son trou et me voir dans le restaurant luxueux du Duomo...

J'en ai rencontré un autre à Paris. Nous nous sommes reconnus aussitôt. C'était Hagop, celui qui couchait à l'extérieur de notre chambre. Il était riche; il avait des enfants et une belle femme française. Il parlait mal l'arménien, et le français plus mal encore. Sa pensée fondamentale, soutenue par de nombreux «mon vieux», était le déclenchement prochain de la guerre:

— Tu verras, mon vieux, la guerre sera certainement déclarée, et il va se passer tant de choses! Je me souviens avoir vendu le demi-kilo de café dix mille francs. Et quand les bombes commenceront à pleuvoir, que la plus grosse soit pour notre orphelinat...

Ils sont partout, eux, mes camarades sans enfance. Il y a parmi eux des richards, des pauvres, des artistes, des parvenus, des ratés, la vie n'a plus de secret pour eux, les jours n'ont plus d'illusion, le bonheur n'a plus de charme, parce qu'ils n'ont pas eu d'enfance.

Leur innocence est tombée de bonne heure, la source de leurs sentiments s'est tarie un jour lointain, au fond d'un enfer glacé. Ils vont, ils viennent, ils jouissent, mais il y a en eux quelque chose de dégradé, la trace d'un stigmaté invisible sur leur front obscur.

---

Ce sont des orphelins. Des orphelins arméniens. Des hommes qui, parmi les hommes de la planète, haïssent leur enfance...

Ce livre est l'histoire d'une enfance frustrée.

En Amérique du Sud, en Australie, et surtout en France, aux États-Unis et au Canada, un important groupe d'éminents écrivains qui s'exprimaient dans la langue de leur pays d'adoption, notamment en français et en anglais, est venu se joindre aux auteurs de langue arménienne.

Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs intellectuels arméniens se réfugient en France et aux États-Unis; ils en feront autant à la suite des événements tragiques de 1915 et de la soviétisation de l'Arménie. Comme dans les autres diasporas arméniennes, ces nouveaux venus ont fondé leurs journaux et leurs revues littéraires et, depuis lors, ont perpétué l'esprit artistique arménien. La majorité des auteurs de la génération suivante, qui utilisaient une autre langue que l'arménien, ont reflété le même esprit et maintenu vivante la tradition arménienne pour les générations futures. William Saroyan, écrivain de renom, est un des auteurs les plus représentatifs de ce dernier groupe. Nous publions un extrait d'une de ses nouvelles, à la fin de cette anthologie.

Au Québec et ailleurs au Canada, surtout en Ontario et en Colombie-Britannique, la communauté arménienne est en général de souche très récente. Certains d'entre eux sont venus s'y installer après les événements de 1915 et de 1920. Sur un total de 65 000 résidents arméniens au Canada, environ 35 000 vivent au Québec; il sont tous bien intégrés, ont fondé leurs propres écoles et leurs journaux (*Abaka* et *Horizon*, publiés à Montréal), sans oublier leurs revues. Mis à part certains intellectuels et professeurs, il existe plusieurs auteurs qui écrivent surtout en arménien, et aussi un petit nombre qui publie uniquement en français et en anglais. Il ne fait aucun doute que la nouvelle génération d'écrivains arméniens au Canada saura faire preuve des mêmes talents artistiques que leurs compatriotes des autres communautés arméniennes d'Amérique du Nord.

Dans ces conditions, est-il permis de penser que la langue et la culture arméniennes survivront au sein de la diaspora? Cela revient à demander: peut-on quitter sa patrie tout en préservant sa langue et sa culture? Voilà une question cruciale à laquelle sont également confrontés les francophones d'Amérique qui vivent hors du Québec et du Nouveau-Brunswick.

Au Proche et au Moyen-Orient, les communautés arméniennes ne sont même pas intégrées aux cultures dominantes, tandis qu'à l'Occident, malgré une activité littéraire intense, l'assimilation a commencé. Pourquoi? En raison d'une plus grande compatibilité des cultures, du manque de scolarisation, de facteurs religieux, des conditions de vie ou faut-il invoquer d'autres motifs plus complexes? Il est difficile de le savoir précisément.

Pour compléter ce court voyage à travers la littérature de la diaspora arménienne, rapportons le témoignage de la Française Claudine Champetier, qui a effectué une mission de six mois en Arménie pour le compte de Médecins du Monde: «En Arménie, j'ai appris à vivre de façon très spontanée auprès de gens qui ne connaissent pas nécessairement les mêmes valeurs, ce qui débouche inévitablement sur une totale franchise dans les contacts. On trouve là-bas beaucoup de potentiel encore inexploité. Ce merveilleux pays compte encore beaucoup sur sa diaspora; nous n'avons pas le droit de l'abandonner. L'Arménie a besoin de bras, je réponds présente<sup>70</sup>.»

Chahan Chahnour (1903-1974) — En 1920, il s'installe en France. Son premier roman, *La retraite sans chant*, est publié en 1929. Chahnour y montre son amertume et sa déception envers les injustices perpétrées contre sa race: «Tous nos ancêtres sont des eunuques». Chahnour publie son chef-d'œuvre en 1933; il s'agit d'un recueil de six nouvelles, *La trahison des Haralèzes*, dans lequel il raconte, symbolique-

---

70. *Dauphiné Libéré*, édition du 23 juin 1991.

ment, la trahison des dieux de la mythologie arménienne antique, qui ont failli à leur mission de protecteurs de la nation. Ses souvenirs, ses brefs récits et ses articles ont été recueillis dans *Registre ouvert* (1941) et *Le feu à mon flanc* (1943).

CHAHAN CHAHNOUR  
UN PETIT CŒUR TENDRE<sup>71</sup>

Un gros paquet sous le bras, elle monta dans le tram 89, qui va de l'Hôtel de Ville à Clamart.

Le tram à l'arrêt branla sur ses ressorts un peu plus que de coutume. Pour un tram, le poids de la femme qui montait n'était pas du tout à dédaigner. La grosse bonne mère a un chapeau noir ridiculement petit, un pauvre manteau noir, comme elle a des sourcils noirs, une lèvre supérieure noire et deux dents noires. Elle a aussi un destin noir d'arménienne.

Yébraksée Hanem se dirigea vers un coin en disant «pardon» et mit son paquet entre ses jambes. Elle s'installa, poussa un «of», passa son ticket dans sa bague et promena un regard examinateur autour d'elle.

Juste en face était assis un jeune brun un peu pâle, proprement vêtu. Sinon triste, il était du moins mélancolique et affaissé sur lui-même. Yébraksée Hanem remarqua que le petit paquet qu'il tenait sur ses genoux était enveloppé dans un journal arménien. Sans hésitation, elle lui dit:

— Il me semble bien que je te connais. Tu n'es pas le fils de Parantzème?

Non, il n'était pas le fils de Parantzème, mais il était arménien. Pris au dépourvu, il dit son nom immédiatement.

— Garabédian?... Noraïre Garabédian? Mais je connais beaucoup de Garabédian, moi. Tu es des Garabédian de Marzivan peut-être?... de Haskeuille? C'est étrange quand même, tu ressembles comme deux gouttes d'eau au fils de Parantzème. Bien sûr, on voit à ton nez que tu es arménien... J'ai tout de suite su que tu étais des nôtres... Qu'est-ce que tu fais comme travail?... Mais alors tu dois connaître mes fils... Mon cadet chante à l'église... tu

71. K. Chahinian, *op. cit.*, p. 348-365.

n'est pas chantré, toi? Pourquoi tu ne fais pas venir ta mère?... Ta sœur est plus âgée que toi?... elle est mariée?... suis-je folle! C'est à en crever: on élève des garçons comme ça et puis on n'en jouit même pas... faut être mère pour savoir ce que c'est! Moi je dis à mes gosses: «vous êtes mon foie, ma rate, mes tripes.» C'est ma façon à moi de les cajoler. Quand je parle comme ça, mes gosses se moquent de moi. Ils ne savent pas que je fais exprès: c'est les voir rire que je veux. Mais qu'est-ce qu'il me reste à moi? Dieu, au ciel, et mes fils sur terre. Bien sûr que je leur parlerai comme je le fais! Mais comment ça se fait-il que tu ne connais pas mon cadet?

Yébraksée Hanem se boucha tout à coup les oreilles: les roues du tram grinçaient salement, à cause d'un virage. Puis elle respira profondément et demanda:

— À propos, tu connais Sérovpe... l'épicier arménien de Saint-Michel?... Mais oui, le fils de chien de Sérovpe... Mais quelle sorte d'Arménien tu es, toi? Tu ne vas pas à l'église, tu ne connais pas notre épicier, tu ne parles pas avec moi...

Le jeune homme souriait doucement et l'écoutait, tête baissée.

— Tu ne demandes pas? dit la mère arménienne, tu ne demandes pas ce qu'il y a dans mon paquet? Si je le dis, tu te moqueras de moi. Mais avant tout, dis-moi: est-ce que tu sais où je peux trouver un appartement commode, pas trop cher? Trois pièces: deux chambres à coucher et une cuisine. Ah! c'est dur! Dieu sait ce que je souffre. Tiens, c'est un tapis que j'ai là dans mon paquet. Si tu savais ce que j'ai eu du mal à cause de ça!

Et elle se mit à raconter tout ce qu'elle avait enduré à cause de ce tapis turc. Avant tout, elle voulut décrire sa maison. Elle dit qu'elle habitait avec ses deux garçons non pas au sommet, mais au sommet du sommet d'une vieille maison étroite comme une tour. Elle ne peut y monter d'une seule traite. Elle s'assied à trois reprises sur les marches et dit: «Pardon à la Très Sainte Trinité, au Père, au Fils et au Saint-Esprit». C'est pas une plaisanterie: son cœur se soulève. Que Dieu ne donne pas d'appartement pareil à ses ennemis! Le plafond est bas et ondulé. Bosselé ici, bosselé là. C'est un véritable dos de chameau. Si bien qu'on a l'impression que le plancher est inégal aussi.

L'été, on y étouffe, parce qu'on est sous le toit; la chaleur sort en buée des yeux de Yébraksée Hanem. Et les chambres sont

comme des poches. À Constantinople, elle avait des placards plus grands que ça. Quatre placards encastrés qu'elle n'appréciait pas à leur juste valeur: elle y pendait des oignons, des coings. Et puis, les fenêtres son tellement petites et étroites, qu'on ne peut rien y secouer. La bonne mère ne peut même pas y brosser son collet<sup>72</sup>. Et Dieu sait si l'on a des choses à nettoyer, à battre, à cause de la suie des cheminées qui entre directement dans l'appartement. Venons-en à ce tapis turc. Dis-le toi-même: comment le battre, où le battre? Au début, elle descendait deux étages et le battait d'une fenêtre de l'escalier. Mais deux mégères de cet étage se sont dressées contre elle, et la concierge aussi. À leurs dires, Yébraksée Hanem aurait poussé jusqu'à l'exagération l'amour de la propreté, elle serait une vraie folle. À les croire, tous les jours, et à longueur de journée, elle fait couler l'eau, frotte le parquet et trouve quelque chose à battre. Il existerait une loi à Paris qui interdit de secouer quoi que ce soit d'une fenêtre donnant sur la rue après huit heures, et d'une fenêtre donnant sur la cour, après dix heures. Mensonge, rien que mensonge! Est-ce que Yébraksée ne connaît pas les lois? Quel fou a pu faire une loi pareille? Bref, la concierge fait montre à leur endroit d'une hostilité aussi inexplicable que profonde. Son plus grand désir est de voir partir au plus tôt la famille arménienne. C'est pour ça qu'elle a fait une scie de cette histoire; et non seulement elle jette à toute occasion des reproches à la face de l'Arménienne, mais elle mêle à sa querelle les petits de Yébraksée Hanem qui ne sont que de robustes ouvriers. Yébraksée Hanem n'aime pas ça. Un homme digne de ce nom ne doit pas se mêler des affaires du ménage. Sa place est en ville, comme celle de la femme est au foyer. Et pourtant, ils s'en sont mêlés, des affaires de la maison, et à grands cris; ils ont interdit à leur mère de créer des occasions de friction. «À Paris, ont-ils dit, une concierge, c'est un Dieu.» La menace de l'expulsion les avait terrorisés tous les deux. Et tout ça à cause de «Dieu», qui n'est qu'un monstre insupportable, arrogant, acariâtre et farouche. Elle ne sait pas ce qu'elle dit, elle est courte et ronde comme un tonneau. Yébraksée Hanem ajouta:

— *Nerdé var bir bodour, Allahen bélace o der*<sup>73</sup>.

72. Jeu de mots possible, «secouer son collet» signifiant en arménien «se plaindre amèrement de quelqu'un ou de quelque chose».

73. Proverbe turc: «là où il y a un court, le fléau de Dieu s'y trouve».

Le jeune homme fut d'accord: «O der», dit-il, et la femme continua:

— Ce n'est pas maintenant que Yébraksée Hanem va changer sa façon de vivre de tant d'années. Elle a d'autres habitudes, elle! Ces Françaises sont sales, mais sales!... Extérieurement, elles sont belles et bien parées, mais si tu soulèves leur jupe, ton nez n'y peut tenir. Tu aurais dû voir la maison de Yébraksée, avant... propre comme la neige... tu aurais pu lécher, mais lécher n'importe quel coin... Eh! on était ainsi habitués. Et maintenant, ses fils l'empêchent d'être propre. «Ne fais pas ça, maman, disent-ils, ne fâche pas les Français». C'est à devenir folle! Et pourquoi se fâcher? Bien sûr, tu peux me dire de descendre de bonne heure et de battre mon tapis devant la porte. Eh, non! Ça ne se fait pas! Chaque chose en son temps. Ne me déboussolez pas! Évidemment, il ne faut pas embarrasser la maman. Elle a autre chose à faire le matin de bonne heure et ça prend du temps. Son cadet va tard au travail et Yébraksée Hanem tourne autour de lui, veille à tout ce qu'il fait. Si on le laisse faire, il sort sans manteau, ce roué. Et depuis des jours, la maman regarde son tapis et son cœur se fend. Tout à l'heure, au moment de sortir, elle s'en est souvenue de nouveau et son sang lui est monté à la tête. Il lui a semblé qu'on lui tenaillait le cœur. Depuis qu'elle se connaît, pareille aventure ne lui était pas arrivée. Si elle ne le nettoyait pas tout de suite, elle allait se trouver mal. *Djanem*<sup>74</sup>, pourquoi je ne pourrais pas le nettoyer, hein, pourquoi? En tout et pour tout, j'ai ce tapis. Ils nous ont lié bras et jambes, ces fils de chien! Ils ne vont même pas me laisser battre ce tapis? Et les jours fériés sont proches. Alors, tu sais ce que j'ai fait? Je l'ai emballé pour le prendre avec moi. Je vais maintenant chez les Sempadian, à Clamart... Tu ne connais pas les Sempadian? Le mari est dans les tricots. «Tricots Massis». Il est très comme il faut... Puisque j'y vais, je me suis dit, je le prends avec moi, je le bats dans leur jardin, je le nettoie comme il faut... Après tout, ce n'est pas moi qui le porte, c'est le tram. Il s'arrête juste devant chez eux. Et pourquoi donc je ne le ferais pas? Je peux tout, moi! Je l'ai apporté de si loin...

Mais, comme le jeune homme ne disait rien, elle se tut un moment, le regarda de travers, puis elle dit:

---

74. Mot turc. Litt., mon cœur. Ici, «bon Dieu».

— Dis-moi, pourquoi tu n'es pas allé travailler aujourd'hui?

— Je suis un peu souffrant, répondit le jeune homme.

— Tu es souffrant? Qu'est-ce que tu as?... Où?... mais oui, tu n'a plus de couleurs: comment je ne l'ai pas remarqué tout de suite? Tu as sûrement pris froid. Montre-moi ta langue... montre-la, allez, montre-la, je te dis! merde pour les voisins!... eh non! ta tête n'est pas trop chaude... Tu es bien habillé en dessous?... défais voir ces boutons, je vais vérifier de mes propres yeux... Hé, fils de chien, je suis comme ta mère, défais donc... Ouais!, je l'avais deviné: toi aussi tu mets des sous-vêtements légers; ah! jeunesse, jeunesse!... Mais il te faut de la laine, des tricots de laine, voyons! Et tu as une barbe d'un doigt: pourquoi tu ne te rases pas?... Tu n'as pas d'argent? menteur! allez, montre-moi ton argent! Pas d'histoire! tu vas vite rentrer, tu vas te coucher et tu vas suer. Si ce n'est pas bête! vous avez honte de mettre des caleçons longs, hein?

Ils se turent. Les roues grincèrent, le tram s'arrêta, repartit après le sifflet habituel et l'Arménienne se plaignit:

— Hélas! Ces garçons maigres et faibles traînent dans les rues... sans maman pour veiller sur eux... Zut! tu n'habites même pas dans les environs: je serais venue te coller six ventouses et tu t'en serais tiré. Quel âge tu as? pauvre de toi!

Le jeune homme assura que ce n'était rien, qu'il ne fallait pas tant s'inquiéter. Yébraksée Hanem se fâcha, mais finit par se taire. Le garçon resta pensif, soucieux. La maman soupira, «sale monde!» murmura-t-elle, et essuya une larme. Puis elle éclata soudain:

— Qu'elles crèvent ces filles! Mais qu'est-ce qu'elles ont donc pour que vous soyez tous accrochés à leurs jupes?... Mon aîné est sage, mais le cadet... c'est un vrai fléau! Ah! ces filles... qu'elles soient maudites, toutes.

Des rues se succédèrent, des voyageurs descendirent et montèrent et le receveur cria les noms des stations de la même voix ennuyée. Les deux Arméniens gardèrent le silence pour un temps, puis la femme se remit à parler avec un faux accent de reproche:

— Sale gamin! pourquoi donc je t'ai rencontré? Je vais me faire de la bile pour toi. Tu ne connais même pas mes fils pour me donner des nouvelles de toi, plus tard. Et je ne peux rien pour toi... pourquoi je t'ai rencontré?

Le jeune homme triste la remercia: «Il y a encore de braves gens sur terre». Et il se tut.

Les roues du tram grincèrent, écorchèrent les rails.

Une vitrine fit 50 p. cent de rabais sur ses articles, une salle de cinéma ferma ses portes pour cause de réparation, des œufs frais arrivèrent tout droit de la province. Byrrh se classa première parmi les boissons, deux pièces et un garage furent mis en location, un magasin tout noir fit tout pour le deuil en 24 heures.

Quand tout fut noir en 24 heures, Noraïre se pencha vers la femme et dit:

— Dis, mémé, puisque tu as un cœur si tendre, je voudrais te demander un service. Non, c'est pas grand-chose, mais ne refuse pas. Descends avec moi un peu plus loin. C'est à deux pas, tu verras. Là je te donnerai un petit mot et te montrerai un hôtel: c'est le mien. C'est pas loin du tout: à quelques stations de métro de l'arrêt du tram. Tu remettras un mot à mes logeurs. C'est tout, je ne te demande rien d'autre. Je te paierai le billet, je te donnerai même plus... ne dis pas non: tu dois accepter ce que je te donnerai. Remets seulement le papier au patron de l'hôtel.

Yébraksée Hanem, les sourcils froncés, écouta sérieusement cette proposition, mais n'accepta pas tout de suite: elle ne comprenait pas pourquoi le jeune homme ne voulait pas aller lui-même à son hôtel. Elle ne voyait pas le lien entre sa faiblesse et la mission qu'il voulait lui confier.

— Ne me demande rien et que je n'explique rien, dit le jeune homme. Je ne peux pas y aller, moi; il ne faut pas que j'y aille. Mais sache que tu me rendras un grand, un très grand service. Crois-moi: c'est à deux pas... tu m'auras tenu lieu de mère.

La femme demanda de plus amples explications, mais Noraïre répéta la même chose, avec entêtement: le petit mot, rien que ça.

Quand ils descendirent à l'endroit voulu, le receveur dit:

— Non, Madame, ce n'est pas Clamart ici.

Bien sûr que non, puisqu'ils n'étaient pas encore sortis de Paris. Mais on sentait déjà la Porte. La maman arménienne et le jeune homme descendirent du tram et s'arrêtèrent sur le trottoir. Noraïre, qui avait pris le paquet de la femme, le mit sur le banc, s'assit lui-même à côté et dit qu'il ferait la lettre en une minute. La femme, debout, attendait.

Noraïre sortit une feuille blanche de son portefeuille, décapuchonna son stylo et se mit à écrire, très décidé:

«Madame et Monsieur Duvert,

Je ne rentrerai pas à l'hôtel. Vous ne me verrez plus. Demain vous apprendrez ma fin, par les journaux. Je vais me suicider. Mes raisons sont toutes personnelles. Ma décision est irrévocable. Irrévocable! Je ne veux pas vivre. Je ne peux pas. Sachez qu'à Paris...

Yébraksée Hanem, regardant la plume qui courait sur le papier, dit:

— Of, of! *Kaléminden kan akar...*<sup>75</sup>

La plume troua le papier. Le jeune homme jura (soi-disant à l'adresse de la plume) et continua:

«... Je n'ai personne. Personne! Et je ne dois pas un sou à qui que ce soit. Je vous écris ce mot pour vous présenter une demande. La femme, la compatriote qui vous apportera ce mot, doit recevoir tout ce que j'ai dans ma chambre. Donnez tout à cette pauvre femme, je lui en fais cadeau. Je ne veux pas que la police saisisse mes affaires. Je vous prie de respecter ce désir qui est ma dernière volonté.

«Avec mes remerciements et mes dernières salutations,

Je signe:

Robert

(Noraïre Garabédian)

— Comme tu as fait vite, dit Yébraksée Hanem.

Noraïre cherchait une enveloppe dans son portefeuille. En vain. Il était très mécontent. Soudain il eut une idée: il demanda à la femme si elle savait lire le français. «Eh! il ne me manquait que ça!» dit-elle.

Alors le jeune homme lui remit le papier simplement plié. Ah! oui, il avait encore quelque chose d'autre à faire. Il sortit sa carte d'identité, la remit aussi à la femme, puis ajouta ces mots à sa missive:

«Je joins à ma lettre ma carte d'identité, pour que vous soyez sûrs qu'elle vient directement de moi.»

75. Expression turque. Litt.: «le sang coule de sa plume», c'est-à-dire: «il écrit très bien».

Noraïre et la femme s'engagèrent dans une rue latérale. Après avoir marché un certain temps, il s'arrêta devant un boucher et montra un hôtel avec une entrée en marbre et des lettres dorées, en face, à quelque pas. C'est là qu'elle devait aller et remettre la lettre au patron de l'hôtel.

Noraïre rendit le paquet de tapis et voulut donner un billet à Yébraksée Hanem, mais elle refusa catégoriquement.

.....  
C'est une véritable tempête que la mère arménienne déchaîna.

Elle allait devenir folle, perdre la raison. Il y avait sûrement une erreur. Non, elle allait devenir folle! Mais est-ce qu'on lisait bien, avec attention, était-on sûr de ce qu'on disait? Mais mon Dieu! est-ce qu'il n'y a pas d'Arménien dans les environs qui traduise la lettre comme il faut? Quels effets personnels? Qu'est-ce qu'elle a à faire avec ce que la police va saisir? Comment? Robert?

C'était la jolie petite patronne qui avait d'abord pris le billet. Elle avait pâli en le lisant. Alors elle se jeta hors du bureau et cria dans l'escalier: «Désiré, Désiré!» Et parce que le mari n'arrivait pas assez vite, elle se mit à sonner à tous les étages. Finalement il descendit: «On a enfin apporté la réponse de l'assurance?» Mais presque aussitôt, il vit la pâleur de sa femme, fit la mine, se fâcha. «Tu es folle, disait-il, tu vas de nouveau tomber malade. Ça fait à peine deux jours que tu t'es levée... Qu'est-ce qu'il y a donc?»

Quand l'hôtelier lut à son tour le mot de Noraïre, lui et sa femme assommèrent Yébraksée Hanem d'une rafale de questions. Bien sûr, ils n'osaient pas lui dire tout de suite ce qui se passait, ne sachant pas quels liens l'unissaient au jeune homme. Quand, finalement, ils comprirent à grand peine qu'elle était une simple compatriote, ils lui dirent ce que le billet contenait.

Non, elle ne pouvait pas croire. Ses yeux se voilaient, son sang lui montait à la tête. Ce n'était pas possible. Elle exigeait qu'on trouve un Arménien pour qu'il traduise comme il faut. Mon Dieu, il fallut beaucoup de patience pour faire comprendre à l'Arménienne qu'ils ne mentaient pas et ne se trompaient pas non plus.

— Mais alors qu'est-ce que vous attendez? Courez, courez après lui, criait Yébraksée Hanem. Il a une mère, il a une sœur.

Et elle ne pouvait comprendre pourquoi on ne se hâtait pas de courir derrière un jeune homme qui avait une mère, au loin.

En le tirant par la manche, elle amena l'hôtelier jusqu'à l'entrée, lui montra jusqu'où Noraïre l'avait accompagnée et lui dit que s'il courait un peu, il le rattraperait sûrement. Il fallait prendre une voiture et y courir, il fallait avertir notre Église qui se trouve près du métro Champs-Élysées. Elle ne peut pas courir, elle...

Ils revinrent au bureau. Yébraksée Hanem pleurait. Elle n'aurait pas tant pleuré, si elle avait pu, au moins, s'extérioriser. Mais l'obstacle de la langue la gênait doublement, Des mots arméniens et turcs se mêlaient à son français rudimentaire, ridicule, et l'hôtelier devinait ce qu'elle disait plutôt qu'il ne comprenait.

Pour calmer un peu la tempête, l'homme dit avec sévérité:

— Mais retenez-vous donc un peu, Madame, vous n'êtes pas une gosse! Nous le connaissons mieux que vous et pourtant... N'exagérons pas, on peut dire que vous lui êtes étrangère, après tout...

Comment, étrangère, elle? Jamais de la vie! Elle connaissait Noraïre depuis longtemps. Que de fois elle l'avait rencontré à l'église, les dimanches. Et puis il devait lui trouver un appartement... il s'était déjà mis à chercher... Et puis, pas plus tard que ce soir, elle devait venir ici et poser six ventouses sur le dos de Noraïre... Étrangère, elle? Allons donc! elle savait même combien de camisoles il portait... Étrangère!...

La patronne dit:

— Je me rendais compte qu'il avait quelque chose. Voici deux jours qu'il n'est pas revenu à l'hôtel. N'est-ce pas, Désiré, ça fait bien deux nuits qu'il n'est pas rentré?

— Tais-toi, donc, toi, dit l'homme avec rudesse. Tu fais toujours ça: tu prends tout au tragique et tu deviens blanche comme linge. Il y a à peine deux jours que tu as quitté le lit... Il dit qu'il va se suicider et vous le croyez! Attendez voir... La distance est grande de la parole à l'acte. Quel jeune homme n'a eu pareille intention? Moi-même, je t'ai bien écrit de Lille que...

— Qu'est-ce que tu racontes, Mussu? cria Yébraksée Hanem, toi et lui vous n'êtes pas pareils. C'est celui qui l'a regardé au fond des yeux qui peut savoir combien il est têtu. Il n'est pas homme à démordre de ce qu'il a dit. Il l'a décidé, il le fera! Je n'ai qu'à regarder quelqu'un, moi, pour dire ce qu'il a dans le ventre.

L'Arménienne disait ces mots (ou croyait les dire) toujours de la même voix haute, gesticulant, bouleversée. L'hôtelier essaya

de nouveau de la calmer, mais, constatant qu'elle ne comprenait pas tout ce qu'il disait, finit par s'exclamer: la barbe<sup>76</sup>!

— Mais oui! dit Yébraksée Hanem, il avait une barbe d'un doigt. Il s'était laissé aller. Complètement!

Cette fois-ci, les Français ne rirent plus: ce n'était pas possible. Alors l'hôtelière dit à son mari qu'il fallait aller au commissariat et raconter le fait, informer les autorités. Peut-être pourraient-elles trouver le jeune homme, le faire renoncer à son projet. «D'ailleurs, il n'y a pas d'autre moyen», dit l'homme, et il se prépara à se rendre au commissariat. Mais parce que la présence bruyante de l'Arménienne était désagréable dans le bureau, qu'il ne voulait pas la laisser seule avec sa femme «qui allait retomber malade», il fit sortir Yébraksée. Il la fit monter quelques étages, ouvrit une porte et dit que c'était la chambre de Garabédian. Puis, prenant une photo du jeune homme sur le miroir, il ajouta: «Je leur dirai ce qu'il faut. Ils pourront peut-être le retrouver, grâce à cette photo. Ne bougez pas d'ici jusqu'à mon retour. Je reviendrai tout de suite.» Et il partit, laissant la femme seule.

.....

Puis elle ouvrit l'armoire. Voyant le costume neuf, le manteau qui y étaient pendus et d'autres effets, elle s'écria: «Je n'en veux pas, non, je n'en veux pas!» Elle vit sur le miroir la photo d'une femme mûre qui devait être la mère de Noraïre. Cette femme aux cheveux poivre et sel souriait doucement. «Je n'ai pas mes lunettes, dit Yébraksée Hanem, mais tu m'as l'air d'une brave femme.» Et elle s'éloigna du miroir, profondément émue. Mais elle s'approcha de la photo aussi vite qu'elle s'en était éloignée. «Ton foyer s'est éteint, femme... Que je meure!... comme tu ressembles à ton fils: c'est ton portrait craché... Il me semble que je t'ai vue quelque part...

Et soudain, elle se fâcha contre Noraïre. Elle se fâcha tout rouge. Non, il n'aurait pas dû faire ça, du moment qu'il avait une mère; il aurait dû épargner cette peine à ses parents. «Qu'est-ce que tu avais donc, gamin? Dieu merci, tu n'es pas impotent: tu ne pouvais donc pas te serrer la ceinture et tenir? Et puis, qu'est-ce que tu me voulais, à moi? Qu'est-ce que je t'ai fait pour me bouleverser comme ça? Tu crois que je n'avais pas assez de ce que

---

76. En français dans le texte.

j'ai déjà souffert? Qu'est-ce que tu me voulais pour m'envoyer ici? Tu n'as pas pitié de moi?... Ah! jeunesse! On a raison de vous appeler *déli kanle*<sup>77</sup>, votre sang bouillonne... mais est-ce possible qu'à la première femme rencontrée dans le tram...

Yébraksée Hanem regarda sans voir les photos en couleurs de *L'Illustration* fixées au mur. Elle releva la couverture, contrôla la propreté des draps et hocha la tête en disant: *déli kanle*. Puis elle alla encore une fois à l'armoire, examina le linge et tâta l'étoffe du costume. Elle jura de les donner à un pauvre et s'éloigna, sincèrement émue.

Elle était vraiment émue, car elle voyait devant ses yeux son fils cadet qui avait le même âge. Son «roué de fils» lui apparut triste, affaissé sur lui-même, avec une barbe d'un doigt. Cette chère figure pâlisait de plus en plus. Yébraksée Hanem tomba sur une chaise, brisée. L'image de son fils était toujours là. Il était désespéré, abandonné. Il avait mis de vieux sous-vêtements légers, n'avait personne qui pût lui coller des ventouses et légua ses affaires à n'importe qui. Soudain son visage se couvrit de sang. Le sang lui coulait de la bouche, des narines, de la tempe. Soudain sa tête s'écrasa sous un tram et des gens commencèrent à crier, hurler, appeler au secours. Soudain la gorge du jeune homme fut coupée d'un terrible coup de rasoir. Soudain... Yébraksée Hanem pleurait. On retirait de la Seine le corps gonflé de son fils: il était tout vert; on l'amenait à la maison dans ses vêtements trempés. La grosse concierge farouche, terrorisée, levait les bras au ciel et demandait pardon à Yébraksée Hanem. Quant à elle, effondrée sur le cadavre froid de son fils, elle s'arrachait les cheveux... Elle se mit debout. C'était intenable. Elle allait étouffer.

Elle ouvrit la porte de la chambre avec impatience et jeta un coup d'œil dans l'escalier. L'hôtelier n'était toujours pas là. Elle se mit à faire les cent pas dans la chambre en s'efforçant d'éloigner d'elle ces pensées macabres. Les minutes semblaient s'éterniser; elle voulait s'enfuir au plus tôt de cette maison mortuaire où elle ne pouvait plus tenir. Elle s'aspergea la tête d'eau froide, soupira et resta découragée, brisée, le regard vide.

Ainsi, le regard vague, les lèvres immobiles mais dodelinant de la tête, elle se remit à penser:

---

77. Du turc, signifie «jeune»; litt.: «au sang fou».

— Un jeune homme en moins... qui donc s'en soucie?... Qui est-ce qui fait le contrôle?... Qui viendra chercher ici?... Une fois qu'on est mort!... On en a tant massacré, tué, on a versé tant de sang innocent... Qui s'en soucie?... Chacun court de nouveau après son pain quotidien, chacun pense au lendemain... Une fois qu'on est mort... Si par miracle, au moins, on trouvait ce jeune homme, si par miracle, on pouvait le sauver...

Yébraksée Hanem sortit soudain de sa torpeur. Une idée lui était venue comme une pierre tombe du ciel, une de ces idées qui pousse l'homme à agir, sans même lui laisser le temps de se retourner. Mais bien sûr, pourquoi ne le ferait-elle pas? Qui pouvait le voir? Qui donc se soucie des autres?

Et, après avoir ouvert toute grande la fenêtre, elle alla défaire son paquet et en sortit le tapis. Elle allait le battre.

Satisfaite, elle se mit à le battre avec force, énergiquement. «Ah! ça c'est vraiment bien arrangé», pensa-t-elle, et les bras tendus, le torse hors de la fenêtre, elle se mit à battre régulièrement. Pat, kut! Qui viendrait l'empêcher? Qui se soucie des autres? Pat, kut!... Mais elle glissa. Yébraksée Hanem glissa sur le parquet trop usé et récemment ciré; elle glissa à cause de ses vieux talons et de sa hâte. Elle tomba face à terre.

Tout se fit en un clin d'œil. Un cri sourd se perdit dans les entrailles de la femme... des lignes géométriques, du linge qui séchait dans les fenêtres et la cour, en bas, tournèrent, dansèrent, basculèrent devant ses yeux, mais elle s'agrippa.

Elle put s'accrocher d'une main au cadre de la fenêtre. Le souffle coupé, elle passa péniblement dans la chambre. Sans le tapis. Il était déjà en bas et reposait entre deux poubelles.

Elle était terrifiée. Yébraksée Hanem était saisie d'une frayeur sans nom. Elle se frappa la tête vigoureusement, des deux mains et s'écria du fond du cœur: «Aman! aman Sainte Vierge!»

Comme pour s'éloigner du danger, être plus en sécurité, elle se réfugia au fond de la chambre, se mit à tourner sans arrêt dans le même coin et, se frappant la tête de ses mains tremblantes, elle dit: «Mais j'allais passer... Oh! mes fils!... aman Sainte Vierge!»

Non, elle n'était pas passée. Il n'y avait pas de doute: elle n'était pas tombée. Elle était là, dans la chambre, et le danger était écarté. Elle se vit dans le miroir. Elle était toute rouge, le visage

défait. Elle se signa et décida «d'aller au cierge, dimanche, et de brûler une église». Lorsqu'elle se regardait dans la glace, elle vit aussi la photo de la mère inconnue. Elle souriait toujours doucement.

.....  
 Elle souriait toujours doucement.

.....  
 — Femme sans vergogne! Tu devrais être mangée par les vers, Yébraksée!

Elle se mit à se réprimander avec rage; les Français avaient raison, elle était folle à lier, elle avait vraiment poussé à l'excès l'amour de la propreté. Tous les jours et à longueur de journée elle fait couler l'eau, frotte le parquet et bat quelque chose. Et maintenant, elle voulait enfin savoir, elle voulait absolument savoir quand elle allait changer son sale caractère. Elle se le demandait, elle désirait savoir quand elle allait renoncer à ses mœurs stupides. «Hein, dis-le moi», répétait-elle au début et à la fin de chaque phrase; et puisque l'inculpée gardait le silence, elle prenait plus d'assurance et soutenait qu'elle méritait vraiment un châtiement. Ce n'est que justice. Ce qui est arrivé est juste. Oui, c'est un acte de justice. Une mégère comme elle, qui n'a même pas pitié de ses deux garçons incomparables, doit avoir une fin pareille. Elle doit être écartelée. «Aman, Sainte Mère de Dieu!» Yébraksée Hanem se mit à pleurer.

.....  
 Jamais, jamais elle n'osera descendre et demander à l'hôtesse de lui rendre son tapis. Jamais, jamais elle n'osera avouer qu'elle était montée battre son tapis dans la chambre d'un jeune mort qui avait une mère au loin. Elle voyait sa condamnation sur le miroir. Mais que va-t-elle faire, maintenant? La voix de l'hôtelier, plus ferme depuis qu'il s'était frotté aux policiers, se fit entendre dans l'escalier. Il était donc de retour. Yébraksée Hanem ferma tout de suite la fenêtre.

Naturellement, les pas se rapprochaient et l'escalier grinçait de plus en plus distinctement. La mère arménienne aperçut soudain son étoffe noire. Celle dans laquelle elle avait roulé son tapis. Cette étoffe vide, vide, vide!

Aussi rapidement qu'elle avait ouvert la fenêtre pour battre le tapis, Yébraksée Hanem jeta un regard autour d'elle et se saisit

rapidement du grand traversin. Elle le roula dans l'étoffe noire. Hop-là! Elle referma les couvertures.

.....

Des porteurs bien bâtis descendent d'une voiture un piano à queue, tandis que les chevaux se mordent le cou. Exceptionnellement, il n'a pas plu aujourd'hui; l'après-midi d'avril s'est glissé sous les murs, la tête basse. La fumée de la haute cheminée voisine s'étale au-dessus de la rue, contraignant le balayeur à redresser la tête, à regarder et à grogner. Un boucher au passé sombre est assis devant sa boucherie détestable, un gros chien à côté de lui; le gros boucher crache du coin de sa bouche un mégot dégoûtant et s'étonne enfin. Il regarde avec surprise une pauvre femme vêtue de noir, dont les gestes sont pour le moins bizarres. La femme plantureuse a un paquet noir sous le bras. Elle va, d'une démarche nerveuse, jusqu'au bout de la rue et s'arrête là. Elle s'arrête, puis elle revient sur ses pas. C'est la troisième fois qu'elle fait ce va-et-vient. Elle s'approche d'un hôtel à l'entrée en marbre et aux lettres dorées, avec, dirait-on, la ferme, l'inébranlable décision d'y entrer: mais elle hésite, et s'éloigne en hâte peu après. Elle ouvre son paquet, regarde quelque chose de blanc et pousse des exclamations incompréhensibles. Mais surtout elle se frappe la tête, de coups rapides et répétés. Elle regarde aussi autour d'elle, comme pour implorer du secours, mais personne ne vient à l'aide de celle qui est plantée là, misérable, devant la porte de l'hôtel; celle que moi j'ai appelée Yébraksée Hanem, mais toi, lecteur, tu sais bien qu'elle n'est qu'un petit cœur tendre.

Missak Manouchian (1906-1944) — Sa famille ayant été décimée durant le génocide, il passe son enfance à l'orphelinat. Il se réfugie en France dans les années 20 et suit des cours de littérature et d'histoire à la Sorbonne, où il s'initie à la culture de son pays d'adoption; il traduit en arménien les symbolistes français: Baudelaire, Verlaine et Rimbaud.

MISSAK MANOUCHIAN  
LA LUTTE<sup>78</sup>

Les rêves, les amours, dans l'effort et la lutte,  
À la clarté de ma maison, deviennent haine,  
Comme le vin des bouteilles longtemps bouchées  
Prend à l'air un goût d'amertume.

Quand mes longues pensées sans cesse sont battues  
Sur l'enclume de la misère quotidienne,  
La vengeance, la colère en moi prennent feu,  
Un feu qui crépite d'impatience.

Et me pénètre alors l'immense joie soudaine.  
Dans les baisers d'amour, je retrouve ce feu,  
La flamme vive de la vengeance et de la haine  
Qu'il faut transmettre à ceux qui souffrent.

Un feu pour tuer en eux le dieu obscur,  
Un feu pour la patience et l'espoir sombre,  
Un feu pour y tremper la lame des épées,  
Le feu amer de la vie et de la liberté.

William Saroyan (1908-1981) est né à Fresno, en Californie, de parents arméniens. Dès son premier récit, publié en 1933 dans la section anglaise du périodique arménien *Häirenik*, la critique reconnaît en lui l'un des meilleurs écrivains américains du XX<sup>e</sup> siècle. Parmi ses récits, ses nouvelles, ses romans et ses pièces de théâtre, on peut citer *Je m'appelle Aram*, *La Comédie humaine*, *Rock Wagram*, et *Mon cœur est sur les Monts d'Écosse*, dont nous présentons ici un extrait. Saroyan a mis dans son œuvre ses préoccupations fondamentales: le refus de la cruauté et le respect de la dignité humaine. Les livres de William Saroyan sont traduits en plusieurs langues, y compris en français.

78. *Ani*, Cahiers arméniens, n° 3, septembre 1987, p. 69, adapté par J. Gauchezon.

WILLIAM SAROYAN  
SOIXANTE-DIX MILLE ASSYRIENS (nouvelle) (extrait)<sup>79</sup>

Voyons, recommençons: il y a longtemps que je ne m'étais pas fait couper les cheveux, et je commençais à voir l'air assez minable, alors je me suis rendu à l'école des coiffeurs, troisième rue, et je me suis assis dans un fauteuil. Je dis au coiffeur:

— Je voudrais une nuque bien garnie. J'ai une tête en forme de pain de sucre et, si vous en enlevez trop par derrière, je sortirai d'ici avec un facies de cheval. Enlevez tout ce que vous voudrez sur le dessus de la tête. Pas de lotion, pas d'eau, peignez les cheveux à sec.

C'était clair et net, n'est-ce pas? La lecture rend l'homme complet, le fait d'écrire lui enseigne la précision, comme vous voyez. Voilà l'affaire. Ça ne fait pas une histoire extraordinaire, et c'est parce que j'ai omis de parler du coiffeur, du jeune homme qui m'a coupé les cheveux.

Il était grand, avec un visage grave et une peau mate, des lèvres épaisses qui étaient sur le point de se distendre en un large sourire, mais des cils épais et mélancoliques, des yeux tristes et un grand nez. Je lus son nom sur la carte collée à la glace devant mon fauteuil: Théodore Badal. Un beau nom authentique, un brave jeune homme, authentique.

Théodore Badal s'attaqua à ma tête. Un bon coiffeur n'ouvre jamais la bouche, quelle que soit la plénitude de son cœur, tant que le client ne lui a pas adressé la parole.

— Votre nom, dis-je, Badal... Seriez-vous Arménien? Moi, je suis Arménien.

Je l'avais déjà dit à bien des gens. Ils ont l'habitude de me regarder en se demandant ce que je suis, alors j'y vais carrément et le leur dis pour qu'ils ne se cassent pas la tête. «Je suis Arménien», leur dis-je. Ou bien ils lisent quelque chose que j'ai écrit et se perdent en conjectures, alors je leur dis: «Je suis Arménien». C'est une remarque qui n'a pas beaucoup de sens, mais ils attendent que je la fasse, alors je la fais. Je n'ai aucune idée de la sensation que ça donne, d'être Arménien, ou d'être Anglais ou Japonais ou n'importe quoi. Mais je devine l'effet que ça produit

---

79. *Mon cœur est sur les Monts d'Écosse* (nouvelles), Paris, Del Duca, p. 177-188, traduit de l'américain par H. Bayan.

de se sentir vivant. C'est la seule chose qui m'intéresse vraiment. Ça et le tennis. Un jour, j'espère écrire un gros traité sur la philosophie du tennis, quelque chose comme *Mort dans l'après-midi* de Hemingway, mais je me rends compte que je n'ai pas encore atteint le stade où l'on est capable d'écrire un tel ouvrage. Je crois que si l'on diffusait le culte du tennis sur une grande échelle parmi tous les peuples de la terre, cela contribuerait dans une grande mesure à abolir les discriminations raciales, les préjugés, les haines, etc. Quand je me serai perfectionné dans les *drives* et les *lobs*, je dresserai le plan de ce grand ouvrage. (Quelques personnes sophistiquées croiront peut-être que je suis en train de me moquer de Hemingway. Il n'en est rien. *Mort dans l'après-midi* est un ouvrage de prose très valable. Je ne trouve rien à y redire sur le plan philosophique. Je pense que sa philosophie est bien supérieure à celle de Will Durant et de Walter Pitkin. Même quand Hemingway fait l'imbécile, il faut dire qu'il le fait avec beaucoup de précision. Il vous raconte exactement ce qui se passe sans toutefois permettre à l'événement en question de devancer la durée de l'exposé. C'est déjà énorme. C'est, en quelque sorte, un accomplissement dans le domaine littéraire: prendre tout son temps pour écrire la nature et la signification de quelque chose dont la durée est très brève).

— Seriez-vous Arménien, par hasard? demandai-je à Badal.

Nous sommes un petit peuple, et chaque fois qu'un des nôtres rencontre un compatriote, c'est un événement. Nous sommes toujours à la recherche de quelqu'un à qui nous puissions parler notre langue. Le plus ambitieux de nos partis politiques estime qu'il y a près de deux millions d'Arméniens sur terre, mais la plupart d'entre nous ne partagent pas cet avis. La plupart d'entre nous s'assoient, prennent un crayon et une feuille de papier, choisissent une partie du monde au hasard et s'efforcent d'imaginer le nombre d'Arméniens qui peuvent bien vivre sur ce territoire, ils inscrivent le chiffre maximum probable sur le papier, puis passent à une autre région, l'Inde, la Russie, l'Arménie soviétique, l'Égypte, l'Italie, l'Allemagne, la France, les États-Unis, l'Amérique du Sud, l'Australie, et ainsi de suite, et après avoir fait l'addition des nombres illustrant leurs plus grands espoirs, ils obtiennent un total général qui s'élève à un peu moins d'un million. Alors, nous nous consolons en nous disant que nous avons des familles nombreuses, que notre natalité est élevée, que notre

mortalité est insignifiante (sauf en temps de guerre, à quel moment les massacres augmentent la mortalité) et nous nous mettons à imaginer la rapidité avec laquelle nous allons accroître notre population si les autres nous fichent la paix pendant un quart de siècle, et cela nous emplit de joie<sup>80</sup>. Nous faisons toujours abstraction des tremblements de terre, des guerres, des massacres, des famines, etc..., et c'est un tort. Je me souviens des campagnes de propagande qui ont été lancées dans ma ville natale pour le secours au Moyen-Orient. Mon oncle était notre porte-parole et il arrivait à faire pleurer tout un auditoire d'Arméniens. Il était avocat de son métier et possédait un grand talent oratoire. Eh bien! le premier fléau fut la guerre. Notre peuple était exterminé par l'ennemi. Ceux qui n'étaient pas tués se trouvaient sans abri et mouraient de faim, *notre propre chair et notre propre sang*, disait mon oncle, et tout le monde se mettait à pleurer. Alors nous faisons la quête et envoyions l'argent à nos compatriotes du vieux pays. Après la guerre, lorsque j'étais déjà un adolescent, nous eûmes une autre campagne de propagande pour le secours au Moyen-Orient, et mon oncle monta une fois de plus à la tribune du Civil Auditorium de ma ville natale et dit: «Dieu merci, cette fois-ci, ce n'est pas l'ennemi, mais un tremblement de terre. Un châtiment de Dieu. Nous L'avons adoré au milieu des épreuves et des tribulations, au milieu des souffrances, de la maladie, de la torture et de l'horreur et (à ce moment mon oncle se mit à sangloter lui-même) au milieu de la folie et du désespoir, et voici qu'Il nous envoie une autre épreuve, mais nous continuons à louer Son nom, nous continuons à L'adorer. Car les voies de Dieu sont impénétrables.» Lorsque la campagne de propagande fut terminée, j'allai trouver mon oncle et lui demandai:

— Étais-tu sincère en parlant de Dieu?

Et il me répondit:

— C'était de l'art oratoire, voyons, il nous fallait trouver de l'argent à tout prix. Quel Dieu? En voilà une bonne blague.

— Et quand tu t'es mis à pleurer? fis-je.

Et mon oncle me répondit:

— Ça, c'était sincère. C'était plus fort que moi. Je n'ai pas

---

80. Il est certain que l'auteur sous-estime à dessein le nombre des Arméniens, pour accentuer son point de vue.

pu m'empêcher de pleurer. Pour l'amour de Dieu, pourquoi nous faut-il endurer ce sacré enfer? Qu'avons-nous fait pour mériter toutes ces tortures? L'homme nous poursuit. Dieu nous poursuit. Quel mal avons-nous fait? Ne passons-nous pas dans le monde pour un peuple pieux? Quel péché avons-nous commis? Dieu me dégoûte. L'homme me donne envie de vomir. La seule raison pour laquelle je me lève pour prendre la parole, c'est que je n'ose pas me taire. Je ne puis supporter l'idée que les nôtres continuent à mourir. Seigneur Jésus, qu'avons-nous fait pour mériter tout cela?

J'ai demandé à Théodore Badal s'il était Arménien.

Il me répondit:

— Je suis Assyrien.

Ça, c'était quelque chose. Les Assyriens viennent de la même région que nous, ils ont des nez comme les nôtres. Leur langue est différente, il est vrai. Lorsqu'ils parlent, nous ne les comprenons pas, mais ils nous ressemblent beaucoup. C'était moins agréable que si Badal avait été un Arménien, mais c'était mieux que rien.

— Moi, je suis Arménien, dis-je. J'ai connu quelques Assyriens dans ma ville natale, Joseph Sargis, Nito Elia, Tony Saleh. Vous les connaissez?

— Je connais Joseph Sargis, dit Badal. Mais pas les autres. Nous avons vécu à New York. Il y a seulement cinq ans que nous sommes venus dans l'Ouest. Nous avons habité d'abord Turlock, puis nous avons déménagé à San Francisco.

— Nito Elia, dis-je, est capitaine dans l'Armée du Salut. (Je ne voudrais pas que quelqu'un m'accuse de forger une histoire ou de vouloir faire une plaisanterie.) Tony Saleh, dis-je, a été tué il y a huit ans. Il montait à cheval et il a été projeté hors de la selle et le cheval a continué à courir. Tony n'a pu se dégager, il a été traîné par un pied, et le cheval a continué à courir en rond pendant une demi-heure, puis, lorsqu'il s'est arrêté et que les gens se sont approchés, Tony était déjà mort. Il avait quatorze ans à l'époque. J'allais à l'école avec lui. C'était un garçon très éveillé, très fort en arithmétique.

Nous parlâmes de la langue assyrienne et de la langue arménienne, du vieux monde, des conditions qui y régnaient, et ainsi de suite. J'étais en train de me faire couper les cheveux pour quinze cents et je voulais en profiter pour apprendre quelque

chose en même temps, pour acquérir quelque vérité nouvelle, quelque appréciation de la merveille que sont la vie et la dignité humaines.

Badal dit:

— Je ne lis pas l'assyrien. Je suis né au pays, mais je veux rompre toutes les attaches.

Il paraissait las, non pas physiquement mais spirituellement.

— Pourquoi? lui demandai-je. Pourquoi voulez-vous rompre toutes les attaches?

— Eh bien! répondit-il en riant, tout simplement parce que le pays a été effacé de la mappe-monde. (Je répète textuellement ses paroles, je n'ajoute rien.) Nous avons été un grand peuple jadis, poursuivit-il. Mais ça c'était hier ou avant-hier. À présent, nous sommes un sujet d'histoire ancienne. Nous avions une grande civilisation. On continue à l'admirer. À l'heure qu'il est, je suis un Américain qui apprend à couper les cheveux. En tant que race, nous sommes effacés, fichus, c'est fini, pourquoi voulez-vous que j'apprenne à lire la langue du pays? Nous n'avons pas d'écrivains, nous n'avons pas d'événements nationaux, ou du moins très peu; de temps à autre, les Anglais encouragent les Arabes à nous massacrer, mais c'est tout. C'est une vieille histoire, nous la connaissons par cœur. Et c'est l'Associated Press qui nous transmet les nouvelles, alors?...

Ces remarques me firent mal, à moi, un Arménien. Cela m'a toujours fait de la peine de penser que mon peuple était décimé, mais je n'avais encore jamais entendu un Assyrien parler de ces choses-là en anglais. Je ressentais un grand amour pour ce jeune garçon. (Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. De nos jours, dès qu'un homme se hasarde à dire qu'il a de l'affection pour un autre homme, les gens ont tendance à lui prêter des mœurs contre nature.) Je crois à présent que j'ai de l'affection pour tous les peuples, même pour les ennemis de l'Arménie que je n'ai pas nommés, question de tact. Tout le monde sait de qui il s'agit. Je n'ai rien contre eux, parce que je les considère tous comme un seul être humain vivant une vie à la fois, et je sais, je suis convaincu, qu'un homme pris individuellement est incapable de commettre les monstruosité perpétrées par une foule. Seules les foules me répugnent.

— Eh bien! fis-je, c'est à peu près la même chose pour nous.

Nous aussi, nous sommes vieux. Mais nous avons toujours notre église. Nous avons encore quelques auteurs, Aharonian, Isahakian et quelques autres, mais c'est à peu près pareil.

— Oui, dit le coiffeur. Je sais. Nous avons choisi la bonne voie. Nous avons choisi des choses simples, la paix, le calme et la famille. Nous n'avons pas opté pour la technique, la conquête territoriale ou le militarisme. Nous n'avons pas embrassé la diplomatie et l'imposture, nous n'avons pas inventé des mitrailleuses et des gaz asphyxiants. Alors, pourquoi être déçus? Nous avons eu notre jour de gloire jadis.

— Mais nous, nous continuons à espérer, dis-je. Il n'y a pas d'Arménien vivant qui ne rêve d'une Arménie indépendante.

— Ils rêvent? fit Badal. Eh bien! c'est déjà quelque chose. Les Assyriens, eux, ne peuvent même plus rêver. Savez-vous seulement combien il en reste sur terre?

— Deux ou trois millions?

— Soixante-dix mille, dit Badal. C'est tout. Soixante-dix mille Assyriens dans le monde entier, et les Arabes continuent à en tuer tous les jours. Ils ont massacré soixante-dix des nôtres dans une petite échauffourée le mois dernier. Il y avait un tout petit entre-filet dans le journal à ce sujet. Soixante-dix de plus qui ont péri. Nous serons effacés de la surface de la terre avant longtemps. Mon frère s'est marié avec une jeune fille américaine, il a un fils. Il n'y a plus d'espoir. Nous nous efforçons d'oublier l'Assyrie. Mon père continue à lire le journal qu'il fait venir de New York, mais il est déjà vieux. Il va bientôt mourir.

Puis le ton de sa voix changea. Et on eut l'impression que l'Assyrien s'effaçait pour permettre au coiffeur de prendre le relais.

— Est-ce que j'en ai enlevé assez sur le dessus de la tête? me demanda-t-il.

Le reste de l'histoire ne présente aucun intérêt. J'ai dit *salut* au jeune Assyrien et j'ai quitté la boutique. J'ai fait cinq kilomètres à pied pour traverser la ville et suis arrivé dans ma chambre, Carl Street. Et pendant ce temps, j'ai pensé à tout ce que j'avais vu et entendu: l'Assyrie et l'Assyrien Théodore Badal, qui faisait son apprentissage de coiffeur, la tristesse de sa voix, l'impuissance et le désespoir de son attitude. Quelques mois ont passé depuis, mais je n'ai cessé de penser à l'Assyrie, et l'envie de dire quelque chose

sur l'Assyrie ne m'a pas quitté, quelque chose sur Théodore Badal, le descendant d'une race ancienne, lui-même juvénile et alerte et que, pourtant, l'espoir n'habite plus. Soixante-dix mille Assyriens, soixante-dix mille représentants de ce grand peuple. En tout et pour tout. Soixante-dix mille, les autres reposant calmes et silencieux dans la mort, et toute cette grandeur tombée en poussière et méconnue, et ce jeune homme, en Amérique, qui apprend le métier de coiffeur, ce jeune homme qui se lamente amèrement sur l'évolution de l'Histoire.

Pourquoi suis-je incapable d'inventer une intrigue, pourquoi ne puis-je écrire de belles histoires d'amour qui seront filmées? Pourquoi ne puis-je envoyer au diable ces petits riens assommants? Pourquoi est-ce que je n'essaie pas de plaire au grand public américain?

Eh bien! voilà. Je suis un Arménien. Michael Arlen, lui aussi, est un Arménien. Mais lui sait plaire au public. J'ai une grande admiration pour lui, et je crois qu'il a su parfaire une belle forme d'écriture et tout ce qui s'ensuit, mais je n'ai aucune envie de parler des gens qu'il aime à décrire. Ces gens-là étaient morts dès le commencement. Mais prenez, par exemple, des gens comme Iowa, et le Japonais, et Théodore Badal, l'Assyrien; eh bien! ils peuvent sombrer physiquement dans la mort comme Iowa, ou spirituellement comme Badal, oui, dans la mort, mais ils sont l'essence éternelle de l'homme, et c'est cette essence qui m'intéresse. Ces gens-là vous ne les trouvez pas dans des boîtes chics, faisant des remarques spirituelles sur le sexe et des remarques banales sur l'art. Vous les trouvez là où je les ai trouvés, et ils y seront toujours, à jamais, la race de l'homme, cette partie de l'homme, de l'Assyrie autant que de l'Angleterre, qui ne peut périr, cette partie qu'aucun massacre ne saurait décimer, cette partie qu'un tremblement de terre et la guerre et la famine et la folie et tout le reste ne sauraient anéantir.

Cette histoire est écrite en hommage à Iowa, au Japon, à l'Assyrie, à l'Arménie, à la race de l'homme en tout lieu, à la dignité de cette race, à la fraternité de toute chose qui vit. Je n'espère pas que cette histoire servira de scénario aux Films Paramount. Je pense aux soixante-dix mille Assyriens dont chacun, bien vivant, forme une grande race. Je pense à Théodore Badal qui est, à la fois, soixante-dix mille Assyriens et soixante-dix millions d'Assy-

riens, qui est l'Assyrie même, et l'homme sur terre, debout, dans une boutique de coiffeur de San Francisco, en l'an de grâce 1933, encore et toujours lui-même, et pourtant la race tout entière.

AGOP J. HACIKYAN  
 JEAN-YVES SOUCY  
 UN ÉTÉ SANS AUBE (extrait)<sup>81</sup>

Les feuillets tremblaient dans la main de Riza Bey qui les relisait pour la deuxième fois. L'article, publié aux États-Unis et traduit par les services de renseignements allemands, s'intitulait «Nayiri». Il portait la signature: «Vartan Balian, quelque part en Anatolie».

«Sa petite main tendue, une Arménienne de huit ans mendie au bord de la route d'Adana, en Anatolie. Décharnée, sale et en haillons, Nayiri contemple le monde d'un regard d'où l'horreur a drainé l'éclat de la vie. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive depuis que les gendarmes ont tué sa famille. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle ne doit plus parler sa langue, qu'elle doit cacher le fait qu'elle est arménienne, taire jusqu'à son nom.

«Elle ne comprend pas que les siens ont été sacrifiés sur l'autel du pantouranisme. Qui pourrait le comprendre? Quel être civilisé peut concevoir qu'une idéologie raciste engendre le meurtre de centaines de milliers d'innocents?

«Nayiri ignore jusqu'au mot "Ittihad", comme elle ignore les noms de Talaat, Enver et Djemal, pourtant responsables de ses malheurs. Elle n'a aperçu que le visage des gendarmes qui exécutaient les ordres inhumains des dirigeants de Constantinople. Peut-être a-t-elle vu passer la voiture de Gani Bey, ce haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur venu en Anatolie pour orchestrer l'extermination des Arméniens, la manière choisie par le gouvernement pour régler une fois pour toutes "la question arménienne".

«L'enfant n'a aucune idée des questions politiques, il lui importe seulement de survivre un jour de plus, ainsi qu'elle a survécu à la mort des siens et à des semaines de marche forcée dans la steppe, comme elle survit depuis deux ans en travaillant de

81. Montréal, *Libre Expression*, 1991, p. 541-544.

l'aube à la nuit dans des fermes d'où on la chasse une fois les moissons terminées.

«Tant d'épreuves auraient dû éteindre en elle le souffle vital, et pourtant une petite flamme veille encore dans le cœur de la fillette; il suffirait d'un peu d'amour... Le miracle s'est produit. Un missionnaire étranger l'a prise sous sa protection et aujourd'hui, dans un orphelinat, elle redécouvre peu à peu le sens du mot "espoir".

«Mais ils sont encore des milliers et des milliers d'enfants abandonnés à eux-mêmes comme l'était Nayiri. Devront-ils, pour continuer de vivre, oublier qu'ils sont des enfants de l'Arménie? Leurs petites mains tendues pour quêter un morceau de pain, ce sont autant de doigts accusateurs qui pointent les dirigeants criminels à Constantinople, autant d'appels à la conscience des hommes et des femmes dignes de ce nom: Que faites-vous pour nous?»

Riza Bey replia les feuilles et cria en direction de la porte:

— Bédri!

Abdullah entra et s'inclina.

— J'ai appelé Bédri, fit le gouverneur avec impatience.

— Il est en ville, beyeffendi.

— Qu'il vienne me voir dès son retour. Sers-moi du cognac.

La bouteille et les verres se trouvaient dans un buffet bas. Nerveux, car il sentait son maître au bord de la colère, l'adolescent renversa un peu d'alcool. Riza Bey s'était assis dans un fauteuil face à une fenêtre et ne vit rien de la maladresse de son serviteur. Abdullah essuya le plateau de cuivre avec un doigt qu'il lécha ensuite.

— Puis-je me retirer, Riza Bey? dit-il en présentant le verre.

Riza Bey le renvoya d'un geste de la main. Il alluma une cigarette qu'il écrasa rageusement dans un cendrier après deux bouffées. Encore ce Balian! Toujours lui! Que l'article paru aux États-Unis ait causé un certain remous dans les cercles gouvernementaux de la capitale laissait Riza Bey indifférent. Lui-même n'était pas incriminé, c'était cela qui comptait. La teneur de l'article le dérangeait cependant, car il n'était pas insensible au sort de ces enfants abandonnés, d'autant plus que Tomas, qu'il aimait sincèrement, faisait sans doute partie de leur nombre. Maintenant six mois qu'on demeurait sans nouvelles de lui! Maro était au

désespoir et l'atmosphère de toute la maisonnée s'en ressentait, chacun avait l'impression de porter un deuil qui ne finirait jamais.

Il avait bien besoin d'entendre parler de ce maudit Balian à ce moment-ci! Qui sait si l'homme n'avait pas appris où vivait son ancienne épouse? Peut-être avait-il reconnu Tomas et organisé son départ avant de revenir prendre Maro? Balian vivait sûrement sous une fausse identité. Il aurait pu être parmi ces mendiants qui s'attroupaient presque quotidiennement devant le konak. Ce pouvait être un porte-faix ou même un ouvrier engagé pour les récoltes.

Riza vida son verre en se disant qu'il divaguait. Toutefois, il ne pouvait s'empêcher d'être inquiet. Les bolcheviks qui avaient pris le pouvoir en Russie négociaient la paix avec l'Empire ottoman, ce qui pouvait amener une fin rapide de la guerre. Alors, Balian serait en mesure de localiser plus facilement son épouse, de venir la réclamer. Certes, le risque était mince qu'il y parvienne, mais Riza ne souhaitait pas l'encourir. Maro, il le sentait depuis le début, ne lui appartiendrait jamais tout à fait et, peut-être à cause de sa religion et son éducation européenne, demeurerait toujours une étrangère dans sa maison. La perte de Tomas l'avait amenée à se rapprocher un peu plus de lui, par besoin de consolation et de tendresse, mais il ignorait ce que serait son attitude si son ancien mari se présentait. Riza devait se débarrasser de cet homme avant l'armistice.

Lorsque Bédri s'amena, une demi-heure plus tard, Riza Bey lui traduisit l'article en turc.

— Tu vois, il n'était pas mort comme tu l'as cru.

— Et puis? rétorqua Bédri qui prenait la chose à la légère, qui croira ses mensonges? Gani Bey aurait-il encore exigé sa capture?

— Il ne s'agit pas de ça.

— Alors, je ne vois pas pourquoi vous vous en faites.

Durant quelques secondes, Riza Bey détailla son second en se demandant s'il lui confierait son secret.

— Assieds-toi, dit-il finalement en désignant le fauteuil en face du sien.

Ce ton presque amical, auquel son patron ne l'avait pas habitué, surprit Bédri, qui devina une affaire importante et murmura:

— Vous savez que je vous suis entièrement dévoué, Riza Bey.

— Sers-toi, répondit l'autre en lui montrant l'étui à cigarettes posé sur la table entre eux.

Bédri en prit une, qu'il alluma en soufflant poliment la fumée de côté. Riza parla enfin, d'un ton de confiance.

— Si l'existence de cet homme m'exaspère, c'est qu'il est l'époux de Maro. Je veux en finir avec lui une fois pour toutes.

Le visage de son assistant s'illumina:

— Dans ce cas, utilisons Maro comme appât pour attirer son mari dans un piège.

Riza Bey le fusilla du regard et Bédri rougit. De toute évidence, ce n'était pas une bonne idée aux yeux de son patron. Il craignait sans doute de mettre la vie de sa maîtresse en péril. Devinant les pensées de Bédri, Riza expliqua:

— Elle doit continuer d'ignorer qu'il vit toujours.

— Oh... Dans ce cas, que pouvons-nous faire?

Agacé qu'il ne montre pas plus de finesse, Riza Bey lui dit un peu sèchement:

— Ses articles, il ne va sûrement pas les porter lui-même à l'étranger! Il a des complices: missionnaires, diplomates, je ne sais pas. Il est sans doute en contact avec les quelques Arméniens qui n'ont pas été déportés.

— Sans doute.

Riza Bey se frappa les mains:

— Cherche, toutes affaires cessantes! Trouve!

— Par n'importe quel moyen?

— Cela m'indiffère, pourvu que tu sois discret. Débarrasse m'en, Bédri, et ta fortune est faite.

Ravi par les derniers mots qui résonnaient encore à ses oreilles, Bédri se leva et s'inclina profondément.